

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

B-139

E. Desrosiers

Vol. 7, No 38

FEVRIER 1897.

PRIX 10 CENTINS

PER
B-139

LA BONNE LITTÉRATURE
 PARAISSANT
 LE PREMIER
 DE CHAQUE MOIS **FRANÇAISE**

MAGAZINE LITTÉRAIRE

LE SACRIFICE DE SIMONE

(AU COMPLET)

Par **CHAMPOL.**

SOMMAIRE :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE. PAR *G. D.* — L'ART DE PARVENIR, PAR *G. L. Fonsegrive.* — LE DROIT DE L'ENFANT. PAR *H. Gausseron.* — LE BOUQUET, PAR *Pamphile Lenay.* — CHRONIQUE MONDAINE. PAR *Josette.* — LE SACRIFICE DE SIMONE. (romm) PAR *Champol.* — EN AMOUREUX. (mu-
 que.) PAR *Rolla et Gaston Maquis.* — TROP TARD (poésie) PAR *J. Gardet.* — UN RÊVE (fantaisie) PAR *Pierre Be-
 dard.* — LES CAPRICES DU SORT, (nouvelle). PAR *Nath-
 niel Hawthorne.* — CAUSERIE FAMILIÈRE. PAR *Françoise.*
 — ANECDOTES, BONS MOTS. — CHRONIQUE DE LA MODE
 (illu-trée) PAR *Emma.* — PENSÉES. — CHEZ LE PAUVRE
 EN HIVER (poésie), PAR *Napoléon Legendre*

Abonnement, avec Prime, - - \$1.00 par An.

LEPROHON & ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL. MONTREAL CAN.

LE BAUME RHUMAL



Y GOUTER UNE FOIS C'EST
L'ADOPTER POUR TOUJOURS

LE BAUME RHUMAL est le meilleur remède connu pour la guérison de la Toux, les Rhumes obstinés, la Bronchite, la Consommation et toutes les affections de la Gorge et des Poumons.

En vente dans toutes les Pharmacies et Épiceries. — 25c la bouteille de 16 doses.

L. R. BARIDON, PHARMACIEN, 1703 Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Propriétaire pour la France, les Etats-Unis et le Canada.

AGENTS.....

POUR LES ETATS-UNIS

MM. MORTIMER & CIE

24, Central Wharf, BOSTON, Mass.

PILULES JAPONAISES CÉLEBRE PURIFICATEUR ... DU SANG...

Rend la Force aux Faibles et aux Convalescents ; tonifie les nerfs ; rend au Teint sa fraîcheur, à la Peau sa souplesse et aux Formes leurs gracieux contours.

Le plus grand des Producteurs du Sang et aussi le Tonificateur par excellence des Nerfs.

— GUERIT INFAILLIBLEMENT —

Toutes les maladies provenant de la pauvreté ou de manque de globules rouges du sang, telles que : Anémie, Chlorose ou Pâles Couleurs, Battement de cœur, Courte Haleine au moindre exercice, Douleurs dans le dos, Mal de Tête, Etourdissement, Perte d'Appétit, Prostration des Facultés Mentales, Faiblesse des Muscles, Perte de Mémoire, Caducité Prématuurée, Faiblesse chez les Femmes sous toutes ses formes, Leucorrhée, Paralysie, Sciatique, Mal de Reins, Névralgie, Rhumatisme et, enfin, toutes les maladies dues au sang impur.

Aussi pour les Humeurs du Sang produisant les Scrofules, Enflure des Glandes, Plaies, Maladie des Jointures, des Hanches et des Os.

Voici comment ce tonique Japonais agit : C'est en fournissant au sang les éléments qui lui manquent (Globules rouges), en l'aidant à absorber l'oxygène qui est l'essence de toute vie organique. Le sang étant ainsi reconstitué, c'est-à-dire possédant les éléments qui lui manquent, devient riche et vermeil, il peut ainsi nourrir les divers organes et leur rendre la force pour l'accomplissement de leurs diverses fonctions et lorsque tous les organes sont en harmonie, il ne peut exister de maladie dans le système.

DIRECTIONS GÉNÉRALES :

Prendre une pilule après chaque repas et augmenter un peu après quelques jours, en prendre deux et même trois pilules à la fois suivant le besoin.

Pendant ce temps, il faut prendre une nourriture soutenante ; éviter les marinades, le pain chaud ou frais, le thé ou le café ; prendre beaucoup d'exercice en plein air ; lavez et frictionnez souvent le corps. N'oubliez pas de tenir les intestins libres.

PRIX - - - - 50c. LA BOITE

DEPOSITAIRE GÉNÉRAL : J. E. W. Lecours, PHARMACIEN

370, rue Craig, MONTREAL.

PER
B-139
B

3

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE, PAR G. D. — L'ART DE PARVENIR, PAR G. L. *Fonsegrive*. — LE DROIT DE L'ENFANT, PAR B. H. *Gausseron*. — LE BOUQUET, PAR *Pamphile Lemaç*. — CHRONIQUE MONDAINE, PAR *Josette*. — LE SACRIFIÈE DE SIMONE, (roman) PAR *Champol*. — EN AMOUREUX, (musique,) PAR *Rolla et Gaston Maquis*. — TROP TARD (poésie) PAR *J. Gardet*. — UN RÊVE (fantaisie) PAR *Pierre Bédard*. — LES CAPRICES DU SORT, (nouvelle), PAR *Nathaniel Hawthorne*. — CAUSERIE FAMILIÈRE, PAR *Françoise*. — ANECDOTES, BONS MOTS. — CHRONIQUE DE LA MODE (illustrée) PAR *Emma*. — PENSÉES. — CHEZ LE PAUVRE EN HIVER (poésie), PAR *Napoléon Legendre*.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

:O:

Il semble qu'on se soit fait en Espagne quelques illusions sur la tournure que paraissent prendre, ces jours derniers, les relations entre l'Espagne et les Etats-Unis en ce qui concerne Cuba. On a l'air de s'être imaginé que l'Espagne, animée du désir de trouver quelque manière pacifique de terminer l'insurrection cubaine, était sur le point d'accepter une sorte de médiation des Etats-Unis entre elle et les insurgés. C'était se tromper singulièrement sur la forme dans laquelle l'Espagne peut accepter les bons offices des Etats-Unis, et un démenti catégorique de M. Canovas est venu dissiper toute illusion à cet égard. Le président du Conseil a déclaré à un rédacteur de l'*Impartial* qu'il ne souffrirait pas l'intervention des Etats-Unis à Cuba, et qu'il n'introduirait pas de réformes dans l'île avant que l'insurrection ne fût confinée dans le département oriental.

Il est certain que l'Espagne ne peut traiter expressément avec les Etats-Unis au sujet de l'insurrection cubaine, ni tolérer leur médiation officielle entre elle et les insurgés cubains. En agissant de la sorte, elle paraîtrait admettre le droit des Etats-Unis, auquel beaucoup d'Américains prétendent, d'intervenir à Cuba. Un pareil acte équivaldrait pour elle à reconnaître, et à faire reconnaître aussi par les Etats-Unis, la belligérance aux bandes de rebelles, qui tiennent la campagne à Cuba. Ces motifs de droit international suffiraient à faire écarter tout projet de ce genre ; mais il en est d'autres. On sait à quel point l'opinion espagnole, justement blessée par l'attitude qu'on a, en général, prise aux Etats-Unis dans l'affaire cubaine, est montée contre les Américains. Se représente-t-on l'effet que produirait sur elle l'annonce d'une intervention officielle de la République américaine à Cuba, acceptée par le gouvernement espagnol comme le seul remède possible à la triste situation de sa colonie, ce qui serait dire que l'Espagne est impuissante, et que ses immenses sacrifices ont été dépensés en pure perte. Aucun gouvernement espagnol ne s'exposerait à l'explosion qui ne manquerait pas de se produire en pareil cas.

S'il a pu convenir à l'Angleterre de se soumettre dans son conflit avec le Venezuela à la doctrine de Monroë qui consiste trop souvent dans la confusion du tien et du mien, l'Espagne ne saurait se résigner à en subir l'application dans des conditions encore plus inacceptables, puisqu'il s'agit cette fois non d'une difficulté entre deux Etats souverains, mais de la lutte entre un gouvernement et des rebelles qui, nulle part, n'ont pu constituer de pouvoirs organisés. D'ailleurs, si les Etats-Unis espéraient se faire confier par l'Espagne le rôle extraordinaire auquel aspirait pour eux la *Post*, de Washington, il faut avouer qu'ils viennent d'agir d'une manière singulièrement incohérente.

Cependant, si la bonne volonté des Etats-Unis est réelle, elle peut s'exercer par des procédés auxquels ne s'applique pas le démenti de M. Canovas. On a parlé de la possibilité de conclure un traité de commerce qui satisferait entièrement les intérêts américains à Cuba. Si l'Espagne le signait et montrait ainsi ses bonnes dispositions, si elle appliquait les réformes dans les conditions indiquées par M. Canovas, qui paraissent depuis la mort de Maceo et les succès qui l'ont suivie, devoir se remplir, les Etats-Unis, pourraient officieusement user de leur influence sur les insurgés et au besoin les réduire à merci en exerçant une police, un peu plus sincère, un peu plus efficace, sur leur propre littoral. De cette manière, les susceptibilités de l'Espagne seraient épargnées, son désir d'une solution pacifique satisfait et la bonne volonté des Etats-Unis mise à l'épreuve. Le gouvernement de Washington doit être d'autant plus porté à se prêter à une solution de ce genre, sans demander plus, que, s'il sait que l'Europe n'interviendrait pas matériellement en faveur de l'Espagne, comme on en a fait courir le bruit, il ne peut douter qu'elle donnerait du moins à cette puissance, dans certaines éventualités, toutes ses sympathies et son appui moral.

* * *

Personne n'aurait imaginé qu'une maladie temporaire du Président de la République du Brésil pût avoir grande influence sur la marche des affaires publiques ; c'est cependant ce qui vient de se produire au Brésil. Le docteur Prudence de Moraes, depuis assez longtemps souffrant de la pierre, s'est décidé à se faire opérer, et comme son rétablissement complet paraissait devoir traîner en longueur, ses médecins et ses amis

lui ont conseillé de passer l'exercice du pouvoir, pour le temps de sa convalescence, à son remplaçant constitutionnel le docteur Manuel Victorino Pereira, vice-Président de la République.

En principe il ne s'agit que d'un simple intérim ; il est entendu que le docteur Prudence de Moraes reprendra ses hautes fonctions aussitôt que sa santé le lui permettra, en sorte que le docteur Manuel Victorino se trouve en réalité révocable *ad nutum* par le Président titulaire. Mais il paraît avoir envisagé autrement sa situation et il tranche dans le vif comme s'il était assuré d'avoir une durée indéfinie.

Les ministres, heureux peut-être de trouver une sortie à une situation devenue difficile, ont commencé par offrir leur démission, qui a été acceptée sans trop de cérémonie. Les lois de la finance qui étaient déjà votées en partie par la Chambre des Députés, ont été profondément remaniées en quelques jours, et le Parlement va se séparer après avoir abandonné sans façons tout le système financier qu'il avait mis des mois à élaborer, acceptant presque sans discussion toutes les propositions du Président intérimaire.

A vrai dire, il n'y a pas matière à grands regrets : bien des gens se demandaient si l'état de santé du docteur de Moraes n'avait pas exercé une influence débilitante sur tout son gouvernement, car tout ce qu'on avait trouvé pour remédier à l'état lamentable du Trésor public consistait à émettre du papier-monnaie et à garantir un emprunt que la Banque du Brésil aurait fait à l'étranger. Quant aux vraies réformes, aux économies générales sur le budget, les bonnes intentions avaient eu le sort qui leur est toujours réservé dans les Parlements, quand le gouvernement ne prend pas avec énergie la question en mains.

Tout a changé comme par un coup de théâtre ; plus de garantie à la banque pour lui permettre de trouver de l'argent au dehors ; pas d'emprunt public, et des coupes dans le budget des dépenses, particulièrement celui des travaux publics. Ordre est déjà donné de ne commencer aucun ouvrage nouveau, et de suspendre tous ceux qui peuvent l'être sans dommage. Enfin, le gouvernement a demandé au Parlement et obtenu l'autorisation de remettre à l'industrie privée l'exploitation des chemins de fer de l'Etat, question depuis longtemps agitée, repoussée longtemps par une sorte de point d'honneur national, mais décidément tranchée aujourd'hui par l'opinion publique, en face des résultats de plus en plus désastreux de l'exploitation officielle. Les capitaux à retirer de l'opération doivent être appliqués à diminuer la circulation du papier-monnaie.

Sans doute, une bonne part de ces réformes est encore à l'état d'espérance ; mais on ne saurait nier que le Président intérimaire ait donné un vigoureux coup de barre dans la voie de la politique raisonnable. Il n'en a pas fallu davantage pour chasser le découragement, et, dans l'espace de quelques jours, le change, baromètre de la confiance publique, est remonté de plus de 10 0/0.

Cette grande opération de la remise à l'industrie privée des réseaux de chemins de fer de l'Etat excite de nombreuses convoitises et occupe toute l'attention publique. Nous pensons que le gouvernement n'est pas sans se faire des illusions sur l'importance du capital qu'il peut en retirer. Quelque optimiste que l'on soit, quelque espoir que l'on puisse fonder sur les résultats d'une bonne administration et sur le développement naturel du trafic dans l'avenir, il nous semble téméraire de penser qu'on trouvera facilement un acheteur ou concessionnaire disposé à donner 300 ou 400 millions de francs pour un réseau qui, en fait, pour le moment, laisse un déficit d'exploitation. Il faudra sans doute rabattre un peu de ces espérances. Mais à cette condition, les concurrents ne manqueront pas. On annonce déjà que la maison Krupp a fait une proposition et cela ne surprend personne, quand on songe aux efforts persistants des Allemands pour s'implanter dans le pays de toutes façons. Nous espérons bien qu'il se trouvera en France des gens pour étudier cette affaire, de beaucoup la plus importante de toutes celles qui ont été faites ou se feront au Brésil de longtemps.

Le différend avec l'Italie, qui avait créé une certaine agitation il y a deux mois et entraîné la retraite du ministre des affaires étrangères, vient d'être réglé honorablement. Le gouvernement brésilien remet 4,000 contos au gouvernement italien, qui se chargera de les distribuer aux réclamants ; ceux d'entre eux qui n'accepteront pas ce règlement devront recourir à la justice brésilienne par les voies ordinaires. Le consul italien à Saint-Paul, dont l'attitude avait paru incorrecte, sera déplacé.

Les élections pour le renouvellement partiel du Sénat ont eu lieu dimanche 3 janvier, en France. Si les radicaux sont contents du résultat, c'est qu'ils ne sont pas difficiles. Ils avaient annoncé leur victoire comme certaine, victoire éclatante, écrasante, qui devait, disaient-ils, changer la face du Sénat. Or, le Sénat d'aujourd'hui ressemble à s'y méprendre à celui d'hier, et c'est à peine si, dans deux ou trois départements, comme les Gers par exemple, les radicaux ont gagné quelques sièges sur les réactionnaires. Encore n'est-il pas exact de dire qu'ils les aient gagnés, les réactionnaires les leur ayant volontairement cédés après un premier tour de scrutin, de crainte de les voir tomber entre les mains des modérés. Dans la Haute-Garonne le gouvernement a à signaler deux pertes sensibles : M. Constans et M. Adrien Hébrard n'ont pas été réélus. Les radicaux font beaucoup de bruit de cet incident, dans lequel ils voudraient résumer toutes les élections du 3. L'échec de MM. Constans et Hébrard est regrettable pour le gouvernement mais on n'en saurait tirer des conclusions politiques absolues, car les passions purement locales y ont été pour beaucoup. Ici encore, les radicaux ont manœuvré avec adresse peut-être, mais certainement sans scrupules, prêts à toutes les coalitions en vue du résultat qu'ils poursuivaient. Ils n'ont pu l'atteindre qu'à la condition de voter eux mêmes pour M. Paul de Rémusat dont le nom est synonyme de fidélité aux opinions qui sont celles du gouvernement. Ils n'ont fait échec à un modéré qu'avec un autre modéré. C'est pour eux un succès de personnes, puisqu'ils voulaient à tout prix éliminer M. Constans, envers lequel ses compatriotes se sont montrés si oublieux des services rendus, et qu'ils y sont parvenus.

Pour conclure, sur 97 sénateurs à élire, voici la répartition des élus : républicains, 66 ; radicaux, 16 ; radicaux socialistes, 3 ; conservateurs, 12.

Les radicaux n'ont pourtant rien négligé de ce qui pouvait, au cours de la campagne électorale, leur ramener l'opinion hésitante. Leur chef reconnu, M. Léon Bourgeois, a montré une activité dont personne n'avait donné l'exemple au même degré depuis le 16 mai. Il s'est multiplié, il s'est prodigué, on l'a vu successivement sur tous les points du territoire, tantôt seul, tantôt escorté de M. Doumer, qui depuis a été nommé ministre en Algérie. Mais alors, on les croyait inséparables. Il ne serait pas juste de prétendre que M. Bourgeois n'a produit aucun effet : presque partout où il a donné de sa personne, il a assuré le succès des modérés. Ce phénomène imprévu a été particulièrement sensible dans la Marne dont M. Bourgeois est député. Plusieurs fois ministre, d'abord de l'instruction publique, puis de la justice, enfin de l'intérieur, il a eu pleine facilité pour composer l'administration du département à son image. Les fonctionnaires lui sont complètement dévoués. On peut penser qu'ils n'ont rien négligé pour faire prévaloir ses candidats, MM. Vallé et Lenglet. Tout ce que peut la pression administrative et l'influence directe d'un homme qui a occupé les plus grandes situations, a été mis en œuvre. Par un raffinement de prudence, et pour soustraire les candidats radicaux aux attaques qui les auraient usés ou affaiblis avant l'heure, leur candidature n'a été découverte qu'à la dernière minute. C'est seulement la veille du scrutin que MM. Vallé et Lenglet ont annoncé aux électeurs qu'ils sollicitaient leurs suffrages ; mais ils ont été si mal accueillis que M. Bourgeois, président de la réunion, a renoncé à prendre la parole en leur faveur. Après les avoir jetés en pleine bataille, il les a abandonnés à leur malheureux sort, et ils ont été distancés de plus de cent voix par MM. Diancourt et Poirrier. Nul, dit le proverbe, n'est prophète en son pays. Evidemment, M. Bourgeois ne l'est pas dans la Marne ; du moins, l'est-il ailleurs ? Il est allé dans le Loiret susciter une liste radicale contre les deux sénateurs sortants, MM. Adolphe Cochery et Fousset : le plus heureux de ses candidats a obtenu 192 voix ; M. Cochery en a 521. L'écrasement a pris là des proportions formidables. Faut-il parler de l'Isère ? Il y a quelques jours, MM. Bourgeois et Doumer étaient à Grenoble, où ils se présentaient comme les héritiers politiques, ou plutôt comme la dernière incarnation de Gambetta. Ils ont été les seuls à le croire ; encore n'est-il pas bien sûr qu'ils l'aient cru. Leur intervention a produit, cette fois encore, son effet accoutumé : M. Saint-Romme, en dépit de toutes les atténuations qu'il a apportées à son programme radical, a été battu par M. Antonin Dubost, ancien ministre du Cabinet Casimir-Perier. Cette tournée en province n'a vraiment profité qu'à M. Doumer, dont la perspicacité a résisté à toutes les illusions. Après enquête faite, il a compris que le moment était venu de partir pour un autre hémisphère et il n'a pas laissé traîner sa détermination.

Les radicaux auront beau tourner et retourner dans tous les sens les élections du

3, refaire leurs calculs, compter plusieurs fois les quelques succès qu'ils ont obtenus par-ci par-là, ils ne changeront pas le sens du scrutin. Les électeurs sénatoriaux ne sont pas avec eux. Le Sénat reste ce qu'il était, et s'il avait besoin d'un surcroît de fermeté pour soutenir la politique modérée, il le trouverait dans l'adhésion significative que le pays vient de lui donner. On avait annoncé qu'il payerait cher son opposition au ministère radical ; on avait prédit qu'il serait la victime de son courage ; ni les menaces, ni les colères ne lui avaient été épargnées. Tout le monde convenait, bien qu'avec des espérances très diverses, que la date du 3 janvier serait importante dans notre histoire parlementaire. Ces élections n'étaient, aux yeux de personne, des élections ordinaires. Il y a trois ans, lorsqu'à eu lieu le dernier renouvellement sénatorial, aucune grande question n'était posée. Le Sénat avait sauvé la France du boulangisme, mais le boulangisme était bien mort et les passions qu'il avait soulevées étaient déjà éteintes. Aujourd'hui, il n'en est pas de même. Le radicalisme, dont le Sénat a si utilement contribué à nous débarrasser, se prépare à la revanche et se montre plus arrogant que jamais. Toute une politique était donc soumise au pays. Elle peut être ramenée à deux questions principales dont les radicaux ont fait les articles essentiels de leur programme : impôt général et progressif sur le revenu, révision de la Constitution. C'est à peine si, parmi les candidats élus, treize se sont prononcés pour l'impôt sur le revenu et quatorze pour la révision. Tel est le résultat de l'immense effort des radicaux. Ils ont troublé quelques esprits. Ils ont jeté le désarroi dans quelques départements. A force d'acharnement, ils se sont débarrassés d'un ou de deux adversaires. Mais la politique modérée a triomphé. Le pays, consulté, a clairement manifesté ses préférences et sa volonté.

G. D.

L'ART DE PARVENIR

Le discours suivant prononcé par M. G. L. Fonsegrive à la distribution des prix du lycée Buffon est plein d'actualité. Il y a là des vues originales et hardies que nos lecteurs seront certainement heureux de connaître.

« Vous allez sortir du lycée, mes chers amis, vous avez des rêves de fortune, d'ambition, de gloire peut-être. C'est votre droit et même votre devoir. Vous voulez parvenir à la fortune, au pouvoir, aux honneurs, à la renommée. C'est très bien. Pour ma part je vous en loue. Quel mal y a-t-il à devenir millionnaire, à doter son pays d'une grande industrie ou d'un chef-d'œuvre littéraire, à être général tout jeune ou même ministre à trente ans ? Vous y aspirez, vous avez raison. Mais comment faut-il vous y prendre pour réussir ? C'est ce que je voudrais vous dire aujourd'hui. Et puisque de tous côtés on accuse notre enseignement, tant le moderne que le classique, d'être uniquement livresque et de ne pas songer du tout aux choses pratiques, puisque l'Amérique est à la mode et qu'on nous vante la manière dont nos collègues d'*Outre-Mer* réalisent dans leurs universités l'identité de l'école et de la vie, j'ai voulu en cette dernière leçon vous enseigner l'*Art de parvenir*. Se peut-il rien de plus pratique et de plus américain ?

« Si pratique même et si américain que j'ai peur de soulever parmi nos amis une certaine animadversion. Il y a six mois environ qu'a paru à Boston un livre qui a pour titre : *Se pousser au premier rang ou le succès à travers les difficultés ; livre d'inspiration et d'enseignement pour tous ceux qui désirent avancer dans le monde*. Ce livre a soulevé en Amérique une sorte d'enthousiasme ; en France on lui a fait un moins bon accueil. Donner à la vie le succès pour but, n'est ce pas abaisser l'idéal et diminuer l'idée que les jeunes gens doivent se faire de la vertu ? Et l'on s'en va répétant avec Platon que le juste sur la croix est plus heureux que le méchant sur le trône du grand roi. A quoi le bon sens profond d'Aristote avait déjà répondu que le juste sur le trône serait sans doute plus heureux encore que le juste sur la croix.

« Il faut avoir, en effet, l'esprit faussé, comme nous l'avons, par une longue tradition janséniste pour se scandaliser le moins du monde de voir l'homme chercher à réussir dans ses entreprises et pour s'imaginer que le succès ne peut s'obtenir que par des moyens que l'honnêteté réprovoque. C'est, à mon sens, le contraire qui est le vrai et j'espère le montrer ici.

“ La première obligation qui se pose devant le jeune homme, c'est de choisir sa carrière, c'est à dire cette place que chacun de nous, même le plus faible, a marquée dans la société. Pour trouver cette heureuse place, il faut suivre son attrait : (On ne réussit que dans les choses qu'on aime et on ne fait bien que ce pourquoi on se sent du goût).

“ Vous avez choisi votre état, vous savez quelle doit être dans le monde votre fonction. Vous avez interrogé, vous savez quelles peuvent être les étapes de votre carrière, vous vous êtes inquiétés de savoir ce que sont devenus vos devanciers, ce que font autour de vous vos émules et vos rivaux, vous pouvez déjà poser les jalons principaux de la route que vous avez à parcourir. Comment la parcourrez vous ?

“ Une chose d'abord qui me paraît essentielle, c'est de ne jamais fixer à son ambition un terme précis. Si on le place trop près du point de départ, on risque de s'enlever tout ressort par la facilité qu'il y a de pouvoir l'atteindre, par la sûreté où l'on est qu'il ne peut nous échapper : si on le place trop loin ou trop haut, on se perd dans les rêveries, on se grise d'imaginings et d'espérances, et, quand on retombe au réel, on voit le but si lointain, la pente à gravir si raide, qu'on s'affaisse, découragé. Un jeune saint-cyrien ne doit pas ni se dire à lui-même qu'il consent d'avance à se retirer comme chef de bataillon, ni qu'il ambitionne la plume blanche de chef de corps ; un commerçant, un banquier, ne doivent pas aspirer davantage aux milliards de Vanderbilt ou être d'avance décidés à quitter leurs affaires au premier million. Ne vous fixez aucun terme, ayez un seul but : parcourir votre carrière, aller aussi loin que possible, le plus vite possible ; pour cela ne pensez jamais qu'à l'obstacle immédiat, qu'à l'échelon qui succède tout de suite après à celui que vous venez de gravir. En d'autres termes, ne pensez que le moins possible à l'avenir lointain, ne vous préoccupez que de l'avenir immédiat et même, à vrai dire, que du présent. A chaque jour suffit sa peine, faites bien à chaque instant ce que vous avez à faire, faites-le de votre mieux, le succès viendra de lui-même, les détours de la route se dérouleront devant vous, vous ne les aurez pas d'avance déflorés par votre imagination, vous aurez la surprise de leurs perspectives diverses, et vous prendrez goût aux péripéties de la vie. Plus tard, jetant les yeux sur le chemin parcouru, vous vous étonnerez vous-mêmes de sa longueur et de la facilité relative que vous avez eue à le parcourir. Cette longueur, au contraire, considérée du point de départ, paraîtrait énorme et risquerait de décourager les plus vaillants.

“ Profitez donc de l'heure présente. Le livre américain dont je citais le titre au début insiste sur ce point. Il a bien raison. Le présent seul est à nous. Si nous pouvons agir sur l'avenir, ce n'est que par le présent. Quant au passé, nous ne lui devons rien et il ne nous doit rien. Il ne faut vous attarder ni dans des complaisances stériles, s'il fut bon, ni dans des regrets encore plus vains peut-être, s'il fut mauvais. Rappelons-nous-le, de temps en temps pour nous instruire : si nous avons bien fait jadis, faisons de même aujourd'hui, si nous avons mal fait, faisons autrement, mais ne perdons notre force ni en sourires, ni en gémissements. Le passé est mort, laissons les morts enterrés et allons à l'action qui nous réclame, à la vie qui nous appelle.

“ Et allons-y de tout cœur. C'est là mon second conseil. Ne pensons qu'à ce que nous faisons, qu'à l'affaire que nous avons entreprise, qu'au rôle que nous avons à remplir mais apportons-y tous nos soins, toute notre intelligence, toute notre énergie. Soyons tenaces, persévérants, et ne nous décourageons jamais. Un aveugle qui ne se découragerait pas arriverait à enfiler une aiguille. Le difficile dans la vie n'est pas de faire un effort, c'est de faire constamment effort. La patience, la persévérance, sont les plus rares des qualités, il n'en est pas de plus nécessaires pour réussir. Vouloir fortement, vouloir constamment, c'est la condition indispensable du succès, presque la condition suffisante. L'histoire nous montre des intelligences relativement médiocres arrivées aux plus hautes situations de la fortune, de la politique, ou même de la littérature et de l'art. Chapelain n'était pas un grand génie, ni à coup sûr M. Viennet, cependant, ils furent l'un et l'autre des littérateurs en renom. Ils durent leur renommée à la tenacité de leur volonté. Vouloir, vouloir, vouloir, tout est là. Les yeux fixés sur votre but, marchez hardiment ; d'eux-mêmes les autres s'écarteront pour vous laisser le champ libre. Vous pouvez en sortant d'ici, en faire l'expérience en marchant sur un trottoir. Dans la vie, il en est tout à fait de même. L'avenir est aux énergies, l'avenir est aux volontés, et cela d'autant plus que le vouloir s'amollit partout ; il n'y a plus que des ressorts qui se détendent de temps en temps par brusques secousses. Profitez de la mollesse, de la lâcheté des autres ; ménagez vos forces, tournez l'obstacle s'il le faut, mais ne cessez

jamais d'agir. Vous devez penser avant tout à vos affaires, à vos entreprises ou à vos fonctions. Même dans le divertissement, vous ne devez vous prêter au jeu qu'en vue de refaire vos forces, et selon le mot usuel et si profond, de vous récréer. Le divertissement n'est donc pas l'oubli, et lorsqu'on consent à débâter l'arc, ce n'est que pour lui donner encore plus de ressort.

"Faites donc de votre mieux ce que vous avez à faire. Soyez celui qu'on voit partout et qui ne refuse jamais la besogne. Peu importe que d'autres passent d'abord avant vous, par leur mérite, par la fortune ou par la faveur, vous aurez votre tour, vous maîtriserez la fortune et il viendra toujours un moment où on sera trop heureux de vous avoir sous la main, de faire appel à votre vaillance, à votre bonne volonté.

"Pour être prêts à tout, travaillez autant qu'il est en vous à vous donner une robuste santé. La vigueur physique, la résistance sont des conditions essentielles de succès dans tous les genres. Sachez dompter le sommeil et les exigences de l'estomac. Ne vous laissez pas engourdir par les habitudes molles de la plupart de nos contemporains. Entre deux concurrents en toute matière, l'avenir est à celui qui se lèvera plus matin. Évitez les accès des sports qui ne font de l'homme qu'un animal, mais soignez l'animal qui est en vous. St-François d'Assise appelait le corps "le frère âne" sur lequel l'âme est montée. Il faut que notre monture soit en bon état. Il faut aussi qu'elle soit comptée et que ce soit elle qui nous serve et non pas nous qui la servions. Tous les hommes d'actions ont compris cette nécessité de l'asservissement du corps. Je citais tout à l'heure un saint, on m'accusera de citer après lui un scélérat ; Catilina, nous dit Salluste, avait habitué son corps à souffrir le froid, la faim, la fatigue et l'insomnie. Catilina jetait comme saint François d'Assise, et, comme lui, il passait des nuits ; seulement ce n'était pas pour chanter matines. Rendons l'outil vigoureux par la gymnastique et l'hygiène, et restons cependant maîtres de lui.

"Donc soyez forts, et soyez de bonne humeur. Laissez chez vous vos chagrins et vos déceptions. Les hommes n'aiment pas le spectacle de la tristesse. Ils pardonnent quelquefois les larmes, mais ils détestent la mauvaise humeur. Et je ne vous dis pas seulement : soyez d'une humeur égale, je vous dis : soyez gais, marquant à tous par votre gaieté les réserves de force que vous gardez toujours disponibles pour l'action. Soyez aimables, soyez polis, non de cette politesse banale qui ne va qu'aux paroles et aux dehors, mais de cette politesse vraie qui consiste à s'intéresser aux autres, à leur donner de soi-même le plus que l'on peut.

"Aimez les autres hommes, secourez les ; sachez, quand vous vous trouverez engagés dans les luttes et les concurrences, ne pas user jusqu'au bout de vos avantages. Ayez l'âme généreuse et grande. Cela ne vous nuira pas, au contraire ; car le chef-d'œuvre de la justice : ouvrir est de faire servir au succès cela même, cela surtout qu'on n'a pas fait en vue du succès. Il faut savoir et vouloir perdre, et, en fin de comptes, par la mystérieuse économie qui règle tout, on se trouve avoir gagné. Aimez donc et vous serez aimables ; aimez donc et vous serez aimés.

"Respectez les convenances mondaines, les formules et les cérémonies sociales en usage parmi les hommes. Ces cérémonies, puérides en apparence, sont vraiment honnêtes, c'est-à-dire dignes d'honneur ; elles sont les rites par lesquels se célèbre parmi les hommes le culte de l'humanité. Les formules non plus ne sont banales que si nous les faisons telles. Il dépend de nous d'en revivifier le sens, et leur sens est véritablement beau. Soyez donc polis, variez vos formules et vos cérémonies selon ce qui plaît aux gens avec lesquels vous vous trouvez. Vous ne devez blesser vos semblables par aucun angle de votre esprit, par aucune pointe de votre caractère. C'est bien assez d'avoir à vous poser devant eux, quand c'est nécessaire, en antagonistes, en opposants ou en adversaires.

"Voilà donc, mes chers amis, quelles sont, à mon sens du moins, les conditions du succès, les préceptes de l'art de parvenir. Ne compter que sur soi, s'inquiéter de sa vocation, se tracer sa voie, puis cela fait, aller vers le but avec énergie, sans faiblesse, avec entrain, charité, politesse et bonne humeur. Y a-t-il là quelque chose d'immoral, et le janséniste le plus farouche aurait-il quelque chose à reprendre à ces conseils ?

"Il ne semble pas, surtout si l'on considère que l'énergie que je réclame ne doit être employée que pour remplir une vocation et que, d'autre part, cette vocation n'est pas du tout ce que chacun pourrait préférer pour sa tranquillité ou pour son plaisir, mais l'état ou la position où chacun de nous peut le mieux remplir son rôle, sa fonction, sa

fonction humaine, sa fonction sociale. Or, en morale, messieurs, la fonction que chacun de nous a à remplir se nomme devoir. En sorte que pour un homme mettre toute la force dont il dispose au service de sa vocation, c'est la mettre par là même au service du devoir. Par l'obéissance, en effet, à l'appel intérieur et mystérieux dont je parlais au début, chaque vie vient s'inscrire à son ordre et son rang dans la courbe universelle, chaque homme pratique sur lui-même la stéréotomie nécessaire pour occuper la place qui lui est assignée dans le temple de l'univers. Chaque vie humaine revêt par là même une incomparable valeur. Le succès dans ces conditions n'a plus rien d'égoïste ou d'étroitement individuel ; en travaillant à réussir, chaque homme s'emploie à faire réussir le monde, travaille au succès de Dieu.

« Et chaque homme, à sa place, si petite qu'elle paraisse, réussit dans la mesure même où il travaille et s'efforce. De ce point de vue ne me parlez plus ni d'humbles ni de petits. Tous sont grands. Tous portent en eux l'infini et reflètent l'éternel.

« (Rien n'est vil dans la maison de Jupiter), disaient les anciens. Et nous, modernes, trouvons-nous vil un métier utile ou une profession sans gloire ? Ah ! au contraire, disons qu'elles sont sacrées ces rudes mains terreuses qui tiennent le manche de la charrue, ces mains nourricières de la patrie ; disons qu'elles sont sacrées, ces mains vigoureuses, noires de houille ou de fer, et ces mains débiles qui portent les traces des morsures de l'aiguille ; saluons avec respect ces cals, ces piqûres, traces glorieuses des fatigues, comme nous saluons les blessures des guerriers. La charrue vaut l'épée et l'outil est l'égal de la plume. N'estimons pas tant au-dessus de tout l'intelligence et la pensée. Le vouloir vaut mieux. Il ne me plaît pas que des auteurs d'ouvrages à moralité douteuse regardent de haut la vertu des braves gens. Cette obscurité vaut plus que cette gloire. L'obscurité d'ailleurs de ceux que nous appelons les humbles ne vient pas de la nature de leur condition, mais de la faible portée de nos yeux. Nous les appelons obscurs parce que nous sommes myopes, attribuant aux autres, par le plus étrange et le plus injuste des abus de mots la faiblesse qui est en nous, conservant jusqu'en nos démocraties le pire de l'esprit aristocratique.

« Suivre sa vocation n'est donc pas immorale puisque c'est le devoir même, et, quant à l'emploi de l'énergie au service du devoir, je ne vois pas qui l'oserait condamner. Vous pouvez remarquer d'ailleurs que les principaux conseils que j'ai donnés sont ceux-là mêmes que donnent la morale et la religion. Être aimables, polis, se faire tout à tous, c'est le conseil même de saint Paul. Dompter son corps, le rendre vigoureux et sain, c'est le conseil de saint François d'Assise et de saint François de Salles, comme c'était celui d'Épictète, de Marc Aurèle et de Juvénal, comme c'était la pratique de Catilina. Ne se mettre en peine que du présent, c'est le précepte du moraliste américain, mais c'est aussi un précepte de l'Évangile. Donc, messieurs, il me semble que, de l'aveu commun des moralistes les plus opposés d'inspiration, on ne peut rien reprocher aux conseils que je viens de donner à ces jeunes gens. Le succès, le vrai succès est moral et en vérité il se confond avec la vertu.

« Cela je vois bien, vous scandalisez encore. C'est que vous pensez à certains insuccès si évidemment injustes, à des réussites si évidemment immorales que vous ne pouvez vous empêcher de protester. Il n'y a là qu'un malentendu. Ces réussites qui vous effarouchent ne sont pas pour moi des succès, ces insuccès qui vous attristent ne sont pas des insuccès. Le succès ne doit pas se mesurer à une heure de triomphe, ou à une heure d'angoisse. C'est la fin finale qui juge de tout. J'ai vu des injustes réussir, je n'en ai vu aucun persévérer dans le succès. L'histoire est pleine d'exemples. Je ne citerai qu'un seul nom, mais qui à lui seul en vaut beaucoup d'autres, celui de Napoléon. Lisez le beau livre que vient de lui consacrer votre maître et mon ami, M. Bondonio et vous verrez que ce qu'il y eut d'immoral et d'injuste dans ses succès fut la cause même de sa catastrophe. Et d'autres, soldats de l'idée soumissionnaires du droit, ont pu être frappés et ne pas voir eux-mêmes le triomphe, le triomphe est venu. Pensez-vous que Socrate soit un vaincu ? Et cet autre dont le respect seul m'interdit de prononcer le nom adoré, pensez-vous qu'il n'ait pas triomphé ? L'injustice porte en elle-même un germe de mort, comme l'erreur dont elle est la fille. La justice seule et la vérité connaissent les triomphes durables. Ce qui fait la vraie différence des fonctions parmi les hommes, c'est que les uns entretiennent la vie de l'humanité présente, les autres organisent déjà, par la pensée la vie de l'humanité future. Les premiers voient rarement le succès leur échapper tout à fait ; les autres ne voient jamais réussir tout à fait

leur œuvre, et la mort les prend avant que s'épanouissent les germes qu'ils ont semés. Mais qu'importe, pourvu qu'ils s'épanouissent plus tard et qu'ils fructifient ! Dans leur foi surhumaine, dans leur élan généreux ils se donnent tout entiers. Et ce don d'eux-mêmes les rend heureux. Ils ne changeraient pas leurs souffrances, leurs angoisses, leurs déceptions et leurs défaillances d'âme — les plus douloureuses de toutes — pour tout le succès des autres.

« Jeunes gens, mes élèves, mes amis, sachez ce que vous avez à faire en ce monde, faites-le sans vous détourner. Donnez nous ce qui nous manque le plus, le spectacle de grands caractères ; vous arriverez, je vous l'assure, sinon aux positions dont le rayonnement extérieur éblouit les yeux du vulgaire, du moins à ce rayonnement intérieur qui, sous le nom de bonheur et de sagesse, charme la vie en son sanctuaire intime et dore de clartés sereines ses fuyantes perspectives ».

G. L. FONSEGRIVE.

LE DROIT DE L'ENFANT

L'enfant a le droit d'être heureux.

Notre devoir, à nous, c'est de lui donner ce bonheur.

Je ne veux pas dire qu'il faille l'élever dans un confort matériel au-dessus des moyens de ses parents ; le luxe et la mollesse sont funestes à l'enfances. Je ne dis pas davantage qu'il doive être mis à même de satisfaire tous ses caprices. Lui donner ce bonheur-là, ce serait assurer le malheur de sa vie. Mais je tiens pour évident qu'il a le droit d'attendre de ceux qui sont responsables de son être les conditions nécessaires au plein développement de ses facultés, et à leur libre jeu lorsqu'il sera devenu grand.

On peut dire avec un poète contemporain :

Si la vie est à l'homme une dure maîtresse,
Qu'elle soit douce, au moins, et clémente à l'enfant !

Je ne sais si l'on n'aurait pas quelques réserves à faire lorsque, s'adressant à l'enfant qui va naître, le même poète s'écrie :

... Pour devoir, chaque jour, tu n'auras
Qu'à t'amuser, mignon, qu'à jouir des caresses
De tout, qu'à boire aux flots de toutes les ivresses
Et des enchantements qu'à l'enfant ingénu
Offre en se dévoilant l'univers inconnu.
Commander un enfant comme on fait un esclave,
Sous couleur de respect, d'ordre, d'autorité,
Briser dès le berceau sa tendre volonté,
En faire un être mou, prompt à baisser la tête,
Reculant et furtif, ah ! plutôt qu'on le jette
Au néant ! Il vaut mieux reposer dans la mort
Que d'être l'aigle à qui l'on interdit l'essor, —
Que d'avoir en son sang la force et la noblesse,
Et d'être, comme un chien, mené partout en laisse, —
Que d'avoir, pour grandir, besoin de liberté,
Et d'être par la bride ou la verge maté.

Mais en faisant la part d'une certaine exagération poétique dans l'expression, le fond de l'idée n'est-il pas vrai ? Et même, dans les premières années de la vie, ce programme n'est-il pas encore le plus sage qu'on puisse se proposer ?

Lorsque l'arbre en avril sent la sève monter,
Que le suc généreux bouillonnant sous l'écorce,
Répand dans les bourgeons la chaleur et la force.
Et fait se déployer le riche éventail vert
Des feuilles, que tenait dans leurs gaines l'hiver,
L'arbre est heureux. La vie est pour lui généreuse.
Il grandit sans effort. Sa tige aventureuse
Pousse au ciel plus avant des rameaux plus épais,
Comme un rayonnement de son intime paix.
Ainsi grandit l'enfant. La volupté de vivre,
Comme un vin qui réchauffe et qui jadis n'enivre,

Emplit son jeune cœur de ce bonheur confus
 Qu'il comprendra plus tard, quand il ne l'aura plus.
 Qu'il en jouisse, au moins ! Que notre expérience
 Tienne éloigné le vase amer de la science.
 Où nos lèvres ont bu le mal avant le temps,
 Et laissons-le donner les fleurs de son printemps.

Il faut entretenir dans sa sereine limpidité aurorale cette "matinée adorable de l'homme", comme l'appelle Victor Hugo.

Avant tout, c'est le bien-être physique, la bonne conformation du corps, la santé, qui doivent préoccuper.

"Une belle âme dans un corps infirme, c'est un excellent pilote dans un méchant vaisseau", dit La Mothe Le Vayer. Nous devons nous efforcer de construire un bon vaisseau, digne de porter un excellent pilote. Ce n'est pas une petite affaire, et ceux qui la négligent sont ou bien aveugles, ou bien coupables. Il est vrai que, même pour soi, on prend rarement les soins qu'il faudrait prendre.

Il n'y a donc pas à s'étonner que les mêmes gens, qui font trop bon marché, en ce qui les concerne, du premier des biens, ne s'en inquiètent que médiocrement et maladroitement quand il s'agit de leurs enfants. C'est justement la raison pour laquelle il faut insister sur ce droit primordial d'être élevé suivant les règles de l'hygiène et de recevoir des soins de ses parents une santé robuste et aguerrie.

Je rappellerai à ce propos les conseils, que dis-je ? les lois formulées par un esprit essentiellement droit et pratique, William Cobbett.

"Un jeune enfant ne devrait jamais être confié qu'à son père, à sa mère, ou à une parente dévouée ; et pour cela, on ne devrait jamais regarder à ses aises ou à la dépense, car le plus sacré des devoirs, c'est d'assurer à son enfant une taille parfaite, des membres bien développés, un corps vigoureux, et un esprit sain. Assurer leur avenir, les mettre en état d'acquérir plus tard une bonne réputation, leur faire apprendre tout ce qui est nécessaire pour la vocation à laquelle on les destine, voilà des devoirs ; mais un devoir bien autrement important, et qui passe avant tous les autres, c'est celui de ne rien négliger pour les doter *d'une bonne cervelle dans un corps bien formé.*"

Ajoutons en passant, à l'adresse particulière des demoiselles, que le même W. Cobbett, lorsqu'il en arrive aux voies et moyens, fait cette déclaration, que je conseille aux jeunes filles de méditer en se couchant : "La santé exige que l'on se lève matin. La direction d'un ménage le demande impérieusement". Ne nous attardons pas aux conversations alanguissantes avec l'oreiller, mesdemoiselles. Debout dès l'aube. Non seulement c'est l'intérêt du ménage où vous serez reines et maîtresses un jour ; mais c'est l'intérêt de votre bonne humeur, de votre vivacité, de votre santé, — je ne sais si cela vous touchera, — de votre beauté.

Je retrouve dans Cobbett l'idée même qui est le fonds de cette causerie et que j'ai exprimée nettement dès le début : "Le bonheur des enfants doit passer avant tout". Il ajoute : "et si l'étude peut y porter atteinte, il faut la mettre de côté". En effet, "c'est un très grand mal que de forcer le cerveau à supporter un travail pour lequel il n'est pas encore préparé."

Ce n'est pas la cause des paresseux, que nous plaçons, Cobbett et moi, loin de là. Mais il faut pourtant ouvrir les yeux de ces parents qui ne voient pas le corps frêle et chétif de leur fils sur lequel se penche une grosse tête aux yeux cernés, aux lèvres pâles, aux joues creuses et décolorées, et qui le poussent sans pitié à travers compositions et concours, comme un cheval de course dont on ne s'inquiète pas s'il sera fourbu, pourvu qu'il arrive premier.

On veut armer ses enfants pour le combat de la vie, chaque jour plus âpre et plus acharné ; et on les fait s'épuiser à des luttes prématurées et factices qui leur laissent à peine la force d'atteindre le véritable champ de bataille, où ils tomberont au premier coup.

Je ne parle pas ici—est-il besoin que je le dise ?—de ces organisations exceptionnelles et précoces, comme l'histoire en cite un petit nombre. Ce sont surtout celles-là qui servent de point de comparaison aux parents. Ils disent : "Pascal n'était pas plus âgé que toi quand, avec des ronds et des barres, il refit les propositions d'Euclide, et tu trouves difficile la géométrie dans l'espace !..." — Eh ! monsieur, supposez-vous donc qu'il pousse comme cela des Pascal dans toutes les familles ?

Ce ne sont plus seulement les garçons qui sont soumis à cet entraînement effé-éné

qu'on a appelé l'éducation homicide. Les filles, aujourd'hui qu'on a compris qu'elles devaient être sérieusement instruites, en sont, par cet usage excessif qui fait qu'un remède devient poison, les fréquentes et tristes victimes. En moins de dix-huit mois j'ai vu mourir, l'une à Toulouse, l'autre à Paris, deux jeunes filles, que la Faculté complimenterait naguère en leur délivrant leurs diplômes, érudites, savantes, la joie et l'orgueil de leurs pères qui avaient contribué de toutes leurs forces à hâter la maturité de ces fruits rares et charmants. Les fruits, trop mûrs et trop lourds, sont tombés de l'arbre avant le temps, et dans le désespoir des pères entre pour une part cette pensée : — Une fille si intelligente, que j'avais instruite moi-même, et qui faisait tant de progrès ! — L'idée ne leur vient pas qu'ils l'ont tuée.

Que Michelet a raison quand il dit : " Nous versons de notre cerveau un merveilleux fleuve de sciences, d'arts, d'invention, d'idées, de produits, dont nous inondons le globe, le présent, même l'avenir. Mais à quel prix tout cela ? Au prix d'une effusion épouvantable de force, d'une dépense cérébrale qui d'autant énerve la génération. Nos œuvres sont prodigieuses et nos enfants misérables... "

" ... Ils naissent tout préparés ; ils ont nos arts dans le sang, mais aussi notre fatigue. D'effrayante précocité, ils savent, ils peuvent, ils feraient. Mais ils ne font rien, ils meurent. L'enfance de l'homme, comme celle des plantes et toute chose, a besoin de repos, d'air, de douce liberté. Ici tout lui est contraire, nos mérites autant que nos vices. Tout semblerait combiné pour étouffer les enfants. Les aimons-nous ? Oui, sans doute. Et cependant nous les tuons. Une société si agitée, si violente, c'est (qu'elle le sache ou non) une vraie guerre à l'enfance "

" Le principe d'une sage éducation est de préserver et de prolonger l'enfance dans l'enfant aussi longtemps qu'il sera possible", dit fort bien M. Paul Janet. Il faut donc le laisser se développer suivant la loi d'évolution de sa nature, non sans l'aider, je le veux bien, mais sans précipiter ce développement ni vouloir en détourner la marche dans le sens de nos goûts ou de notre ambition.

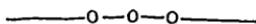
L'excentrique Restif de la Bretonne, dans un de ses romans par lettres, trace un tableau remarquable des soins, des précautions, des tendresses et du scrupuleux respect que l'enfant, en raison de sa jeunesse, de son inexpérience, de sa candeur et de sa dépendance, a le droit d'attendre de nous.

" La plupart des parents et des maîtres, fait-il dire à un de ses personnages, n'ont pas, à beaucoup près, les qualités nécessaires pour former l'esprit et le cœur de leurs jeunes élèves : ils suivent une routine vicieuse, font comme on leur a fait ; et les abus se perpétuent. Pour bien élever la jeunesse, il faudrait dépouiller tous les préjugés ; n'écouter jamais que la raison, non pas cette raison froide et sentencieuse, mais une raison enjouée, proportionnée à l'enfance, quelquefois Laïné et folâtre comme elle ; jamais triste ; jamais aigre et rebutant : préférer la clémence à la rigueur, et n'employer cette dernière que dans certaines occasions rares, en montrant toute la répugnance qu'on a d'être forcé de prendre ce parti. Il ne faut pas qu'un père, un maître défendent une action indifférente qui leur déplaît, uniquement parce qu'elle leur déplaît ; ils doivent la tolérer : on a perdu une multitude de jeunes gens des deux sexes, en étendant les défenses et les châtimens sur des bagatelles : on met par là, dans leur esprit, une sorte d'égalité entre le crime et des fautes légères ou de convention ; dès qu'ils ont la liberté, ils se livrent indifféremment à l'un comme aux autres... Il se trouve des caractères heureux, auxquels il suffit d'indiquer le bien, pour qu'ils l'embrassent... Il en est d'autres plus difficiles ; de ces génies raboteux et tortus qu'on ne sait comment prendre : mais un père éclairé, tendre, honnête, un maître habile, zélé, pourroit les redresser. C'est avec ceux-ci qu'il est besoin d'adresse, et surtout de beaucoup de patience : trop de douceur les rend insolents, trop de rigueur les rebute, et tout est perdu : il faut tempérer l'une par l'autre ; leur donner une apparente liberté qu'ils croiront réelle ; les laisser bondir comme un jeune cheval encore indompté, jusqu'à ce qu'ils se lassent ; mais se mettre toujours prudemment au devant des précipices, pour les préserver des chutes dangereuses "

Conseils pleins de sagesse et de sens pratique, que des voix plus autorisées que celle de Restif avaient donnés longtemps avant lui, et qu'il faudra répéter bien des fois encore avant d'obtenir qu'ils soient généralement suivis.

Je crois cependant qu'on y vient.

LE BOUQUET



HOMMAGE A MADAME.....

Loin, bien loin dans son humble source
Parmi la mousse et les roseaux,
La Chaudière aux rapides eaux
Vers la fin de sa longue course
Se jette en un gouffre profond,
Puis, perçant le roc jusqu'au fond,
Entre au fleuve sous la Grande Ourse .
Loin, bien loin de son humble source.

Sur un vieux bac un vieux passeur,
Armé d'une pesante rame,
Reçoit depuis longtemps madame,
Cousin, cousine, frère, sœur.....
Tous ceux qui lui donnent l'obole,
Mais nul ne peut — sur ma parole —
Payer par un mot de douceur
Sur un vieux bac un vieux passeur,

Que d'amours restent sur la rive
Ou s'éteignent sur le rocher
Par la faute du vieux nocher !
Quand le jour fuit ou qu'il arrive
On croit entendre avec les flots
Passer des soupirs, des sanglots
A l'heure où s'envole la grive,
Que d'amours restent sur la rive.

Tous les vieillards, les jeunes gens,
Tous ceux qui suivent cette voie,
Cherchant de l'or ou de la joie,
Les heureux et les indigents
Demandaient à Dieu dans leurs zèles
Un pont léger ou bien... des ailes.
Ils n'étaient pas trop exigeants,
Tous les vieillards, les jeunes gens.

Et le ciel finit par entendre.
Un pont unira les deux bords.
Déjà la foule est aux abords :
L'œuvre qui s'était fait attendre
Commence à l'éclat du flambeau.
Vous étiez là ce jour si beau.
On vit battre plus d'un cœur tendre,
Et le ciel finit par entendre.

Sous les dais aux riches couleurs,
 Quelques enfants en robes blanches,
 Écartant le rideau de branches
 Vinrent vous présenter des fleurs.
 C'était cela, la gratitude
 D'une naïve multitude
 Dont vous séchez souvent les pleurs
 Sous les dais aux riches couleurs,

Au roc où le soleil ruisselle,
 Aux bois d'où l'arome s'épand,
 Mainte grappe humaine se pend...
 La main du noble ouvrier scelle
 La première pierre du Pont.
 Au bruit joyeux l'écho répond ;
 La truelle d'or étincelle
 Au roc où le soleil ruisselle.

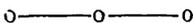
Pendant qu'on folâtre et qu'on rit,
 Pendant que se choquent les verres,
 Pendant que chantent les trouverres,
 Vous sortez doucement, sans bruit :
 Et toutes vos joyeuses compagnes
 Suivent vos pas dans les campagnes
 Où la violette fleurit,
 Pendant qu'on folâtre et qu'on rit.

Dans sa robe de pierre grise,
 Là-bas, on voit sur la hauteur
 Qui ceint le village enchanteur,
 S'élever une vaste église ;
 Son clocher plonge au ciel serein ;
 Pour Dieu chantent ces voix d'airain ;
 Les oiseaux nichent dans sa frise
 Dans sa robe de pierre grise.

C'est là que vous portez vos pas.
 Vous alliez dans l'auguste enceinte.
 A l'autel de la Vierge sainte,
 Sous l'œil de Dieu prier tout bas,
 Vous alliez offrir à Marie
 Ce bouquet qu'une main chérie
 Vous avait donné. N'est-ce pas ?
 C'est là que vous portiez vos pas.

La fête était finie.
 Mais les drapeaux laissant aux vents
 Flotter toujours leurs plis mouvants,
 Et des restes de symphonie
 Semblaient se noyer dans les airs
 Ou voltiger sur les flots clairs.....
 C'était la prière bénie,
 La fête était finie.

CHRONIQUE MONDAINE



Ce qui rend une toilette élégante, "bien parisienne", comme disent les couturières, c'est la recherche, le souci du joli, du seyant, de l'imprévu dans quelques détails auxquels une coquetterie peu experte ne songerait même pas ; un joli arrangement d'encolure, dont la forme et la couleur accompagnent bien le visage ; des manches gracieuses évasées au bas en calices, où la main à demi voilée par la blancheur transparente, délicate, d'un volant de dentelle ou de mousseline de soie fait penser à une fleur ; une ceinture mise avec goût, attachée par un nœu enlevé, net, spirituel, qu'on sent fait d'un geste vif, par des doigts lestes, adroits, précis.

Voulez-vous une robe amusante à voir et à porter, vivante pour ainsi dire, tant elle s'harmonise étroitement avec votre personne et la complète, mettez tout votre goût et tous vos soins à l'arrangement de ces riens que négligent les profanes. Pour cela, votre miroir, l'avis de votre mari, d'une amie, vous seront plus utiles que toutes les théories ; car on ne peut sortir des généralités, donner dans cet ordre d'idées, un conseil personnel, particulier, sans *voir*. Mais nous pouvons vous aider à trouver des dispositions imprévues, originales, séduisantes, vous suggérer des accords de couleur agréable aux yeux, vous n'aurez plus alors qu'à choisir parmi tout cela ce qui vous convient, puis à le mettre au point, à l'adapter aux particularités de votre taille, de votre visage.

Les gentilles parures que nous allons décrire—une sélection parmi des centaines de modèles—rendront service en cette saison où l'on songe déjà à préparer les robes de visites. Les femmes les plus occupées, celles qui hésiteraient, faute de temps, à entreprendre la confection d'une robe entière, trouveront certainement les quelques heures qu'il faut pour exécuter une ou deux de ces garnitures.

Une robe tout unie ou dont la façon a besoin d'être renouvelée sera complètement transformée par un de ces jolis arrangements.

La plupart peuvent être indépendants, point fixés au corsage, de façon qu'on les portera à volonté avec plusieurs toilettes.

Bien souvent on trouvera dans ses cartons, sans avoir à se les acheter, des coupons de ruban, des dentelles, d'étroites bandes de fourrures, suffisants pour copier un de nos modèles.

Les dispositions rappelant vaguement le fichu Marie-Antoinette, sont presque toujours seyantes : j'ai vu celles-ci exécutées de différentes façons, d'abord en ruban de satin noir bordé d'un volant de dentelle crème corselet de même, satin noir, col au gilet drapé de mousseline de soie blanche avec petites oreilles de dentelle ; double volant de dentelle au bas des manches. Le dos était alors exactement semblable au devant. Il était au contraire taillé en forme de col rond dans des répétitions presque exactes du même modèle, exécutées non plus en ruban noir, mais l'une avec des bandes étroites de velours miroir amande bordées de dentelle noire, l'autre avec des bandes semblables en taffetas glacé vert et bleu, bordées de petits plissés assortis. Corselet de même velours ou taffetas, col et gilet invariablement en mousseline de soie blanche. A noter pour une simple robe de jeune fille, avec fichu en lainage souple comme la robe, bordé de petits plissés de taffetas glacé assorti au lainage. Dans ce cas, naturellement le fichu tiendrait au corsage.

Voici un arrangement beaucoup moins volumineux, qui ne couvre pas le corsage mais l'agaye agréablement ; c'est un jabot de dentelle blanche s'échappant entre deux plis drapés qui peuvent faire partie du corsage, ou tenir au contraire à la garniture et simuler un gilet. Pour une robe mordorée par exemple, il est joli de faire ces deux plis en velours amande avec jabots de dentelle blanche, col rabattu en bengaline blanche, cravate de satin noir. Une jolie garniture un peu inspirée d'une des toilettes que portait une grande actrice parisienne, est formée de deux épauettes de guipure finissant devant et dans le dos en bretelles étroites. Les bretelles du dos se rejoignent en V à la taille et ne dépassent pas la ceinture ; toute la garniture de guipure, épauette et bretelle, est appliquée sur taffetas glacé cerise, le gilet est en mousseline de soie plissée accordéon sur transparent blanc. Col rabattu en guipure sur le col droit en velours cerise. La nuance de ce col et du transparent assorti était charmante sur la robe de satin noir qu'ornait la parure dont nous donnons le croquis ; le cerise serait joli aussi avec du gris ; on pourrait le remplacer par du bleu turquoise, du jaune mandarine, du vert amande, du mauve, du lilas, selon la couleur de la robe sur laquelle on veut mettre cette garniture. Il est facile de trouver une teinte qui puisse s'harmoniser indifféremment avec diverses toilettes.

La blouse en tulle ou en velours noir tout-brodé de jais et de paillettes avec manches de tulle noir peut se mettre sur toutes les blouses simples en surah, en taffetas, en petite soie de couleur ou noire ; une des plus jolies façons de la porter, c'est d'avoir dessous un petit corsage de surah noir et une jupe de satin noir, tout ce sombre rehaussé par un col et une ceinture drapée en velours ou en moire géranium ou rose de Chine. On projette de reproduire ce modèle en mélangeant aux broderies de jais des incrustations de dentelle lacet ; à mon avis cela enlèvera à cet arrangement la nouveauté d'aspect qui fait son charme. On a trop porté depuis un an de ces guipures lacet incrustées pour les voir encore avec plaisir ; il faut, avant de les reprendre, leur laisser le temps de devenir classiques, de n'être plus une nouveauté déflorée, ce qu'elles sont maintenant.

Le corsage d'une robe d'étamine gris-cendre sur transparent cerise était enjolivé par une garniture beaucoup plus simple et très séduisante, une sorte de léger revers coquillé en taffetas glacé du même rose frais que le transparent bordé de deux petits velours comète noire.

Une robe de drap tailleur noir toute simple devient de la plus élégante fantaisie grâce à des revers ombrés créés par P... ; des travers faits de sept ou huit pointes superposés, de dimensions graduées, en velours de sept ou huit roses différentes dont les nuances sont pareilles à des pétales de fleur.

On montre chez les modistes des arrangements très simples qui n'exigent guère que 4 à 5 mètres de dentelle et même d'une dentelle de peu de valeur, car il faut la couper en pointes aux points où elle s'attache à la ceinture drapée pour qu'elle ne fasse pas de plis trop volumineux ; le tulle brodé, l'imitation de point d'Angleterre, de guipure Venise ou d'Irlande conviendront parfaitement pour cet arrangement, à moins qu'on ne préfère remplacer la dentelle par du taffetas glacé brodé de petits velours comète.

Voilà bien des idées amusantes à mettre en œuvre, mais pour que ces garnitures indépendantes soient vraiment commodes, il faut les faire de telle façon qu'on puisse les mettre *facilement, rapidement* et solidement même.

On y réussit en les coupant sur un col drapé bien fait, ou, quand elles se prolongent jusqu'à la taille, sur un col et une ceinture drapée, bien ajustés, pourvus d'agrafes solidement fixées.

LE SACRIFICE DE SIMONE

I

Ayant reconduit jusqu'à la porte de sortie ses derniers invités, M. d'Avron s'arrêta un moment dans le vestibule, regarda autour de lui et se dit avec satisfaction :

— Cette petite soirée était on ne peut mieux réussie !..

Tout à l'heure, il avait eu plaisir à voir ses amis encombrer sa maison, à les faire jouir de son hospitalité très large ; maintenant, il éprouvait un sentiment de bien-être à se retrouver tranquille chez lui. L'appartement, au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel de la rue de Babylone, était très grand, très beau, meublé avec un luxe sobre, qui se ressemblait à la fois d'un goût exercé, moderne, absolument parisien, et d'anciennes habitudes familiales de richesse et d'élégance.

— Comme tout est bien ici ! songea M. d'Avron, traversant les salons en enfilade, brillamment éclairés, souriant aux tapisseries, aux portraits, aux meubles curieux, et ne remarquant pas le moins du monde, à l'angle d'un plafond, une large tache d'humidité, chaque jour agrandie, ni le désordre régnant partout, ni l'air maussade des domestiques fatigués qui emportaient les plateaux vides. Comme il entra dans le petit salon où attendaient sa femme et sa fille, tout de suite il s'écria gaiement :

— Ma chère amie, personne ne sait recevoir comme vous ! Toi, Simone, voilà deux heures que je grille de t'embrasser. Tu étais gentille dans cette robe blanche, oh ! mais gentille !..

Il embrassait sa fille, il embrassait sa femme avec une vivacité chaleureuse, une expansion naïve. Il les aimait, il les admirait, il les remerciait d'être jolies, bien habillées, contentes, de réjouir ses yeux autant que son cœur. Un signe que lui fit Mme d'Avron coupa court à ses épanchements. Un peu honteux, il s'aperçut alors de la présence d'un étranger, resté au fond de la pièce dans la pénombre. Puis, prenant son parti :

— Tant pis ! s'écria-t-il... Tu m'excuseras, Osmin, si je t'ai rendu témoin de cette petite scène de famille. C'est un peu ridicule d'aimer les siens, mais c'est si bon !

Sans paraître le moins du monde déconcerté par la gêne évidente qu'apportait sa présence, Osmin était venu s'adosser à la cheminée, près de M. d'Avron. A eux deux, ils formaient bien le couple d'amis le plus mal assorti qui se pût rencontrer. Dès le premier coup d'œil, tout en Osmin décelait l'origine plébéienne : sa large face rougeâtre hérissée de rudes favoris grisonnants, sa carrure épaisse, ses pieds et ses mains énormes, jusqu'à la manière disgracieuse dont il portait son habit et tenait son chapeau. L'intelligence même de ses petits yeux à demi cachés sous des bourrelets de rides, l'expression énergique de sa physionomie, avaient de la vulgarité. Il n'appartenait évidemment pas à cette minime portion de l'humanité qu'on appelle assez indûment " le grand monde ", et son intimité avec le comte d'Avron semblait plus surprenante encore lorsqu'on connaissait sa situation sociale.

M. d'Avron expliquait cette amitié à sa manière et racontait volontiers l'histoire d'Osmin, la jugeant pour lui-même assez flatteuse. Fils d'un petit notaire de campagne dont la faillite avait ruiné deux ou trois villages, Osmin s'était trouvé, tout-jeune encore, sans sou ni maille, chargé d'un nom flétri à relever et d'une famille nombreuse à nourrir. Son intelligence, sa persévérance, son incessant travail avaient pourvu à tout. Simple merc d'avoué, il était arrivé à épouser la fille du patron, une fille un peu disgraciée, et être titulaire de l'étude, une étude médiocre devenue rapidement entre ses mains une

des meilleures de Paris. Il avait entouré de bien-être la vieillesse de ses parents, établi tous ses frères et sœurs, puis, peu à peu, réussi à payer toutes les dettes du failli dont il venait enfin, après quarante ans d'inépuisables efforts, d'obtenir la réhabilitation.

—Voilà un garçon qui a eu du mérite et auquel on ne pouvait manquer de s'intéresser ! continuait complaisamment M d'Avron.

Les gens utiles ne sont pas toujours agréables, et en voyant, ce soir-là, Osmin prendre position d'un air déterminé au coin de son feu, Mme d'Avron ne put retenir un bâillement discret.

Pour elle, Osmin représentait " les affaires ", des choses vagues, ennuyeuses, tout à fait hors de mise dans la vie d'une femme, et qui jamais ne l'avaient préoccupée. Nerveuse, impressionnable, d'une santé très fragile, on l'avait tant soignée, tant ménagée, tant choyée que, les circonstances et la fortune aidant, elle restait encore ignorante des tracasseries de la vie, accoutumée à compter sur les autres, avec des idées et des habitudes d'enfant gâté. A demi renversée dans son fauteuil, elle s'impatientait, visiblement lasse, se demandant par quelle singulière lubie le fâcheux venait ainsi prolonger cette veillée déjà si longue, et, à la dérobée, elle montra d'un geste à son mari la pendule qui marquait deux heures. Tout de suite, il s'alarma.

—C'est insensé pour vous, mon amie, de veiller si tard ! Simone, fais vite coucher ta mère. Surtout qu'elle ne prenne pas froid en sortant d'ici ! Où est son châle ?

Il trouva sur une chaise le lainage blanc, chaud et léger, que Mme d'Avron avait toujours à portée de sa main, et l'y emmitouffa, avec des précautions aussi touchantes que superflues. Elle le laissait faire, habituée à ses gâteries, en jouissant cependant. Bien que plus jeune que lui de vingt ans, elle l'avait épousé par amour, et cet amour restait le même qu'aux premiers jours. M. d'Avron la suivit d'un regard de sollicitude, tandis qu'elle sortait avec Simone. Puis il se retourna vers Osmin. Leur expression de figure à tous deux avait changé. La grosse bouche d'Osmin se plissait en une moue mécontente, et un peu d'inquiétude assombrissait les traits de M. d'Avron.

—Enfin, dit-il précipitamment, qu'y a-t-il encore ? Tu n'es pas venu chez moi pour assister à une soirée qui t'a ennuyé à mourir, et ce n'est point le plaisir de ma société qui te retient ici à l'heure où les honnêtes gens vont se coucher.

—Je te prends où et quand je te trouve, grommela Osmin. Il s'agit de choses sérieuses.

—Oh ! je n'en doute pas, soupira M. d'Avron, s'asseyant d'un air résigné et allumant un cigare de consolation.

Osmin avait tiré de sa poche un affreux petit carnet noir dont il ne se séparait jamais, et, consultant une note, il commença :

—D'abord tes billets. On refuse de les renouveler !

M. d'Avron haussa les épaules :

—N'est-ce que cela ? Je les payerai... en empruntant à 15 % au lieu de 10, voilà tout.

—Et ensuite tu rembourseras en empruntant à 20 au lieu de 15 ?

—S'il n'y a pas d'autre moyen !

—Et tu iras ainsi ?...

—Jusqu'à ce que mes affaires soient en ordre !

Osmin leva les bras désespérément.

—Quand donc les mettras-tu en ordre, tes affaires ?

—Eh !... le plus tôt possible. Cela ne dépend pas de moi. On me suscite des difficultés inimaginables ! J'ai au moins six ou sept procès ! Je ne sais pourquoi tout le monde s'en prend toujours à moi, l'être le plus pacifique qui soit sur terre !

Il se mit à rire, et sa gaieté sembla redoubler la mauvaise humeur d'Osmin, qui reprit sévèrement :

—L'explication est bien simple. On s'en prend à toi parce que tu n'es jamais en règle avec personne, que tu n'as aucune mémoire, aucune prévoyance, aucun discernement des affaires ni des hommes, que tu t'engages comme à plaisir dans tous les mauvais pas, croyant toujours un peu ceux qui te trompent, jamais absolument ceux qui te sont dévoués. Au fond, tu n'as pas même confiance en moi, car tu ne m'avoues les choses qu'à la dernière extrémité, trop tard, en général, et encore ne me demandes-tu des conseils que pour ne pas les suivre.

Ces reproches devaient tomber juste, car M. d'Avron semblait aussi fâché que son excellent caractère lui permettait de l'être.

—Si c'est pour me dire de pareilles aménités que tu me tiens ici... commença-t-il patiemment.

Soudain il s'apaisa. La porte se rouvrait, et Simone se glissait dans la salon. M. d'Avron se remit à sourire. Il souriait toutes les fois qu'il voyait sa fille.

—Comment n'es-tu pas couchée, ma Simone? demanda-t-il, un peu surpris.

Très naturellement, celle-ci répliqua :

—C'est que j'ai oublié de donner de l'eau aux fleurs que je veux conserver pour main.

Tant que la jeune fille fût dans la chambre, les deux hommes se turent, aussitôt sa sogne finie, elle se retira, et Osmin reprit :

—La situation est bien nette, tout le monde te poursuit, tu es dans le plus grand embarras, et que fais-tu pour y remédier? Tu gagnes du temps, n'importe à quel prix. Avec ce système, on tend la corde jusqu'à ce qu'elle rompe, on recule pour mieux sauter!

Mais déjà M. d'Avron se rassérénait, et, frappant sur l'épaule d'Osmin :

—Tu vois les choses en noir, selon ton habitude. Ce n'est pas la première fois que m'annonces la fin de la fin, et je m'en suis tiré toujours, et je m'en tirerai encore avec des phosphates!

M. d'Avron avait, en parlant ainsi, l'aplomb d'une vieille expérience. Tous les dix ans, à peu près, comme par un pacte avec le sort, il dépensait une fortune, et, à point nommé, en retrouvait une autre. Ce qui lui était arrivé deux ou trois fois déjà. En dernier il s'était engagé dans une affaire de phosphates qui à ses yeux promettait une fortune, et dans laquelle il avait grande confiance.

Avec hésitation, comme s'il éprouvait de la peine à en dire davantage, Osmin jeta le regard vers d'Avron, un autre vers la profondeur sombre du salon voisin où l'on distinguait seulement, tout au fond, la petite lueur du bougeoir de Simone.

Puis, se décidant :

—Et si cette affaire des phosphates venait à manquer? dit-il lentement.

M. d'Avron eut un sursaut, et, avec une violence témoignant, quoi qu'il en dit, de l'impression produite par les paroles d'Osmin, il s'écria :

—Non, décidément, tu deviens fou! Qu'est ce qui te prend de venir ce soir, sans raison ni raison, me conter des absurdités pareilles, passer en revue toutes les catastrophes qui peuvent ou ne peuvent pas arriver? Tu ne prétends pas, je pense, être mieux instruit que le président du conseil? Or, je puis te l'affirmer, il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir. Nous sommes en pleine prospérité. Les débuts de l'exploitation ont aussi heureux que possible. Bientôt nous toucherons des dividendes. Nos actions vendent déjà au double du prix d'émission; dans quelques jours, elles seront cotées à Bourse...

Il avait toutes fraîches dans la mémoire les phrases mêmes du rapporteur, lors de dernière séance, et à les répéter, il sentait son assurance lui revenir. Sans changer visage, du même ton tranchant, Osmin reprit :

—Si tes actions valent quelque chose, vends-les, et vends-les vite, car, à mon sens, faire va crouler. J'ai des informations très sûres et je n'ai pas voulu attendre, même demain, pour te les donner; en certains cas, la moindre perte de temps peut être irréparable. Vous spéculiez sur une base fautive : vos gisements de phosphates sont épuisés à peu près; les frais dépassent le rapport; votre exploitation ne fonctionne déjà qu'à peine, et une compagnie anglaise va achever de la tuer.

—Qui t'a dit cela?

—Quelqu'un qui s'y connaît, qui revient de là bas.

—Mais j'y suis allé, là-bas, moi aussi, protesta M. d'Avron, j'ai vu les usines, qui sont superbes, j'ai vu...

—Tu as vu ce qu'on t'a montré, et tu n'en sais pas plus sur le véritable état des choses là-bas que sur les tripotages accomplis ici même, à côté de toi.

—Des tripotages! Vas-tu dire que mes collègues et moi, nous ne sommes pas tous honnêtes gens?

—Presque tous. Mais, dans les affaires, il y a deux sortes d'hommes à redouter : les coquins qui vous trompent et les naïfs qui se laissent tromper avec vous.

—Bon! je suis un naïf, à présent!

—Laisse-moi te dire la vérité brutale, ce qu'aucun autre n'aura le dévouement de te dire. Tu fréquentes un monde qui n'est pas le tien, dont tu ignores, dont tu ne peux

comprendre les pièges et les dangers, tu as entrepris une tâche au dessus de tes forces en toute circonstance, et bien plus encore dans les circonstances graves qui peuvent se produire. Tu ne sauveras pas l'affaire et tu y prendras ce qui te reste.

— Que veux tu que j'y perde ? Je n'y ai rien mis. On m'a donné des actions libérées.

— Tu as mis ton nom, répliqua sèchement Osmin. Est ce à moi de te rappeler ce que vaut ce bien là ?

Il faisait sur sa vie un retour plein d'amertume, et le bon cœur de M. d'Avron s'émut.

— Oui, je sais... Il est tout naturel que tu sois frappé, mon pauvre ami, dit-il. L'exagération même de tes craintes est une preuve de ton attachement pour moi ; mais la véritable imprudence, ce serait de tourner le dos à mes meilleures, à mes seules chances de fortune, car enfin je n'ai pas le choix ! Si je ne me remonte pas d'une façon ou d'une autre, que puis je faire, dis le moi ?

Osmin, qui avait repris son chapeau et qui s'apprêtait à sortir, s'arrêta et répondit :

— Prendre le seul parti raisonnable dans ta situation et avec ton caractère : liquider, payer toutes les dettes en vendant la propriété d'Algérie, la villa de Nice, cet hôtel...

A ce dernier mot, M. d'Avron bondit :

— Comment ! tu m'as déjà fait louer le second étage, ce qui est insupportable ! J'ai au-dessus de ma chambre un enfant qui crie toute la nuit, et au dessus de mon cabinet une machine à coudre qui marche tout le jour. A présent, tu veux me faire vendre... me mettre hors de chez moi !... C'est de la démence ! Qu'est ce qui me restera ? Où est ce que j'irai ?

— Chez toi aussi, en Bretagne, vivre tranquillement, économiquement du revenu de ta terre que nous pourrons, j'espère, garder quitte et nette.

La figure de M. d'Avron s'allongea piteusement, et, sans beaucoup de conviction, il déclara :

— Je pourrais faire cela si j'étais seul, mais je ne peux briser l'avenir de ma femme et de mes enfants...

— Ne serait-ce pas, au contraire, le préserver ? Et, puisque tu n'es pas seul en cause, pourquoi ne pas consulter Mme d'Avron et ta fille, au lieu de leur cacher la vérité, comme tu le fais ? Ce n'est jamais un service à rendre aux gens que de les tromper, et on peut tout dire aux siens quand on a le bonheur d'être compris, d'être aimé par eux !...

Une ombre passait sur le visage d'Osmin, et sa voix dure prenait, en prononçant ces derniers mots, une inflexion singulièrement mélancolique.

M. d'Avron se récriait :

— Moi ! que j'aie à alarmer ma pauvre femme, la tuer peut-être, en lui révélant ces embarras dont elle n'a pas le plus léger soupçon ! attrister mes enfants, mettre la maison sans dessus dessous ! et cela justement quand les choses s'arrangent, quand j'ai l'absolue certitude de réussir, car, quoi que tu en dises, l'affaire est excellente, et je ne commettrai pas l'insigne folie d'y renoncer !...

M. d'Avron, comme la plupart des hommes faibles et légers, avait des crises d'obstination durant lesquelles il n'entendait rien, n'admettait rien en dehors de son idée du moment. Osmin comprit l'inutilité d'une discussion plus longue, et, sans ajouter un mot, suivi de M. d'Avron, également silencieux, un peu maussade, il s'en alla d'un pas rapide à travers les salons, maintenant tout à fait obscurs et déserts.

— C'est singulier, pensait M. d'Avron, revenant seul au bout d'une minute, comme l'esprit d'un homme reste toujours influencé par les événements de sa jeunesse. Ce pauvre Osmin ne rêve que de catastrophes.

Il poussa un soupir de soulagement, comme si, avec Osmin, toutes les pensées désagréables, toutes les préventions sinistres eussent disparu, se fussent perdues bien loin dans la nuit noire. Lui aussi jugeait les choses d'après sa propre expérience d'homme heureux, et sa figure reprenait son habituelle sérénité. Encore une fois, il regarda autour de lui. Est-ce que vraiment le malheur pouvait entrer là, dans son intérieur paisible, dans sa vie toujours prospère, s'attaquer aux siens, si heureux, si bons, si aimés ?

Cette perspective lui parut monstrueuse. Il s'en détourna avec horreur. Pour

aire diversion, tout en allant se coucher, il se replongeait avec un nouveau plaisir dans les calculs, dans ses projets accoutumés pour le temps prochain où il serait riche, très riche, où, au lieu de vendre son hôtel, il achèterait celui d'à côté, afin d'avoir ses courtes franchises, et marierait à son gré Simone, dotée d'un million.

Simone, présentement, ne songeait guère au mariage, au million encore moins. Quelques minutes avant le départ d'Osmin, elle avait regagné sa chambre, une jolie chambre de jeune fille, blanche et rose, et, assise sur une petite chaise basse, près de la cheminée, le menton dans sa main, elle repassait en elle-même la conversation qu'elle venait d'entendre, pas tout à fait par hasard. Depuis longtemps déjà, des craintes s'élevaient, d'abord mal définies, puis auxqueltes certains indices, recueillis soigneusement, avaient, peu à peu, donné une forme et de la consistance. Les paroles d'Osmin tranchaient ses derniers doutes. Elle le savait positif, véridique, incapable de s'avancer autrement qu'à coup sûr, et elle se demandait si, ce soir-là, il n'avait pas parlé pour elle autant que pour M. d'Avron, choisissant ce moyen détourné de l'avertir d'un péril pressant.

Elle repassa dans son esprit tout ce qu'elle avait appris, entendu dans les derniers temps, et peu à peu une conviction absolue se fit en elle que la situation de son père était presque désespérée. Elle passa en revue les arguments de l'avoué et finit par prendre la résolution de persuader à ses parents de suivre ses conseils désintéressés.

Peu à peu l'avenir d'abord si noir, s'éclairait à ses yeux. Quand, la dernière de la maison, elle finit par se coucher à son tour, elle était déjà résignée, presque accoutumée aux nouvelles perspectives de son existence. Elle faisait des projets d'aménagements dans le vieux château, pour que sa mère ne s'y trouvât pas trop mal, et songeait qu'on pourrait organiser, pour les soirs d'hiver, avec le curé et quelques voisins, des parties de whist : M. d'Avron aimait beaucoup le whist. Elle eut même une rapide vision de vaches, de laiterie, de barattes perfectionnées. Elle songeait à son petit frère Georges et sa petite sœur Madeleine, et combien ils seraient heureux à la campagne.

Une vieille dame des environs de Nantes, la veuve d'un général sans fortune, avait, disait-on, subvenu aux besoins de toute sa famille en fabriquant et en expédiant du beurre de Bretagne. Ce n'était ni difficile ni déshonorant de fabriquer du beurre de Bretagne. La grand-mère, du temps de la révolution, en avait fait bien d'autres quand elle était émigrée à Hambourg !

— On dit que je lui ressemble, songea Simone avec une pointe d'orgueil.

Sa dernière pensée, avant de s'endormir, fut pour le portrait d'aïeule, au visage énergique et fier, aux jolies mains blanches et fines qui, cependant avaient travaillé.

II

Comme il arrive souvent à qui fait des projets, Simone n'avait oublié qu'une seule chose : le point de départ. L'essentiel était d'abord de décider M. d'Avron à suivre les conseils d'Osmin, et il n'y semblait nullement disposé. Le lendemain, à déjeuner, il parla plusieurs fois de ses phosphates de Mingrélie avec un enthousiasme exalté où, en cherchant bien, on aurait pu trouver le besom évident de combattre les fâcheux souvenirs de l'entretien de la veille. Puis, Mme d'Avron témoignant pour les phosphates un médiocre intérêt, Georges et Madeleine restant bouche bée, Simone faisant des questions un peu trop précises, il sortit plus tôt qu'à l'ordinaire, allant au siège de la société pour rencontrer quelqu'un de ses collègues et, si possible, se monter encore un peu la tête.

— Maman, dit Simone lorsqu'il fut parti, comptez-vous beaucoup sur cette affaire des phosphates ?

Elle s'était résolue à tout confier à sa mère, qui aurait seule assez d'influence pour déterminer M. d'Avron ; mais elle redoutait son impressionnabilité, et ce lui fut un soulagement que de l'entendre répondre aussitôt :

— Moi, je ne compte aucunement là-dessus !

Développant sa pensée, Mme d'Avron poursuivit :

— Vois-tu, il me semble toujours singulier d'entendre les gens de notre monde parler de gagner de l'argent. Dans ma jeunesse, on ne s'occupait pas de ces choses ; mais à présent les affaires sont à la mode. Tous les hommes veulent s'en mêler. Ton père lui-même me stupéfie avec son esprit pratique.

Pour parler de l'esprit pratique de M. d'Avron, il fallait être sa femme. Simone insinua timidement :

—Etes-vous sûre, maman, que papa s'entende si bien aux affaires ?

—Lui ! s'écria Mme d'Avron, regardant sa fille avec une surprise croissante, lui ! mais il s'entend à tout ! Il est si intelligent !

Dans sa petite figure pâle, ses yeux noirs très doux rayonnaient d'admiration et de fierté. Son mari avait été la grande passion de sa vie, une passion que le sentiment maternel même ne pouvait contre-balancer, et elle ne doutait pas plus des perfections de M. d'Avron que de la lumière du jour.

—Cependant, tout le monde peut se tromper, reprit Simone. La bonté, la loyauté de papa, sa tendresse pour nous, son ambition de nous rendre heureux, ne l'exposeraient-elles pas plus qu'un autre à se laisser entraîner ? Avec toutes les précautions, toutes les lenteurs requises, Simone en venait à raconter, peu à peu, ce qu'Osmin lui avait appris la veille. Mais l'inattendu, la gravité même de cette révélation, en atténuèrent l'effet. Il y avait trop loin des illusions de Mme d'Avron à la réalité pour que le trajet pût s'opérer si vite.

—Tu as mal entendu ou mal compris, dit-elle, incrédule. Cela arrive ordinairement quand on écoute ce qui ne vous est pas destiné. D'ailleurs, pourquoi se fier au jugement de cet insupportable Osmin plutôt qu'à celui de ton père, qui doit connaître ses affaires mieux que personne ? Il m'en parle rarement, parce qu'il sait que je ne m'y entends guère et que les questions d'argent me tiennent peu au cœur ; mais s'il avait une préoccupation grave, il me l'aurait dite. Enfin, quand même il aurait subi quelques pertes, nous ne serions pas ruinés pour cela. La plus grande partie de notre fortune vient de mon côté, et les femmes gardent toujours leur dot. En fait de droit, je ne sais que cela, mais je le sais bien !

Lorsqu'on est très jeune et qu'on n'est pas très présomptueux, on a peine à se croire plus avisé que les autres. Simone se sentit un peu rassurée par l'entière confiance de sa mère. Celle-ci paraissait, d'ailleurs, tellement lasse, qu'insister davantage eût été inutile, cruel et même dangereux, étant donné le triste état de la santé de Mme d'Avron.

—Je parlerai à ton père, avait-elle promis en dernier lieu.

Et, le lendemain, toute rassérénée :

—Es-tu sotte, ma pauvre petite, de t'être tourmentée et de m'avoir tourmentée ainsi ! dit-elle à Simone, avec un affectueux reproche. Je viens de questionner ton père, qui n'est nullement inquiet. Il arrangera tout.

Cette formule, un peu vague, servait de conclusion ordinaire aux perplexités de Mme d'Avron. Dans leur vie commune, son mari avait toujours "arrangé tout", bien ou mal, mais de façon à la laisser tranquille et, partant, satisfaite. Rien ne pouvait la persuader qu'il n'en serait pas éternellement de même, et Simone sentit qu'en s'efforçant davantage d'ébranler cette conviction, elle rendrait sa mère malheureuse, malade peut-être, sans arriver jamais à prévaloir, dans son esprit, contre l'influence toute puissante de M. d'Avron. Celui-ci n'avait jamais semblé plus calme, plus épanoui. Les enfants étaient joyeux comme à leur ordinaire. Osmin ne revenait pas ; la vie continuait toujours la même, et parfois Simone se sentait, elle aussi, trompée par les apparences, gagnée par cette quiétude universelle ; elle en venait à oublier ou à douter, se demandant si, après tout, Osmin n'était pas absurde et elle-même un peu folle.

Puis, à d'autres moments, elle éprouvait comme un réveil brusque, le sentiment d'un péril qui allait venir, qui approchait, qui était là, tout près, d'autant plus grand qu'on ne le voyait pas, qu'on ne faisait rien pour le conjurer. Alors elle s'indignait, son courage bouillonnait en elle, elle voulait agir, lutter, résister... mais comment ? Et elle s'apercevait avec stupeur qu'elle ne pouvait rien.

Elle avait essayé de s'adresser directement à son père. La bonté indulgente, le caractère exceptionnellement facile de M. d'Avron, ne rendaient pas l'entreprise bien redoutable, et Simone fut tout étonnée de le voir se fâcher au premier mot.

—Vas-tu aussi te mêler de ce qui ne te regarde pas, s'écria-t-il avec impatience, et n'ai je pas assez de répondre aux interrogations de ta mère sans te rendre encore des comptes ? On dirait que vous vous méfiez de moi, que vous vous liguez pour m'espionner !...

Et comme Simone restait interdite, les larmes aux yeux, bouleversée par cette violence inaccoutumée, il se repentit tout de suite. Passant la main sur la tête de sa fille, il ajouta, du ton dont on parle à un enfant pour le faire tenir tranquille :

—Ne te fais pas de souci, mignonne, tout va bien, tout va pour le mieux.

Était-ce parce que tout allait pour le mieux qu'il rompit l'entretien et sortit précipitamment, et que, les jours suivants, il se déroba de même par un baiser, une plaisanterie ou une fuite à toutes les nouvelles tentatives hasardées par Simone, et qu'il finit par éviter soigneusement de rester en tête-à-tête avec elle ? Un matin, pourtant, levée de bonne heure, elle le trouva seul dans son cabinet de travail. Il la reçut de l'air contrarié de quelqu'un qu'on surprend, qu'on dérange.

—Ne pourrais-tu me laisser, chère petite ? dit-il. J'ai tant à faire !...

Il montrait, éparées sur son bureau, des feuilles barbouillées de son écriture irrégulière, presque illisible, et, si la supposition n'eût paru anormale, on aurait pu croire, à ses traits un peu tirés, qu'il avait passé la nuit à travailler.

—Je suis fâchée de vous déranger, papa, commença-t-elle timidement. C'est pour les gages de Claude et de Maria.

—Ah ! qu'est-ce qu'on leur doit donc ?

—Sept mois à chacun.

—Cela fait ?

—Huit cent quarante francs.

—Diable ! grommela M. d'Avron, prenant la clef de son tiroir.

Simone se souvenait de la façon dont, autrefois, il ouvrait ce tiroir : volontiers, vite, avec un facile empressement à la moindre requête. Souvent, quand elle était enfant, il l'y avait laissée s'arrêter, et toutes les pièces blanches que pouvait contenir ses petites mains étaient pour les pauvres. Cette fois, il amena le tiroir à lui d'un geste sec, presque violent, se pencha dessus pour en cacher le contenu, puis le repoussa très fort, et jetant sur le bureau un rouleau de louis :

—Tiens, dit-il, donne leur cela en attendant le reste ! Ces gens n'ont pas de tact : ils choisissent le plus mauvais moment.

—Le moment est donc mauvais?... murmura Simone.

Son père ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre, la tête dans ses mains, fixant d'un air profond ses écritures que lui-même ne pouvait déjà plus déchiffrer. Et Simone eut conscience que les choses se précipitaient, que les embarras, restés jusque-là secrets, ne tarderaient pas à se faire jour.

La dernière quinzaine de décembre commençait, et avec elle l'agitation particulière propre à cette période. En ces derniers jours, on veut parfaire tout ce qui, pendant le reste de l'année, a été omis ou négligé.

Sans cesse, la sonnette de l'hôtel retentissait. C'étaient des visiteurs venant régler une dette de politesse, ou des fournisseurs venant présenter une note. Simone remarqua que ces derniers étaient plus nombreux que les autres et revenaient plus souvent. M. d'Avron était toujours dehors, déployant une activité qui n'était pas dans sa nature, et durant les courts moments qu'il donnait à sa famille, il se montrait plus grave et plus silencieux que d'habitude. Vers le commencement du mois, il s'était mis à parler beaucoup moins des phosphates, et depuis quelques jours, il n'en parlait plus du tout. Un matin, il reparut soudain, les traits détendus, ayant recouvré sa bonhomie, son expansion, et, de lui-même, il avoua :

—Eh bien, oui ! nous avons eu quelques surprises désagréables. Nous venons de traverser une crise. Cependant, grâce à Dieu, tout se termine à notre entière satisfaction. La compagnie américaine qui voulait couler notre affaire va la prendre à son compte. Ainsi reorganisée avec de nouveaux fonds, elle marchera à merveille. Nous garderons une part dans les bénéfices...

Sur cette donnée, il ne s'arrêta plus. Il promit à Georges un voyage en Amérique, ce qui le transporta d'aise, et à Madeleine cinquante actions de la future société, ce qui la laissa parfaitement indifférente. Le lendemain, il amena dîner chez lui un monsieur très laid, pourvu de favoris d'une longueur et d'une maigreur incroyables, le représentant de la compagnie américaine avec laquelle on devait traiter, "un charmant homme", disait M. d'Avron. Ensuite, le silence se fit sur ce monsieur et sur la compagnie, et sur les phosphates. Pendant deux ou trois jours, M. d'Avron se montra à peine, rentrant en retard pour les repas, et n'en ayant pas meilleur appétit pour cela.

—Vous vous tuerez de travail, lui reprochait tendrement sa femme ; mieux vaudrait ménager un peu plus votre santé et gagner un peu moins d'argent.

Il ne répondait pas, mais son sourire avait une amertume que Simone était seule à

voir, et, sur son visage, elle suivait aussi, jour par jour, la marche progressive de la catastrophe qu'elle savait maintenant inévitable. Des lucurs d'espoir brillaient encore, bientôt éteintes ; des acalmies se faisaient auxquelles succédaient de plus violents orages.

Un dimanche, la veille de Noël, en rentrant, M. d'Avron demanda :

— Osmin est-il venu ?

Simone n'eut pas besoin de remarquer le timbre altéré de la voix, l'expression hagarde des yeux de son père. Elle devina que l'heure approchait. Aucune chance de salut, si fragile fut-elle, ne devait rester, puisque M. d'Avron revenait de son aveuglement, perdait courage, oubliait même son amour-propre au point de rappeler Osmin, de recourir à ses conseils dédaignés. Jusqu'à l'arrivée de l'aube, il eut comme une âme en peine à travers l'appartement, bousculant Claude pour une fenêtre mal fermée, prenant presque une attaque de nerfs à voir Georges remuer son pied d'une façon agaçante, mais innocente ; et, des qu'Osmin eut enfin paru, il alla s'enfermer avec lui dans son cabinet.

Pas un éclat de voix ne s'entendait au dehors, comme cela arrivait généralement lorsque M. d'Avron causait, riait ou discutait avec des amis, mais à peine un murmure bas, sourd, tel qu'il s'en échappe des confessionnaux, et cela dura ainsi une heure, deux heures, tout l'après-midi.

Mme d'Avron s'impatientait.

— Ton père s'oublie, disait elle à Simone. Il m'avait promis de m'aider à préparer l'arbre de Noël pendant que les enfants prennent leurs leçons, et l'heure passe ! Nous pourrions déjà poser les nœuds de rubans.

Simone se mit docilement à fabriquer les nœuds, mais ses doigts, en chiffonnant les faveurs roses, avaient des agitations involontaires ; une sueur d'angoisse mouillait ses cheveux. Elle s'effrayait de l'inconscience de sa mère plus que de tout le reste, car, après avoir tant souffert de cette longue attente, la solution prévue lui semblait presque une délivrance. La chute accomplie, le relèvement pourrait commencer.

— Détêche-toi, répétait Mme d'Avron ; moi, je vais aller voir si on a bien mis les bougies à l'arbre. Les petits vont descendre, car ils doivent se douter de quelque chose ; ils sont si rusés pour leur âge !

Mme d'Avron, qui, elle, n'était pas très rusée, se dirigeait vers le grand salon, où l'arbre se trouvait caché entre deux paravents, et Simone continuait à travailler avec une activité redoublée. Ne fallait-il pas laisser leur joie entière aux pauvres petits, surtout si, à cette joie, devaient succéder bien des épreuves ? Elle s'était rapprochée de la fenêtre pour profiter des derniers rayons du jour, et elle ne leva les yeux de son ouvrage qu'en entendant quelqu'un entrer. C'était Osmin seul. Il s'approcha de Simone et s'arrêta sans rien dire. Alors elle le regarda bien en face. Sa vaillance était revenue tout entière, et elle lui dit tranquillement :

— Parlez bas, à cause de maman. Elle pourrait vous entendre comme je vous avais entendu la dernière fois. Vous voyez, je sais déjà ce que vous venez m'annoncer, et je suis toute prête à devenir fermière à Avron.

Elle riait presque, croyant l'étonner, et n'étant pas, malgré tout, insensible à cette satisfaction de se montrer courageuse devant celui qui faisait si peu de cas des femmes. Mais il ne parut ni surpris ni soulagé, et, avec un ricanement qui pouvait passer pour l'expression d'une ironie dédaigneuse ou d'une contrariété vive :

— Vous n'y êtes pas du tout, dit-il, mais là pas du tout !...

Jamais la vulgarité des formes, la rudesse instinctive d'Osmin n'étaient plus apparentes que dans les moments où il se trouvait embarrassé. Simone en éprouva un froissement douloureux, comme si une main maladroite lui eût porté un coup, et elle murmura, en devenant toute pâle :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Voyez-vous, reprit Osmin sans chercher ses mots, le plus grand service à rendre aux gens, c'est de leur dire la vérité. A quoi bon vous cacher ce que, forcément, vous apprendrez bientôt ? Prenez votre courage à deux mains. Supposez le pire tout de suite.

— C'est la ruine complète, dit Simone. Il ne nous restera rien ?...

N'avoir rien ! Elle n'avait jamais envisagé cette situation qui, d'emblée, lui paraissait terrible. Son énergie, pourtant, ne fléchissait pas. Elle s'était levée, et, quoique ses jambes tremblassent un peu, elle se tenait droite devant Osmin, attendant la confirmation de ses craintes.

—Pire que cela, répondit-il.

Et comme elle restait muette, l'avoué continua, avec son même ricanement :

—Vous ne connaissez pas les affaires, cela se voit. Vous ne savez pas qu'on peut y laisser plus que sa fortune.

—Son honneur ! acheva Simone. Mais comment ?...

Elle s'appuyait des deux mains au dossier de son fauteuil, sentant tout chanceler autour d'elle, et ses mots brefs, entrecoupés, allaient droit au but. Cette manière de s'expliquer convenait à Osmin, et les questions de sentiment faisant place aux questions pratiques, il recouvrait sa lucidité d'esprit.

—La Société des phosphates est en pleine déconfiture, dit-il. Cela est arrivé presque subitement. En même temps que les mauvais résultats de l'exploitation, longtemps cachés, on a découvert, dans la gestion financière, des irrégularités flagrantes, imorudence de certains, escroqueries des autres. La compagnie américaine rivale a tiré parti de cette situation avec une habileté diabolique. Elle a fait semblant de vouloir acheter l'affaire pour qu'on ne se pourvût pas ailleurs, puis, au dernier moment, elle a retiré ses offres. La faillite sera déclarée incessamment. Il faut que votre père dégage sa responsabilité, ou sinon il risque des poursuites judiciaires.

Simone étouffa un cri. Dans ses pressentiments les plus sombres, dans ses imaginations les plus folles, jamais elle n'avait songé à une pareille éventualité. Avec ce sens de l'abîme juste propre aux personnes jeunes, elle n'avait pas eu l'idée qu'on pût taxer au même prix une étourderie et une faute, traiter l'honnête homme, incapable aussi sévèrement, plus sévèrement même que le plus adroit coquin. Les paroles d'Osmin lui semblaient un mensonge, une insulte, un blasphème, et elle le regardait avec des yeux flamboyants de révolte et d'indignation.

—Oui, je suis une brute de vous parler ainsi, continuait-il, saisissant au vol ce regard. Un homme bien élevé, délicat, eût gardé le silence, se fût retiré. Moi, je viens d'ôter à votre père ses dernières illusions. J'accomplis le même devoir auprès de vous, de votre mère. C'est désagréable pour moi, utile pour vous.

Simone soupçonna qu'à sa façon, il lui voulait du bien, mais il venait de lui faire tant de mal, qu'elle ne pouvait encore le remercier, et, craignant que sa mère ne supportât pas une douleur pareille à la sienne, elle implora :

—Oh ! ne dites pas à maman... pas encore !...

—Pourquoi ? Le temps presse, et vous n'aurez pas trop de tous vos efforts réunis.

A ce moment même, Mme d'Avron reparaisait souriante.

—Il me semblait bien reconnaître votre voix, monsieur Osmin, s'écria-t-elle gaiement, et cependant vous parliez bien bas... comme si vous eussiez fait des confidences à ma fille. Venez voir notre arbre de Noël, il est plus réussi encore que celui de l'année dernière.

Dans le crépuscule, elle ne distinguait pas bien les visages, mais l'attitude d'Osmin et de Simone la frappa, et elle demanda, changeant de ton :

—Qu'avez vous tous deux avec vos figures bouleversées ?

Puis, comme ils ne répondaient pas, elle eut peur.

—Mon mari ! où est mon mari ? cria-t-elle.

Elle fit un mouvement pour sortir. Osmin la retint.

—Madame, attendez pour le voir, dit-il, que je vous fasse d'abord en son nom un aveu pénible...

Mme d'Avron resta clouée sur place, les yeux dilatés de surprise et d'angoisse, secouée des pieds à la tête par un tremblement nerveux ; elle entendait à peine les tendres paroles de sa fille et ce qu'Osmin lui expliquait de ruine, de faillite, de mesures à prendre. Un appel lui vint aux lèvres :

—M. d'Avron !... il faut que je parle à M. d'Avron.

Elle se releva, soulevée par une force factice, et elle qui, depuis tant d'années, marchait avec effort, s'élança en courant comme une folle dans la direction du cabinet de son mari. La chambre était noyée d'obscurité. A peine si l'on distinguait, tout au fond, sur le canapé, la silhouette affaissée de M. d'Avron et la blancheur de ses cheveux. Devant lui, sa femme vint s'abattre sur ses genoux en s'écriant :

—Ce n'est pas vrai, n'est ce pas, Robert ? Dites-moi que ce n'est pas vrai !

Il ne répondait pas ; il se reculait, cachant son visage pour ne pas être vu dans sa détresse, pour ne pas voir aussi la douleur des siens. Alors, seulement, la pauvre fem-

me commença à comprendre ; elle put admettre cette chose incroyable qu'il s'était trompé, qu'il était vaincu, qu'il ne parvenait plus à la défendre, à la protéger, et, trop faible moralement et physiquement pour songer à renverser les rôles, sans trouver un mot d'espoir ou de consolation, elle se mit à sangloter, éperdue, aussi terrifiée que si le ciel eût croulé sur sa tête. Cette dernière secousse était trop forte pour M. d'Avron. Il se retourna ; de grosses larmes coulaient aussi sur ses joues, et il murmurait des mots sans suite, avec une voix entrecoupée, bégayante. En ces quelques heures, il avait vieilli de vingt ans. La réalité cachée jusqu'alors par ses illusions, venait, comme aux autres, de lui apparaître pour la première fois. Avant sa confiance en lui-même avait été excessive, autant son abattement était maintenant absolu ; et ce contraste avec son insouciance, son entrain, sa joie de vivre ordinaires, rendait son état actuel doublement pitoyable.

— Ayez du courage... pour maman !... Maman, ayez du courage pour papa ! répétait Simone, allant de l'un à l'autre. Est-ce qu'il ne vous reste pas vos enfants qui vous chérissent ?...

La pensée de ses enfants provoqua chez M. d'Avron un nouvel élan de douleur.

— Mes pauvres enfants ! C'est moi qui aurai perdu leur avenir !

Toutes les réflexions si longtemps écartées, affluaient ensemble à son cerveau trop étroit pour les contenir.

— J'ai fait le malheur de mes enfants ! J'ai fait le malheur de ma femme ! je l'ai tuée !... répétait-il affolé en voyant, à la lueur des bougies allumées par Osmin, Mme d'Avron qui s'abandonnait aux bras de Simone, à bout de forces, dans une torpeur plus effrayante que son agitation de tout à l'heure. Et comme si la scène n'eût pas été suffisamment lamentable, un trottement furif s'entendit dans le corridor, s'arrêtait devant la porte, et, d'une poussée, les deux petits entrèrent en courant, la main dans la main, triomphants, ravis, croyant bien dénicher la surprise qu'ils goûtaient depuis la veille, trouver le fameux arbre de Noël dans le cabinet de papa, où toutes les grandes personnes s'étaient donné un mystérieux rendez-vous. L'absence de l'arbre, l'accueil gêné qu'on leur faisait, sans reproches ni caresses, provoquèrent d'abord chez eux une stupéfaction qui se peignit sur leurs petites figures. Puis Georges, déjà capable d'observer l'air singulier de tout le monde, se précipita vers Mme d'Avron, en poussant un cri déchirant.

— Maman a pleuré ! maman est malade ! Mon Dieu ! mon Dieu !...

Avec sa précoce intelligence et l'instabilité nerveuse qu'il tenait de sa mère, le pauvre petit s'effrayait, multipliait les questions embarrassantes si bien que, pour l'apaiser, force fut de lui dire une partie de la vérité. On avait eu de mauvaises nouvelles d'une affaire, et cela faisait du souci à maman. Il écoutait silencieusement, fixant chacun alternativement de ses yeux lumineux, trop profonds pour des yeux d'enfant. Il semblait rouler des idées graves dans sa tête lorsque enfin il se laissa renvoyer avec sa petite sœur, qui, elle, pleurait à chaudes larmes, sans savoir pourquoi. Cet intermède ayant rétabli un peu de calme, Osmin, qui jugeait plus que suffisant le délai accordé aux considérations sentimentales, crut le moment arrivé d'en revenir au fait.

— Et maintenant, demanda-t-il à M. d'Avron, quels sont tes projets ? Tu ne comptes pas, je pense, attendre ici, les bras croisés, la déclaration de la famille et ce qui peut s'ensuivre ?

M. d'Avron se redressa, le visage en feu, saisi d'une exaltation fébrile.

— C'est vrai !... tu as raison !... Qu'est-ce qu'il faut faire ?... Je vais partir... oui, n'est-ce pas ? m'en aller de l'autre côté de la frontière ?... On ne peut me le reprocher !... Je laisserai ici tout ce que je possède !... Et à quoi cela servira, il que je reste... pour...

Il n'acheva pas. La perspective évoquée mettait le comble à son affolement, et il reprit :

— Vous trouverez mes papiers là... Vous ferez pour le mieux, et puis vous viendrez me rejoindre... ou... non !... vous me laisserez, car je suis un homme perdu !...

En l'entendant parler ainsi, Mme d'Avron et Simone, épouvantées, se jetaient à son cou, l'embrassaient, tâchaient de le calmer. Un mot d'Osmin fit plus que leurs efforts.

— Us, tu perds la tête, dit l'avoué en haussant les épaules. Partir ! il ne manquerait plus que cela !...

Son sang-froid lui donnait sur tous une autorité indéniable.

— Dites-nous ce qu'il faut faire, monsieur Osmin ; vous êtes notre meilleur ami,

vous le savez ! supplia Mme d'Avron, qui se raccrochait à lui comme un noyé à un bon nageur, ne songeant plus à le qualifier de rustre, ni à demander pourquoi on recevait cet homme-là.

— M. d'Avron n'a qu'un seul moyen de se tirer d'affaire : dégager sa part de responsabilité, comme l'ont fait la plupart de ses collègues, en payant.

— Mais tu sais bien que je ne peux pas payer, dit M. d'Avron avec désespoir. Il faudrait une somme énorme que je n'ai pas.

— Prenez ma dot ! s'écria Mme d'Avron. Vendez mes bijoux ! Je donnerai tout ce que j'ai, peu m'importe, pourvu que vous soyez tranquille et que vous restiez près de moi !

Faisant ainsi le maximum des sacrifices classiques qu'une femme peut accomplir, elle se rassurait et elle s'étonnait de voir son mari rester aussi sombre, ne se doutant pas encore que, depuis longtemps, elle n'avait plus de dot.

— Cherchez autre chose de plus efficace et de plus prompt, continua Osmin ; deux à trois cent mille francs sont nécessaires, et dans un bref délai : une quinzaine au plus. Un emprunt seul peut nous donner cette somme.

— Eh bien ! empruntons-la chez le notaire ! déclara Mme d'Avron, se trouvant vraiment-très experte et surprise qu'on n'eût pas eu encore cette si simple idée.

— Le notaire demandera des garanties que vous n'avez pas, expliqua patiemment Osmin. Un parent ou un ami peuvent seuls, par affection, vous rendre ce service.

— Alors, demandons à nos amis !

M. d'Avron eut un sourire désolé.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas épuisé déjà cette dernière ressource ? dit-il amèrement. Depuis quatre jours, j'ai connu toutes les humiliations qu'un homme peut connaître, et cela en vain ! Tous ceux qui voudraient m'aider ne le peuvent pas, et tous ceux qui le peuvent ne le veulent pas...

Mme d'Avron restait stupéfaite.

— Nous avons une famille si nombreuse, tant d'amis ! Celui-ci... et celui-ci..., disait-elle, énumérant les noms.

A chacun, M. d'Avron secouait la tête.

— Oui, reprit Osmin, je sais par expérience ce qu'est la tournée des amis aux heures critiques ; la situation me semble presque désespérée, et cependant il faut lutter jusqu'au bout. C'est pourquoi, madame, et vous aussi, mademoiselle, j'ai voulu vous appeler toutes deux à notre aide ; quand un miracle est nécessaire, c'est souvent une femme qui le fait.

Mme d'Avron se laissa retomber épuisée sur son fauteuil. Elle ne se sentait pas de taille à faire un miracle ; mais Simone, au contraire, se ranimait en songeant qu'un effort pouvait encore être tenté, et M. d'Avron, toujours prêt à se cramponner au moindre espoir, se calmait déjà un peu.

— Cherchons, dit-il.

Tous les quatre, ils s'étaient assis et demeuraient immobiles, plongés dans de silencieuses réflexions qu'interrompaient de temps en temps une demande, une réponse, une discussion rapide. Le cercle des parents proches, des amis intimes, avait déjà été parcouru. On rappelait, maintenant, des relations lointaines, des connaissances presque oubliées ; on proposait des arrangements impossibles, des combinaisons folles.

— Pour prêter trois cent mille francs, la première chose est de les avoir, disait Osmin, s'efforçant de guider les recherches. Quelle est la personne de votre famille la plus riche ?

— Parbleu ! dit M. d'Avron, se levant avec une inspiration subite, c'est ma belle-sœur... la veuve de mon frère ! Une de ces fortunes anglaises colossales, à ne pas savoir soi-même le compte de ses millions !

— Parfait ! parfait ! s'écria Osmin.

— Mais ce n'est pas elle qui voudrait me venir en aide, acheva M. d'Avron.

— Le lui as-tu demandé ?

— Non, ma foi, non ! L'idée ne m'en est pas même venue !

— Alors, comment sais-tu qu'elle refuserait ?

— Je la connais, ou plutôt je l'ai connue, car nous ne nous sommes pas revus depuis trente ans au moins. Jamais femme plus dure, plus méchante, plus indomptable que cette Anglaise, un véritable dragon ! Avec cela, passionnée, d'une jalousie de tigresse !

L'impression laissée à M. d'Avron devait être bien forte, car il oubliait un instant ses soucis actuels pour rappeler les vieux griefs.

— Aimait-elle ton frère ? demanda Osmin.

— A la rage, c'est le cas de le dire. Touché de cette belle flamme, et les millions aidant, le pauvre garçon, qui était doux comme un agneau, s'est laissé épouser. Quelle vie elle lui a faite, grand Dieu ! Des méfiances, des reproches, des scènes continuelles, le gardant à vue, éloignant de lui tous ses amis, tous ses parents ! Je crois qu'elle l'enfermait à triple tour. Enfin, elle l'a emmené en Angleterre où il est mort de chagrin, je suppose ; et, à le regretter, elle a achevé de perdre la tête.

Simone écoutait avec une certaine curiosité. Jamais elle n'avait entendu clairement raconter l'histoire de la tante d'Angleterre, que M. d'Avron avait seul connue et, jusqu'alors, tout à fait oubliée.

— Lui reste-t-il des enfants ? interrogea Osmin.

— Elle en a eu, mais ils sont morts, tous ou à peu près tous.

Osmin regardait dans le vide, absorbé comme s'il se fût livré à des calculs très difficiles. Puis, d'une voix nette, il énonça la solution :

— Si elle n'a pas d'enfants et si elle a tant aimé son mari, ceux qui le lui rappellent doivent l'intéresser encore. Tant mieux qu'elle soit folle ; elle fera peut-être la folie de te prêter 300,000 francs.

— Il y a si longtemps que nous nous sommes perdus de vue !

Mais vous lui aurez certainement laissé un bon souvenir, affirma Mme d'Avron, qui ne doutait jamais du mérite des siens, ni du cas qu'on faisait d'eux.

M. d'Avron hocha la tête :

— Hé !... je ne sais trop... Nous avons eu plus d'une querelle. J'étais garçon alors, et elle me soupçonnait toujours de donner de mauvais exemples à mon frère.

— En trente ans, on oublie bien des choses, remarqua Osmin.

— Elle est si mme à ne rien oublier, et lorsqu'elle en veut à quelqu'un...

— Mais, à moi qui ne l'ai jamais vue, elle ne peut en vouloir ! s'écria la pauvre Mme d'Avron. Elle aura pitié de moi, de mes enfants...

— Sait-elle seulement qu'ils existent ! soupira M. d'Avron. Elle n'a pas même répondu à la lettre où je lui annonçais notre mariage, et je crois bien avoir omis de lui faire part de leur naissance. Nous sommes devenus complètement étrangers les uns aux autres.

— La parenté n'en est pas moins là, reprit Osmin, et l'honneur du nom qui vous est commun. Avant de s'avouer vaincu, on doit épuiser les dernières chances.

M. d'Avron réfléchit une minute. Son imagination était depuis trop longtemps au repos pour ne pas se lancer avidement à la poursuite d'une nouvelle chimère.

— Après tout, dit-il, les tentatives les plus hasardeuses sont, en certains cas, les plus raisonnables. On en voit qui réussissent au delà de tout espoir. Il faut bien que quelque chose me sauve !

Cette dernière phrase résumait toute sa nature, un moment abattue, et qui se réveillait. Il commençait à ne plus douter de ce saut obligatoire, à se persuader qu'il ne pouvait succomber, lui, où succomberaient les autres, et il reprenait avec sa vivacité ordinaire :

— Je ne risque toujours rien en écrivant à Eleanor.

Il se dirigeait vers son bureau.

Osmin l'arrêta.

— Non, dans un cas pareil, quand il s'agit d'une affaire de vie ou de mort, on n'écrit pas aux gens.

— Alors ?..

— On va les trouver, conclut Osmin. Certaines choses ne font d'impression que dites de vive voix.

M. d'Avron baissa la tête d'un air accablé.

— Sais-je seulement quel accueil elle me ferait ? Elle serait capable, en me revoyant, d'entrer dans une de ces fureurs noires dont je me souviens... et de me mettre à la porte sans même vouloir m'écouter, avoua-t-il piteusement. Je ne me sens pas le courage d'aller encore au devant de cette avanie.

La perspective d'affronter sa terrible belle-sœur le refroidissait singulièrement.

— Et puis, ajouta-t-il, cherchant des raisons plus sérieuses, je ne puis m'éloigner en

ce moment, abandonner toutes mes affaires, perdre, sans résultat probable, des jours précieux, risquer, par mon absence, d'alarmer l'opinion, d'accélérer peut-être la marche des choses.

—C'est vrai, dit Osmin.

—Mieux vaut donc une lettre...

—A laquelle on ne répondra pas, acheva l'avoué.

Ils retomèrent dans un silence découragé.

Alors Simone, qui jusqu'à ce moment s'était bornée à écouter, prit la parole :

—Vous avez raison tous les deux, dit-elle tranquillement. Il faut que quelqu'un aille en Angleterre, et il ne faut pas que ce quelqu'un soit papa. Ce sera donc moi !...

—Toi !... répéta Mme d'Avron abasourdie. Et que pourrais-tu faire, ma pauvre chérie ?

—Dire tout ce que j'ai dans le cœur pour vous, maman, pour papa, pour les petits, et obtenir le secours de ma tante.

Ses yeux brillaient, et le pli énergique de sa lèvre rouge se marquait davantage. Simone s'était levée. Elle ne s'exaltait nullement, ne cherchait pas à s'illusionner, mais elle avait la confiance naturelle à la jeunesse ; elle se sentait forte de son affection, de son dévouement, et c'était pour elle un besoin que d'en donner des preuves, une consolation que de ne pas rester inactives en face du désastre qui menaçait les siens. Sa décision calme impressionna M. d'Avron, aisément séduit par toute proposition nouvelle :

—Il y a peut-être là une idée, dit-il en se tournant vers Osmin.

—La seule que nous ayons encore eue, prononça celui-ci.

—Je ne consentirai jamais à cela, reprit la pauvre mère qui s'effrayait. Laisser partir cette pauvre petite !... J'aimerais mieux aller là-bas moi-même !

—Rien que la traversée vous tuerait, ma pauvre amie, fit observer M. d'Avron

Elle n'osa pas affirmer le contraire, et, se remettant à pleurer :

—Je ne veux pas envoyer ma fille auprès de cette méchante femme qui la recevra mal !

—Qu'importe, si j'obtiens ce que je demande ? reprit Simone.

—Et puis, pourquoi la recevrait-on mal ? reprit M. d'Avron d'un ton encourageant.

On peut en vouloir à un homme, mais on n'a pas le cœur de s'en prendre à une enfant pareille.

Il couvrait Simone d'un regard plein d'orgueil. Les traits de la jeune fille s'étaient animés. Plus on discutait son projet, plus elle le trouvait raisonnable. Avec sa promptitude d'esprit, elle en venait déjà aux détails

—Je dirai ceci, je dirai cela. Je n'aurai pas peur. Rien ne me rebutera. Laissez-moi partir, je vous en prie, ou sinon, toute ma vie j'aurai le regret de ne pas avoir fait ce qui était en mon pouvoir.

—Une jeune fille de ton âge ne s'en va pas ainsi toute seule, répétait Mme d'Avron, luttant de son mieux.

—Je me ferai accompagner par la femme de chambre.

—Il n'y a rien d'inconvenant à ce qu'une jeune fille aille voir sa tante, déclara M. d'Avron, de plus en plus gagné. Car, malgré tout, Eleanor est sa propre tante ! Il est même fâcheux que nous n'ayons pas songé plus tôt à ce rapprochement.

Il repartait à fond de train vers le beau pays du rêve... et, du point où il les considérait maintenant, les choses se modifiaient une à une.

Les années et les malheurs changent bien les caractères, disait-il. Moi-même, autrefois, j'étais plus difficile, plus irritable qu'aujourd'hui, et, je dois le reconnaître, tous les torts n'ont pas été du côté d'Eleanor. Si elle me détestait, c'est que je ne pouvais pas non plus la souffrir. J'étais peut-être injuste à son égard. Il est des femmes insupportables qui ont de très grandes qualités. Qui sait si elle ne sera pas heureuse de voir cette enfant, si elle ne finira pas par s'attacher à elle ?

Il entrevoyait déjà non seulement le succès prochain, assuré, mais encore, en perspective, le lointain héritage. On le laissait se repaître de cette suprême espérance comme on laisse un malade désespéré absorber l'aliment qui lui plaît. A le voir si confiant, Mme d'Avron finissait par sécher ses larmes. Ils paraissaient tous les deux à peu près calmés, quand Simone, regardant la pendule, rappela qu'il était l'heure du dîner. Mme d'Avron protesta. Elle était encore de l'école où les infortunes ne vont point sans manifestations extérieures, où, le jour de sa ruine, on ne peut se passer déceimment d'une

crise de nerfs, de quelques pâmoisons, d'un alitement subit. L'idée de se mettre à table bouleversait profondément ses notions des convenances.

Mais Simone insista :

— Il faut dîner, à cause des domestiques. Et puis après, nous allumerons l'arbré, à cause des enfants.

Elle relevait la tête fièrement, bien décidée à porter son fardeau sans en laisser soupçonner le poids. Comme on passait à la salle à manger, Osmin s'approcha d'elle :

— Savez vous ce que je pense ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Vous n'êtes pas facile à deviner, M. Osmin.

— Eh bien ! si vous continuez ainsi, sans tenir compte de vos répugnances, de vos efforts et de vos peines, je commence à vous croire capable de réussir.

III

Tout d'abord, Simone n'avait considéré que les grands côtés de son entreprise. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que, déjà, surgissaient mille petits obstacles, mille petits désagréments imprévus.

D'abord il s'agissait de trouver une compagne de voyage. Heureusement on en trouva une tout de suite dans la maîtresse d'anglais du pensionnat où Simone avait fait son éducation, une vieille miss de la plus haute respectabilité qui devait conduire deux jeunes filles à York et les ramener au bout d'une semaine.

— C'est le temps qu'il te faut ! s'écria M. d'Avron transporté. Et, justement, ta tante habite le Yorkshire !

Puis, Simone objectant que le départ était fixé au lendemain même :

— Parfait ! Plus tôt tu partiras, plus tôt tu seras revenue... et nous n'avons guère de jours à perdre !

En faisant allusion à l'échéance fatale, il ne montrait plus son air désolé de la veille. Une nuit avait suffi pour que, dans son cerveau bien préparé, la fragile semence d'espoir germât, grandît, passât peu à peu à l'état de quasi-certitude.

Les préparatifs furent donc hâtés, et le lendemain Simone était prête à partir, au dernier moment, ce furent des pleurs, des défaillances à n'en plus finir de la part de la mère de Simone.

Sur un signe de M. d'Avron, Simone, après un dernier baiser, s'arrachait des bras de sa mère et sortait précipitamment. Ce chagrin excessif, irraisonné, provenant plutôt d'une sensibilité nerveuse que de toute autre cause, dont on viendrait promptement à bout, dont il ne fallait pas tenir compte, l'avait cependant impressionnée, presque ébranlée. A elle aussi, follement, durant une minute, il avait semblé que cet adieu fût dit pour longtemps, pour toujours peut-être.

Elle se remettait, se représentant que, dans tous les cas, son retour serait prochain ; puis, en songeant à ce que serait ce retour, elle se troublait de nouveau. De loin, tout lui avait paru facile et brillant. Était-ce l'appréhension infantine de quitter ses parents pour la première fois, de se lancer toute seule dans l'inconnu ? Était-ce la fatigue, ou la tristesse de cette heure obscure et glacée ? Elle n'en savait rien, mais son courage faiblissait. En traversant l'appartement, elle trouvait aux choses un air mélancolique,

Par hasard, ses yeux rencontrèrent le portrait de la fameuse grand-mère, que l'aube grise enveloppait d'une lumière pâle, et elle s'arrêta un instant à le contempler.

La ressemblance avec cette image l'avait frappée souvent. Bien des fois, déjà, dans son esprit, un rapprochement bizarre s'était fait entre sa propre personne et cette autre créature inconnue, disparue depuis si longtemps, dont elle gardait encore le sang, les traits, le nom. L'idée lui venait soudain que la conformité ne s'arrêterait pas là, que son existence aussi rappellerait celle de l'aïeule, rude, laborieuse, traversée d'épreuves extraordinaires.

Elle se rapprocha. Malgré sa vue un peu basse et les tons un peu affaiblis du pastel, elle distinguait un détail qui, dans son enfance, la frappait beaucoup. Sur le front, se détachant au milieu de sa chevelure brune, l'aïeule, toute jeune encore, avait une mèche de cheveux entièrement blancs. Suivant la tradition, rabâchée par les grands-parents, ses cheveux avaient blanchi dans la prison de Nantes où, prenant, par un subterfuge héroïque, la place de sa mère, elle s'était, durant une nuit, préparée à l'échafaud.

—On peut bien donner sa vie pour ceux qu'on aime ! se dit rêveusement Simone.

Puis, secouant ses pressentiments, elle pensa :

—Mais l'occasion ne s'en offre guère, et ce qu'on attend de moi est bien peu de chose au prix de ce que d'autres femmes ont su faire.

Sa défaillance passagère lui fit honte, et elle avait recouvré toute sa résolution quand elle alla dire adieu aux petits. Madeleine ne put se réveiller. Mais Georges, les yeux grands ouverts, attendait sa sœur, et, quand il l'eût embrassée, la retenant, il lui demanda tout bas :

—Pourquoi t'en vas-tu ?

—Mais, tu le sais... Pour voir ma tante.

Il secoua la tête.

—Ce n'est pas naturel de nous quitter pour aller la voir. Il y a quelque chose là-dessous.

Et plus bas encore :

—Est-ce l'affaire qui faisait pleurer maman l'autre jour qui te fait partir aujourd'hui ?

—Oui, avoua-t-elle, trop franche pour le tromper inutilement. Mais je reviendrai bientôt. Maman ne pleurera plus, et tout ira bien.

—Ta parole ?

—Je te la donne, à toi et à Madeleine.

Elle dit tout cela sérieusement, se sentant engagée envers tous ceux dont elle restait le seul appui, le seul espoir. Et la confiance lui revenait. On ne peut pas perdre une partie dont le bonheur des siens est l'enjeu. Assise à côté de son père dans le coupé qui les menait à la gare, elle put, sans trop souffrir, entendre M. d'Avron lui expliquer la manière de faire parvenir les trois cent mille francs par les voies les plus expéditives, et ajouter :

—Ne perds pas de vue qu'il me les faut dans quinze jours au plus tard. D'ici là, nous allons vivre dans les trances. Je tenterai bien quelques démarches de mon côté, mais on ne doit jamais se faire d'illusions, et nous n'avons à compter que sur ta tante.

On arrivait à la gare, et, tandis que M. d'Avron s'occupait des bagages, Simone se rendit à la salle d'attente où ses compagnes de route lui avaient donné rendez-vous. Celles-ci n'y étaient pas encore, mais, à leur place, Simone aperçut un monsieur, dans lequel, à sa grande surprise, elle reconnut Osmin.

—J'ai voulu vous adresser mes adieux et mes souhaits de bonne chance, déclara-t-il.

Et comme Simone le remerciait, touchée de cette attention inattendue, il reprit brusquement :

—Vous avez du courage, j'espère !

—Je crois que oui.

—Tant mieux. Vous connaissez mon système, n'est-ce pas ? La vérité toujours. Ne vous dissimulez pas que vous allez en voir de rudes, ma pauvre enfant.

On eût dit que la voix d'Osmin s'attendrissait. Il toussa et continua, parlant très vite :

—Je vous aurais épargné cela si je l'avais pu. Mais vous savez à quoi est passé jusqu'ici tout l'argent que j'ai gagné. Personnellement, je ne possède rien. Mon étude même est à ma femme, et quand mon contrat ne m'en empêcherait pas, je me ferais scrupule de toucher un sou de ce qui appartient à la pauvre créature.

Cette allusion à Mme Osmin qu'on n'avait jamais vue, dont on ne parlait jamais, surprit Simone non moins que le reste du discours de l'avoué. Jusqu'alors, celui-ci ne lui avait pas semblé doué d'un cœur bien tendre, ni d'une folle générosité. Mais Osmin n'était pas faiseur de protestations, et s'il parlait ainsi, c'est que son amitié eût été vraiment capable même d'un sacrifice pécuniaire.

—Malheureusement, les bonnes intentions ne servent à rien en pareil cas, continua-t-il. C'est de l'argent qu'il faut, tout de suite et à tout prix. Il est inutile d'effrayer davantage vos parents, mais vous comprenez...

Simone comprenait, et, avec ferveur :

—Oh ! je réussirai, je réussirai ! dit-elle.

La conversation fut interrompue par M. d'Avron, qui accourait essoufflé.

—Voilà ton billet et ton bulletin, dit-il à Simone. Le train est là, et ces dames arrivent bien en retard... Vous n'avez que le temps de monter.

Il se précipitait à la rencontre des trois autres voyageuses, que, au sortir du couvent, le tohu bohu de la gare effrayait complètement.

La maîtresse d'anglais, longue, plate, de laideur maigre, sans formes et sans âge, rappelait assez, dans son étroit cache-poussière, un parapluie dans sa gaine

Toute à sa mission, elle tenait par un bras, pour la mieux surveiller, une grande fille blonde, fraîche, assez accorte, et de l'autre bras soutenait la sœur de celle-ci, pauvre enfant d'une quinzaine d'années, contrefaite et rachitique.

En deux minutes, M. d'Avron eut pris les châles et les sacs, remorqué toute la bande jusqu'au compartiment des dames seules, trouvant encore le loisir de séduire par ses manières courtoises, la maîtresse d'anglais, peu habituée aux galanteries :

— Quel homme charmant que monsieur votre père ! s'écria-t-elle quand, le train s'ébranlant, M. d'Avron eut sauté lestement à terre après un dernier baiser à Simone et un dernier salut à ces dames.

Penchée à la portière, Simone cherchait à l'apercevoir encore. Elle se retourna, étouffa un soupir et répondit :

Je dois en convenir moi-même, personne n'est plus aimable que mon père.

Peut-être, sans se l'avouer, eût-elle préféré en cette minute qu'il fût moins aimable et plus sérieux, qu'il n'oubliât pas si aisément les tristesses de la séparation pour l'espoir de l'heureux retour, qu'il eût pour elle une larme, au lieu d'un sourire.

Tel qu'il était cependant, elle l'adorait.

Ces premières paroles échangées avaient heureusement rompu la glace. En faveur de M. d'Avron, la maîtresse d'anglais voulut bien oublier les relations tendues qu'elle avait eues jadis avec Simone, au temps où celle-ci s'essayait, avec une complète mauvaise volonté, à prononcer les *th* et les *ough*. Elle se borna à faire observer d'un accent de triomphe :

— Maintenant que vous allez en Angleterre, vous regretterez, j'en suis sûre, ma chère, de ne pas savoir dire correctement quatre mots de notre langue.

Oui, beaucoup, dit Simone avec un regret convaincu qui acheva d'apaiser les rancunes de son ancien professeur.

Peu à peu, on se familiarisait. La petite fille contrefaite, surtout, montrait les dispositions les plus amicales, attirée vers Simone par cette sympathie qu'ont les disgraciés pour les êtres plus favorisés par la nature, quand ils ne les jaloussent pas. Simone répondait de son mieux à ces avances, domptant la répulsion instinctive que les difformités physiques lui avaient toujours causée, et que son bon cœur avait quelquefois peine à combattre.

Bientôt l'enfant s'enhardit jusqu'à lui prendre la main et à lui demander de l'appeler Flora, alléguant :

— On est amies lorsqu'on a fait un voyage ensemble. Nous reviendrons ensemble aussi. Nous nous verrons peut-être même en Angleterre, puisque nous allons presque au même endroit !

La maîtresse d'anglais, qui avait fait un petit somme discret derrière son voile de gaze grise, se réveilla pour demander :

— A propos, ma chère Simone, où dois-je vous conduire, au juste ? Mme la supérieure m'a dit : " Chez une parente, près d'York ", sans rien préciser.

Simone ne vit nul inconvénient à donner le nom et l'adresse de sa tante : " La vicomtesse d'Avron, à Erlington-Castle, Erlington, Yorkshire ".

— Quelle prononciation ! grommela de nouveau la vieille miss, répétant avec force les mots pour leur rendre leur accent véritable.

— Erlington Castle ! dirent simultanément les deux sœurs après une réflexion lente. Mais ce n'est pas loin de chez nous.

— Connaissez-vous ma tante ? demanda Simone.

— Non, déclara l'ainée, Jenny, tandis que Flora, plus vive et plus désireuse de plaire à sa nouvelle amie, reprenait :

— Nous passons peu de temps chez nos parents, qui, du reste, n'habitent le Yorkshire que depuis l'année dernière, de sorte que nous ne sommes pas au courant des choses du pays. Cependant je crois bien avoir entendu parler de votre tante, une dame très riche et très originale.

Et la jeune fille raconte ce qu'elle savait sur la tante de Simone, elle la décrit comme dure, hautaine au dernier point, ce qui n'était pas pour rassurer Simone déjà tourmentée par des doutes affreux.

Le voyage en chemin de fer, la traversée de Calais à Douvres sur un paquebot anglais, le court séjour à Londres, le départ pour le Yorkshire, avec ses soins incidents aux voyages en chemin de fer occupaient si bien Simone, qu'elle n'eut guère le temps de penser à sa mission.

A York, cependant, elle eut une secousse en se séparant de Jenny et surtout de Flora.

— Pensez à moi ! lui dit la petite fille qui se jeta à son cou. Et, ajouta-t-elle tout bas, si votre tante n'était pas bonne, venez chez nous.

Avec l'intuition des bons cœurs, cette enfant avait deviné quelque chose des peines de Simone, désiré la secourir. Si frères qu'ils fussent, c'était un dernier lien qui se rompait, un dernier appui faisant défaut ; Simone se sentit tout à fait abandonnée. En face d'elle, sans la regarder, la vieille demoiselle, qui avait hâte de s'en aller à ses petites affaires, compulsait attentivement son indicateur.

— Nous serons dans une demi-heure à Erlington, déclara-t-elle à Simone. Je pense que votre tante viendra vous chercher à la gare. Cela me permettrait de reprendre le train de quatre heures.

Osmin s'était opposé énergiquement à ce que la visite de Simone fût annoncée, de peur de quelques mesures préventives, et la jeune fille dut avouer :

— Ma tante ne viendra pas. Mais le château doit être tout près du village. J'espère que cela ne vous retardera pas trop de m'y conduire.

— Enfin ! je devrai me contenter de reprendre le train de cinq heures !

La vieille fille soupira, trouvant évidemment qu'on abusait de sa complaisance. Peu curieuse, comme la plupart des personnes très égoïstes, elle n'avait pas même songé à questionner Simone sur ses affaires, qui ne l'intéressaient pas le moins du monde, et elle se bornait à exercer strictement, pendant la route, ses devoirs de surveillance.

— Vous avez votre chaise, votre sac, votre parapluie, vos caoutchoucs ? demanda-t-elle à Simone quand toutes deux descendirent à la haie d'Erlington.

— Oui, chère miss.

— Bien. Passez par ici. Donnez votre ticket. Allons chercher une voiture.

La vallée étroite, entourée de coteaux boisés, où se groupait le village, devait être, en été, très verte et d'une agréable fraîcheur ; mais, en cette saison, elle n'offrait rien que des teintes tristes, des aspects désolés d'arbres sans feuilles. Sur le fond de brume grise, on voyait à peine se détacher les toits rouges des maisons, pour la plupart de petits cottages de travailleurs, au milieu desquels tranchaient quelques constructions plus importantes, affectant un même déplorable style gothique, et qu'à première vue Simone prit toutes pour des églises. C'étaient, en réalité, la mairie, l'école, un magasin, l'habitation du pasteur et enfin l'auberg : des *Armes d'Erlington*. Là, les voyageuses trouvèrent une voiture. Les moyens de transport sont toujours, chez les Anglais, la dernière chose qui manque ; mais lorsque le maître du logis, un Yorkshireman à la figure placide et rusée, se fut juché sur le siège de sa carriole, et que la vieille miss lui eut donné ordre de la mener au château, il resta le fouet en l'air, comme s'il n'eût pas compris.

— Que dit-il ? demanda Simone, l'entendant murmurer une objection, pour elle intelligible.

La vieille demoiselle était devenue rouge d'impatience.

— Il prétend qu'il ne peut aller au château parce que les grilles sont fermées. Mais j'exige qu'il nous conduise toujours jusqu'à ces grilles, ou, sans cela, je ne payerai pas.

Cette menace produisit son effet, car, après un court débat, l'homme rendit les rênes, et la patache s'en alla, cahotant par les chemins boueux, montant, puis descendant de petits coteaux ou, pour mieux dire, des vallonements successifs. Bientôt le village disparut derrière un pli de terrain. Simone remarquait avec surprise que le pays devenait de plus en plus solitaire. A droite, à gauche, devant et derrière soi, on n'apercevait que des bois dépouillés, sans trace d'habitation.

— En Angleterre seulement, on trouve des endroits aussi favorables pour la chasse au renard ! dit la vieille demoiselle, qui ne manquait jamais de faire ressortir les avantages de son pays. Mais le château de votre tante est plus loin que je ne le croyais.

On arrivait cependant au parc. Le cocher montrait, au milieu des arbres, des piquets blancs, reliés ensemble par des fils de fer, et formant une délimitation. Il hésitait d'abord à franchir cette enceinte ; puis, rassuré par la solitude complète, et cédant

aux objurgations venues de l'intérieur, il continua sa route. On entra dans un bois plus touffu, plus régulièrement planté, dont la cognée des bûcherons avait, depuis des siècles, respecté les arbres géants. Les chemins, plus larges, avaient des courbes savantes, de majestueux détours. Partout on remarquait des ronds-points, des clairières, habilement ménagés, des mouvements de terrain ingénieux, des ouvrages d'art de toute sorte, témoignant de la contrainte imposée à la nature par le travail de l'homme. Mais, pour une cause ou pour une autre ce travail avait cessé, et la nature reprenait son libre essor. Les broussailles croisaient à leur gré, le lierre et le gui étouffaient les chênes, des talus s'éboulaient, des mares se creusaient où stagnaient les eaux de deux ou trois hivers. Les branches sèches jonchaient le sol, les feuilles mortes recouvraient les allées d'une couche épaisse et humide dans laquelle s'enfonçaient les roues de la voiture ; mais cet abandon même, la complète solitude et jusqu'à la tristesse de cette journée pluvieuse ajoutaient au caractère de grandeur sombre et monotone de ce parc immense, superbe, tel que Simone n'en avait jamais vu autour des plus riches demeures de France.

On roulait depuis un petit quart d'heure quand la voiture s'arrêta de nouveau devant une grille monumentale. Le cocher parut fort surpris de voir cette grille légèrement entre-bâillée, mais il ne s'en entêta pas moins dans son refus d'aller plus loin.

— Il vous dit qu'en marchant devant vous, vous arriverez droit au château, traduisit la vieille demoiselle à Simone qui descendait de voiture.

Et, consultant anxieusement sa montre, elle ajouta :

— Vous voici en lieu sûr. Je vous laisse aller seule, pour plus de célérité. J'attendrai ici que vous fassiez prendre vos bagages. Hâtez-vous, de grâce, car j'ai peur de manquer le train !

Ravié d'avoir terminé sa mission, elle donna un rapide *shake-hand* à Simone, qui s'éloigna aussitôt avec toute la diligence requise. Une fièvre d'impatience gagnait maintenant la jeune fille, s'accroissant à mesure qu'approchait l'instant décisif. Ses hésitations, ses timidités s'étaient fondues dans l'ardeur de la lutte prochaine, et la respectueuse terreur qu'inspiraient évidemment au public cette demeure et celle qui l'habitait, piquait sa curiosité sans abattre son courage. En franchissant la grille, elle eut un ressouvenir des contes de fées lus dans son enfance.

— Ne dirait-on pas que je vais, moi aussi, chercher dans le palais de l'ogre, la plante de vie, l'eau qui chante ou l'oiseau qui dit tout ?

Elle regardait autour d'elle avec précaution, songeant instinctivement aux dragons qui, d'ordinaire, veillent sur le trésor, et, comme pour ne pas faire mentir les traditions légendaires, des aboiements furieux et un bruit de chaînes violemment secouées la firent tressauter. Des niches, établies de chaque côté de l'entrée, sortaient deux énormes chiens des Pyrénées, grands comme de petits ânes, velus comme des ours blancs, l'œil injecté, ouvrant des gueules baveuses garnies de crocs aigus. La longueur calculée de leurs chaînes les retint chacun à un pas de Simone, mais elle avait senti la chaleur de leur souffle.

— Et d'une épreuve ! se dit-elle, poursuivant son chemin sans se laisser troubler par cet incident.

La pluie s'arrêtait, et, malgré la rapidité de sa course, Simone admirait les proportions grandioses de tout ce qui l'entourait. A perte de vue s'étendaient des allées interminables, des pelouses, vastes comme des prairies, des massifs d'arbustes rares ; les serres occupaient l'emplacement d'un palais ; les dépendances, entrevues de loin, faisaient l'effet d'un village, et le château, qui apparaissait confusément derrière les arbres, présentait une masse sombre et gigantesque, un entassement formidable de murailles grises et de toits enchevêtrés. Mais, dans ses proches abords, comme dans le parc, on était frappé de la solitude profonde, de l'air de complet abandon qui régnaient, tout à fait inexplicables, étant données les habitudes soigneuses des propriétaires anglais et la fortune célèbre de la maîtresse d'Erlington.

— Ma tante est peut être absente... ou morte ! se dit Simone, qui n'avait pas encore songé à ces éventualités.

Aiguillonnée par cette crainte, elle pressa le pas, s'inquiétant davantage, à mesure qu'elle avançait, de ne pas rencontrer âme qui vive, de ne pas voir même une trace de roues dans les allées, l'indice quelconque d'une fréquentation humaine. Simone arrivait au château et se heurtait maintenant à un mur, haut comme un mur de couvent, fermant

l'entrée de la cour et percé d'une grille hermétiquement close, doublée de plaques de tôle. La jeune fille considérait avec un certain découragement ces nouveaux obstacles, quand un point mouvant attira soudain son attention. Tournant l'angle gauche du mur, une forme humaine venait de surgir et semblait approcher avec lenteur et précaution. Quelqu'un enfin ! Simone ne put résister à une première impulsion qui la poussait en avant, mais une seconde impulsion, presque aussitôt, la rejeta en arrière.

La personne qui paraissait était un homme, un jeune homme, un gentleman certainement, à en juger par l'élégance de son allure, la correction de sa mise, et, en présence de cet étranger, Simone éprouvait, pour la première fois, la gêne de son isolement, se laissait envahir par cette timidité féminine qui n'est pas incompatible avec le courage. Elle aurait voulu maintenant éviter la rencontre désirée tout à l'heure, mais cela n'était plus en son pouvoir. Le nouveau venu l'avait aperçue, lui aussi, et il marchait droit sur elle, soulevant son chapeau avec la surprise courtoise d'un homme bien élevé en face de visiteurs inconnus. Il était jeune, vingt cinq ans environ, très grand, très blond, un teint rosé d'homme du Nord, la figure un peu trop petite et trop enfantine pour sa taille. Sans même prendre le temps de le regarder, Simone demanda :

—Je désirerais voir Mme d'Avron. Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me dire si elle est ici ?

Elle avait parlé français, toutes les phrases anglaises dont elle s'était appliquée à bourrer sa mémoire lui faisant soudainement défaut, et ce lui fut un véritable soulagement que d'entendre son interlocuteur lui répondre en français aussi, avec un accent très pur, cherchant seulement un peu ses mots :

—Si c'est lady Eleanor que vous demandez, mademoiselle, elle est ici. Mais cela ne signifie pas que vous puissiez la voir. Je dois vous en avertir, à mon grand regret, à mon très grand regret.

Il souriait d'un sourire légèrement équivoque et fixait Simone avec une admiration mal déguisée. Elle ne comprenait pas bien ce que voulaient dire ce sourire et ce coup d'œil, mais jamais on ne l'avait encore regardée de cette façon, et, inconsciemment, elle rougit, ce qui fut loin de nuire à sa beauté.

—Permettez-moi un bon conseil, reprit le jeune homme qui se familiarisait. Si, comme je le suppose, vous n'avez pas un intérêt majeur à franchir cette porte—du geste il désignait la grille,—gardez-vous de perdre votre temps et votre patience à y frapper.

Son ton dégagé semblait vouloir donner le change sur une question insidieuse. À en juger par ces paroles, il n'était pas le maître de la maison, et Simone n'avait pas de comptes à lui rendre.

—Merci, monsieur, dit-elle un peu sèchement.

Il la salua encore, plus légèrement que la première fois. Tandis qu'elle s'éloignait, il continua à la suivre des yeux avec une attention redoublée, notant les moindres détails de son costume : son manteau de voyage d'un gris doux, son chapeau de feutre noir à plumes, très simple, mais d'un goût irréprochable, et jusqu'à ses petites bottines, chaussant des pieds d'enfant.

—Bah ! se dit-il à part lui, répondant à un doute qui l'agitait, toutes les Parisiennes ont de jolies tournures et de jolies toilettes ! Celle-ci peut fort bien n'être qu'une marchande de modes ou quelque visiteuse de la même importance. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de m'inquiéter de ce qu'elle est, puisqu'on ne la laissera pas entrer !

Ainsi fixé d'avance sur les suites de la tentative de Simone, il se retira lentement, non sans se retourner à plusieurs reprises pour regarder encore la jeune fille et rire sous cape de son attitude pitoyable. Le portier d'Erlington devait être bien mal stylé, car Simone avait déjà sonné deux fois sans que, de l'intérieur, aucun mouvement se produisît. Au troisième coup de sonnette seulement, elle entendit le bruit d'un pas lourd, suivi d'un grincement de ferraille. Puis un étroit judas s'entr'ouvrit, laissant voir derrière ses barreaux serrés la moitié d'une face rouge, ornée de favoris blancs.

—La vicomtesse d'Avron?... lady Eleanor?... demanda Simone un peu interloquée par cet accueil singulier.

Un grognement rauque se fit entendre qui ressemblait à l'aboïement furieux des chiens de tout à l'heure.

—Lady Eleanor !... répéta Simone, haussant le ton.

Un second aboïement plus prolongé lui répondit. Sans façon, le guichet se referma et ne se rouvrit plus à un nouvel appel. Simone se souvint de ce que Flora lui avait

dit des Hower, de ce que le jeune homme venait de lui redire, de ce qu'elle s'était obstinée à ne pas croire, dans sa volonté passionnée d'arriver au but, et elle demeura accablée, les larmes aux yeux, comprenant enfin qu'elle avait eu tort et que les autres avaient eu raison, que cette porte ne s'ouvrirait pas. En même temps, elle songea que la vieille demoiselle, restée à l'attendre, s'impatientait, fort capable, si le temps lui semblait trop long, de déposer la malle de sa compagne par terre et de s'en aller. Elle envisagea sa position : toute seule, perdue dans ce pays inconnu, ayant l'air, pour tous ceux qui la rencontreraient, d'une aventurière courant les grands chemins ; un instant, elle fut tentée de revenir à la voiture, de retourner à York, où les parents de Flora l'avaient invitée à séjourner chez eux ; mais elle se révoltait contre cette solution plate et banale, contre cette fuite avant la défaite, ce retour stupide et désolé. Que diraient son père, sa mère, les petits, Osmin lui-même, qui avaient eu confiance en elle ? Fallait-il se laisser abatre par la première difficulté ? Une inspiration patriotique même vint à son aide.

— Être Bretonne et ne pas entrer là où les autres sont entrés !... car enfin il y a des gens qui entrent ici et qui en sortent... se dit-elle, reprenant courage.

Elle jeta un regard vers l'allée où le jeune homme venait de disparaître. Celui-ci, il y a un instant encore, était sorti. Par où était-il passé ? Pas par ce portail. Il y avait donc une autre issue.

— Cette issue, je vais la trouver ! pensa Simone.

Raisonnant ainsi, elle se mit à longer le mur jusqu'à l'endroit où le jeune homme s'était montré. Son instinct ne la trompait pas. En tournant le coin du château, elle vit, effrayamment, à peu de distance, une petite porte de service, cachée dans un renfoncement.

— Voyons toujours, se dit Simone, s'il ne l'aurait pas laissée ouverte derrière lui, comme il avait déjà, sans doute, laissé ouverte la grille du jardin.

Elle poussa la porte, et, à sa grande joie, le butant massif céda de lui-même, roulant sur des gonds bien huilés. Les verrous énormes qui auraient dû le retenu de l'intérieur n'étaient pas tirés. La clef restait dans la serrure. Simone avança d'un pas et se trouva à l'angle de la cour du château. Cette cour carrée était très vaste, et le château que Simone contemplait avec une surprise curieuse, un peu craintive, donnait aussi, à première vue, une impression dominante d'immensité. L'incohérence même de son architecture, dont la semi-gothique, chère aux Anglais, fait presque tous les frais, ne pouvait nuire au caractère grandiose de l'ensemble. Au fond de la cour, le corps de logis principal avec sa façade lourdement sculptée et ses trois étages à balcons ; sur les côtés, deux ailes très longues, flanquées de tours, de pavillons, d'ornements divers et disparates.

Dans la crainte perpétuelle d'être découverte et expulsée par le terrible conciliabule, Simone s'avançait avec hésitation, regardant autour d'elle, ne sachant où s'adresser. L'aile gauche et le corps de bâtiment du milieu qu'elle longea successivement, paraissaient inhabités. Contre les vitres des fenêtres à guillotine, on apercevait le bois des volets, tous fermés ; les marches du perron étaient couvertes de mousse, comme si, depuis des années, nul pied ne les eût gravies.

— On dirait qu'ici tout le monde est mort, pensa Simone, oppressée par ce silence, ce calme sépulcral, qui l'entourait.

En approchant de l'aile droite seulement, elle finit par distinguer quelques traces d'habitation. Des cheminées fumaient, des rideaux garnissaient les croisées. Toute la vie du château s'était évidemment réfugiée de ce côté, et, avec un sentiment bizarre de hâte et de regret, Simone songea que le but de son voyage était atteint, que celle qu'elle était venue chercher se trouvait là, tout près, et que bientôt c'en serait fait des angoisses ou des espérances qui l'agitaient tour à tour.

Elle resta un instant indécise, puis une crainte folle la reprit d'être arrêtée, d'échouer au port, et elle se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à l'entrée principale qu'elle apercevait à peu de distance. D'un bond, elle franchit le perron qui y donnait accès, et, vivement, leva, puis laissa retomber le marteau de la porte. Sans méfiance, un vieux domestique vint ouvrir et demeura ébahi en voyant Simone ; plus ébahi encore lorsque, sans même essayer de parlementer, elle se précipita dans la maison. Elle se trouva tout aussitôt dans un hall très haut, très vaste, au fond duquel se dressait un escalier majestueux à rampe de bois sculpté, et qui menait, selon toutes les probabilités, aux appartements de réception, situés au premier étage.

— Mme d'Avron ?... lady Eleanor ?... demanda Simone, le pied déjà sur la première marche de l'escalier.

— *No, no !* protesta énergiquement le vieux domestique qui, revenu de sa consternation, s'élançait pour lui barrer le passage d'un air indigné.

Simone insista.

— Je suis la nièce de lady Eleanor, et il faut que je la voie. Allez l'avertir.

Elle parlait haut, comme on est porté à le faire quand les gens ne paraissent pas vous comprendre, et, obéissant à la même absurdité instinctive, le vieux domestique répétait avec force des objurgations de plus en plus violentes.

Attirés par l'éclat des voix, deux autres domestiques accouraient, manifestant à la vue de Simone le même étonnement, la même fureur que leur collègue, tandis que, sur la rampe de l'escalier, paraissaient les têtes coiffées de petits bonnets blancs et les minois curieux d'une demi-douzaine de femmes de chambre. Simone cherchait vainement à s'expliquer au milieu du tumulte croissant, et elle commençait à redouter le sort des Hower, lorsque, au bruit d'une porte qui s'ouvrait à l'étage supérieur, les têtes échelonnées le long de la rampe disparurent soudain comme par enchantement, et les valets, gesticulants et furieux la seconde d'après, se retrouvèrent calmés, silencieux, raides comme des piquets, la main sur la couture du pantalon. Simone devina l'approche du maître, et, à tout hasard, mettant à profit cette chance suprême, elle dit le plus haut qu'elle put :

— Donnez cette lettre à lady Eleanor et dites-lui que je suis là.

Elle avait tiré de sa poche la lettre de son père et la tendait à celui des domestiques qui paraissait le moins rébarbatif. Il prit le papier, regarda l'adresse, le retourna entre ses doigts, et, après mure réflexion, se décidant, se mit en devoir de monter l'escalier avec toute la lenteur possible. Une trêve tacite ainsi survenue, Simone recula de quelques pas et se laissa tomber sur une chaise qu'on ne songait même point à lui offrir. Maintenant qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir et qu'il ne lui restait plus qu'à attendre son arrêt de la volonté ou du caprice d'autrui, sa force l'abandonnait, et, craignant que son visage ne trahit son angoisse, elle baissa son voile et demeura immobile, les mains jointes, avec une prière vague et une crispation douloureuse, les yeux fixés devant elle, suivant en imagination, seconde par seconde, ce qui devait se passer là haut où son sort se décidait.

On remettait la lettre à lady Eleanor... qui la décachetait... qui la lisait... qui s'interronnait peut-être pour la rejeter sans aller jusqu'au bout. Non ! elle devait l'avoir lue tout entière, car l'attente se prolongeait... Mon Dieu ! pourquoi cela durait-il si longtemps ? Est-ce que lady Eleanor réfléchissait ou rédigeait une réponse, ou étaient-ce tout bonnement les instants qui comptaient double ? Cependant, quelques minutes au moins s'étaient écoulées, car, à l'arrivée de Simone, il faisait encore jour, et, maintenant, on allumait dans l'escalier et dans l'antichambre des lampes, des torchères, des appliques dont les hautes glaces reflétaient et multipliaient l'éclatante lumière. Cette intense clarté révélait à Simone un déploiement de richesses que, au milieu de ses émotions, elle n'avait pas encore songé à remarquer.

Les murs étaient revêtus de soieries indiennes d'un très grand luxe. Des tapis superbes, des peaux d'ours et de tigre recouvraient le sol, et des meubles de prix, des objets d'art étaient entassés jusque dans les moindres recoins avec une profusion gênante, choquante pour le goût, et semblant uniquement destinée à prouver aux visiteurs, dès leurs premiers pas, la surabondance de biens dont regorgeait cette demeure.

— Ma tante est riche, bien riche, se dit Simone.

Mais cette pensée ne l'encouragea nullement. Pour vivre ainsi, avec une fortune fabuleuse, loin du monde, toute seule dans ce château isolé dont les abords étaient si farouchement défendus, lady Eleanor devait avoir l'esprit et le cœur faits d'une manière spéciale. Depuis que Simone avait franchi son seuil, elle sentait peu à peu un présentiment funeste l'envahir et la dominer. Un froid glacial et une chaleur brûlante couraient tour à tour dans ses veines, tandis qu'elle prêtait l'oreille aux moindres bruits, croyant toujours entendre un pas sur l'escalier et voir paraître quelqu'un, quelqu'un qui abattrait d'un dernier coup ses espérances, qui lui porterait un refus définitif, qui la chasserait peut-être brutalement...

Elle ne se préoccupait plus de l'embarras où elle se trouverait, ni de l'humiliation, de la blessure faite à sa légitime fierté. Qu'était-ce que tout cela auprès des conséquen-

ces de son échec, du malheur des siens désormais inévitable ! Et elle se reprochait amèrement l'espoir fallacieux, funeste, qu'elle leur avait donné, la terrible déception ajoutée à leurs cruelles épreuves. Tout à coup elle se releva, droite, éprouvant au cœur une douleur violente. Cette fois elle ne se trompait pas. Un léger mouvement se produisait là-haut. On s'agitait. Un murmure de voix lui arrivait par une porte entre-bâillée. Lady Eleanor donnait ses ordres. On allait venir. Simone s'appuya au dossier de sa chaise. Quel que fût l'événement, il ne fallait pourtant pas défailir en présence des valets de sa tante.

Elle écouta. Le murmure de voix, toujours discret, s'accroissait cependant un peu. Mais on parlait anglais. Simone ne comprenait pas. Soudain, une émotion plus violente encore la secoua. Quelqu'un venait de dire en français ces mots :

— Certainement, il faut la recevoir cette pauvre petite.

Simone porta la main à son front, se croyant en proie à une illusion passagère. Elle prêta l'oreille. Plus rien ! Ses tempes et son cœur battaient si fort que, du reste, elle n'était plus en état d'écouter. Mais, en réfléchissant un peu, elle se convainquit qu'elle pouvait fort bien ne pas s'être trompée, qu'elle avait vraiment entendu ces paroles réconfortantes prononcées dans sa langue maternelle. Quoi d'étonnant à ce que, à Erlington, une personne sût le français ? Ne parlait-il pas déjà français, le jeune homme rencontré à la grille ? Et, rapidement, un souvenir précis traversa l'esprit de Simone. Cette voix masculine, cet accent correct, trahissant à peine une origine étrangère, elle les reconnaissait. Celui qui intercédait pour elle devait être l'inconnu de tout à l'heure. Comment avait-il pu rentrer dans le château ? Qu'y faisait-il ? Quelle y était sa place ?

Simone n'eut pas même le temps de se le demander. Le valet de chambre reparaisait, la mine radoucie, l'attitude obséquieuse, et, du geste, l'invitait à le suivre. On la recevait..., on lui permettait de parler, de s'expliquer..., de plaider la cause des siens, de la gagner certainement ! Il lui sembla qu'on lui rendait la vie. Du fond du cœur, elle bénit le protecteur mystérieux qui était venu à son aide, et, ranimée, encouragée, presque triomphante déjà, elle gravit légèrement l'escalier, traversa un palier très large, encombré, ainsi que l'antichambre, d'une foule d'objets précieux, et se laissa conduire jusqu'à une porte que le domestique ouvrit devant elle, s'écartant pour la laisser passer. Il disparut avec une prestesse admirable, comme s'il se fût enfoncé sous terre, et Simone comprit que l'instant solennel était venu où elle allait paraître devant sa tante. Un petit frisson la secoua, et elle s'arrêta, pas tant rapidement et revue sa propre personne, s'apercevant tout à coup que la boue du jardin maculait encore ses chaussures, que les branches d'arbre, accrochées au passage, avaient laissé sur son manteau des empreintes humides. La chaleur de l'appartement, succédant sans transition au froid du dehors, avait fait monter à son visage un flot de sang qui lui brûlait les joues. Ses cheveux défrisés tombaient sur son front en mèches lamentables ; son aspect devait être celui d'une bien pauvre suppliante, mais le temps lui manquait pour réparer le désordre de sa toilette, et, tâchant de faire aussi bonne contenance que possible, comme un soldat qui va au feu, tête baissée, elle se jeta en avant.

IV

Quand Simone releva ses yeux, à demi fermés par une involontaire contraction, deux autres yeux la regardaient fixement, deux yeux pâles, transparents comme du verre, éclairant une figure de femme qu'on eût dite taillée dans de l'ivoire, tant elle était rigide, immobile, uniformément revêtue de la même teinte d'un blanc jauni. Les cils, les sourcils, les cheveux, blond de lin, blanchissants, tranchaient à peine sur le ton mat de la peau.

Le rayon vif de la lampe mettait en pleine lumière ce visage exsangue, et, comme à dessein, derrière le fauteuil où siégeait lady Eleanor, un rideau de velours rouge était drapé qui semblait destiné à servir de fond, à mieux faire ressortir l'effet saisissant de cette pâleur spectrale.

Simone en fut frappée au point de ne remarquer, à première vue, chez sa tante, aucune autre particularité. Quelque chose en elle, cependant, était imposant, dominant, et, durant l'instant où son regard pesa sur Simone, celle-ci ne trouva pas un mot, pas une idée, pas même la force d'avancer ou de reculer. Lady Eleanor, la première,

prit la parole et demanda en français, d'une voix calme, brève, avec un accent anglais très prononcé et une forte articulation des syllabes qui rendait chaque mot dur et saccadé :

—C'est vous qui avez apporté cette lettre ?

Elle étendit sa main, une grande main lourde et blanche, vers la lettre de M. d'Avron, posée tout ouverte devant elle sur un guéridon chargé de livres et de papiers.

Simone inclina la tête, balbutiant une phrase que lady Eleanor interrompit en reprenant :

—A'ors, vous êtes la fille de Robert ?

Elle la considéra de nouveau et ajouta :

—Oui, vous lui ressemblez..., vous ressemblez à la famille...

Elle s'arrêta sans que Simone pût savoir s'il fallait prendre cette appréciation pour un reproche ou pour un éloge. Un court silence se fit, puis la jeune fille murmura timidement :

—Ma tante...

Lady Eleanor eut un geste surpris.

—C'est vrai, dit elle, vous êtes ma nièce. Asseyez-vous.

Elle montrait un fauteuil. Simone obéit, et elles se trouvèrent assises l'une en face de l'autre, séparées seulement par la largeur de la table. Lady Eleanor avait repris la lettre de M. d'Avron et la parcourait du regard. Puis, la reposant sur la table, elle déclara :

—Je ne sais pas bien le sens des phrases de votre père. A vrai dire, je ne l'ai jamais compris, votre père. car il a toujours été absurde dans ses paroles comme dans ses actions. Je crois deviner que le temps ne l'a pas changé.

Sous la froideur apparente de Lady Eleanor, un violent ressentiment se faisait jour. Elle se disposait à continuer sur le même ton, quand Simone répliqua vivement :

—Mon père est le meilleur des hommes et le meilleur des pères !

Lady Eleanor ne devait pas avoir l'habitude de la contradiction, car un éclair traversa ses prunelles incolores, mais aussitôt elle se maîtrisa et, avec son même calme, reprit :

—Vous avez le droit et même le devoir de vous faire cette illusion. Gardez votre manière de voir, comme je garde la mienne. Je pense que vous n'êtes pas venue ici pour discuter avec moi ?

Un son étrange passa entre ses lèvres, un son qui ressemblait à un sanglot, à un râle, et qui devait être un éclat de rire.

—Non, ma tante, dit Simone, rassemblant tout son courage, je ne suis pas venue vous rappeler des souvenirs pénibles, mais, au contraire, vous prier de les oublier, de considérer seulement ce qui, dans le passé, vous est resté cher, notre parenté si proche, le nom qui nous est commun...

—Pour songer lui même à tout cela au bout de trente ans d'oubli, il faut que votre père ait bien besoin de moi, observa lady Eleanor avec un second éclat de rire. Or, comme il ne peut attendre de moi aucun service, sinon un service d'argent, c'est donc de l'argent qu'il me demande, et, pour m'attendrir plus sûrement, il vous envoie à sa place !

A cette brutale mise en demeure, une rougeur d'indignation empourpra le visage de Simone.

—On ne m'a pas envoyée ! s'écria-t-elle. C'est moi qui ai voulu venir, et, si étrange que puisse paraître cette démarche, vous l'excuserez quand vous saurez le malheur qui frappe les miens, et auquel vous seule, ma tante, pouvez remédier ! ..

Les yeux de Simone s'humectaient, et les paroles montaient, ardentes, de son cœur à ses lèvres. Mais lady Eleanor s'était soulevée dans son fauteuil, et étendant la main d'un geste impératif :

—Oh ! point de sentiment, je vous prie, dit-elle. Les phrases n'ont jamais servi à rien, et je les déteste. Je suis disposée à vous croire sincère. A votre âge, on n'aime guère l'argent pour lui-même, et vous n'auriez pas risqué tant de peines et de déboires sans de sérieux motifs. Expliquez-vous tranquillement et clairement.

Se conformant de son mieux à cette injonction, Simone entama son douloureux récit.

Lady Eleanor avait fait faire un demi-tour à son fauteuil, et elle restait immobile,

les mains croisées sur ses genoux, présentant à la jeune fille son profil d'une impassibilité marmoréenne.

A être ainsi écoutée, Simone éprouvait une gêne croissante. Ne pouvant rencontrer le regard de son interlocutrice, ses yeux erraient à l'aventure, ramenés toujours, par une sorte de fascination inexplicable, au rideau rouge sur lequel se détachait la tête pâle de lady Eleanor, et qui, depuis l'entrée de Simone dans la pièce, n'avait cessé d'attirer son attention.

Même à ce moment, ce rideau continuait à lui donner des distractions étranges. Que pouvait-il cacher ? Une porte ? Une fenêtre ? Oui, une fenêtre probablement, et une fenêtre qui devait joindre très mal, car, de temps en temps, un courant d'air agitait l'étoffe, lui imprimait de légères secousses, la faisait alternativement se gonfler et retomber d'une manière presque imperceptible. Il n'y avait là rien de bien étonnant ; mais ce qui intriguait Simone, c'est que ces ondulations se produisaient en sens divers, comme si le vent eût soufflé de plusieurs côtés à la fois. Tout en parlant, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer cela, d'y réfléchir, de chercher une explication qu'elle ne trouvait pas, et il lui semblait voir sa tante, — sans doute pour se donner une contenance, — regarder, elle aussi, ce rideau, en suivre les mouvements avec une fixité singulière. Même quand Simone eut péniblement achevé sa plaidoirie, lady Eleanor conserva encore un moment son attitude, sans un mot, sans un geste, semblant n'avoir rien écouté, rien compris, ne pas songer qu'il fallait répondre et que, dans l'attente de cette réponse, quelqu'un était là, dont le cœur se brisait d'une indicible angoisse.

Enfin, lentement, elle donna à son fauteuil une impulsion qui le ramena à sa première place, et elle se retrouva en face de Simone, les yeux dans les yeux :

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? demanda-t-elle brièvement.

— Oui, ma tante.

— Résumons : votre père a donc fait tant et si bien que voilà sa fortune entièrement dissipée, une femme et trois enfants sur la paille, lui-même dans les griffes de la justice..., une famille perdue, enfin !...

Lady Eleanor semblait prendre à cet exposé de la situation un sensible plaisir. Avec la même ironie triomphante, elle poursuivit :

— Alors, ayant sans doute épuisé tous les autres expédients, comme il est homme à ne désespérer de rien, mon cher beau-frère a compté que je le tirerais de là moyennant... vous ne m'avez pas encore dit le chiffre ?

— Il nous faudrait, balbutia Simone, il nous faudrait... trois cent mille francs !...

Pas un muscle du visage de la vieille femme ne tressaillit, et elle acheva tranquillement :

— Une fortune ! Et vous venez, de but en blanc, me demander cette fortune ?

Qu'est-ce qui a bien pu vous faire croire que je vous la donnerais ?

Simone articula quelque chose d'intelligible. Elle était maintenant presque aussi pâle que lady Eleanor. Celle-ci parut remarquer son trouble, y avoir même un peu d'égard.

— Remettez-vous, dit elle d'un ton moins acerbe. Cette démarche a dû vous coûter ?

— Rien ne coûte lorsqu'il s'agit des siens.

— Décidément, vous aimez beaucoup vos parents.

— Ah ! si je les aime !

Toute l'âme de Simone passa dans ces mots.

Lady Eleanor sembla médiocrement touchée de cet élan, et, haussant les épaules, répliqua :

— Ils devraient avoir pour vous au moins autant d'affection et de sollicitude, et je ne puis m'expliquer comment ils ont eu le cœur de vous exposer ainsi à tous les risques d'une aussi folle tentative.

— C'est moi seule qui en ai eu l'idée ! affirma de nouveau Simone.

— Une idée absurde ! A votre âge, de semblables coups de tête peuvent encore passer pour des audaces généreuses ; mais à celui de vos parents, cela s'appelle de la simple folie. Car enfin vous ne pouviez même espérer que je vous recevrais. Depuis des années, ma porte est fermée à tout le monde, et c'est le hasard qui l'a ouverte devant vous.

— Le hasard... ou la Providence ! murmura Simone.

Lady Eleanor tourna la tête à demi comme si elle eût encore regardé son rideau, puis, d'un ton singulier, elle répéta :

—La Providence !... une providence... Oui, c'est bien cela ! Ainsi, vous comptiez sur la Providence ?

—J'y comptais, dit gravement Simone, et, comme vous le voyez, j'avais raison, puisqu'elle m'a menée jusqu'à vous.

—Vous imaginerez vous, en parvenant jusqu'à moi, avoir obtenu un grand avantage ?

L'accent de lady Eleanor était plein d'une telle raillerie que Simone crut, cette fois, la partie définitivement perdue.

—Oui, répliqua-t-elle cependant avec fermeté, j'ai cru et je crois encore que, sachant nos peines, vous ne pourrez pas y rester insensible.

—Avez vous donc partagé les miennes, pour que cette confiance vous soit permise ? dit amèrement lady Eleanor.

Elle pencha la tête, et sa face livide parut si désolée qu'un sentiment de pitié pour cette femme qu'elle implorait, peut-être en vain, traversa le cœur tendre de Simone.

—Si je les avais connues, j'aurais été heureuse de les adoucir, murmura-t-elle, en faisant un mouvement pour se rapprocher de sa tante.

Mais celle-ci se redressait déjà, un sourire dédaigneux aux lèvres, et elle continua avec la même froideur sarcastique :

—Ne vous occupez pas de moi. Songez plutôt à vous-même. Qu'allez vous faire maintenant ?

Simone prévint un congé, et se levant :

—Je vais partir, ma tante, dès que j'aurai votre réponse.

—Et comment partirez-vous ? Qui vous accompagnera ? Vous n'êtes pas venue toute seule de Paris ?

Simone expliqua que quelqu'un l'attendait peut-être encore à la grille, qu'en tout cas elle pouvait retourner à York.

Sans faire aucune réflexion, lady Eleanor posa le doigt sur un timbre placé à sa portée. Presque aussitôt un domestique parut. Brièvement, elle lui donna quelques ordres en anglais, et, quand il fut sorti, elle dit, se tournant vers la jeune fille :

—J'ai envoyé chercher votre malle et congédier la voiture, puisque vous entendez rester chez moi.

—Comment ! s'écria Simone ébahie.

—Vous me demandez une réponse. Or, vous ne supposez pas qu'une chose si grave puisse se décider sur le champ, sans réflexion. Donc il vous faut attendre ici, car je ne vois pas d'autre endroit où il vous soit possible de rester. Faute de mieux, cela vous procurera toujours l'occasion de me connaître, ce que vous désiriez, avez-vous prétendu !

Lady Eleanor avait tout l'air de se moquer de Simone, mais, pour la jeune fille qui comptait sur un refus formel, ces paroles furent presque douces à entendre.

—Oh ! ma tante ! dit-elle avec un sourire reconnaissant. Je resterai, puisque vous voulez bien le permettre...

Le sourire de Simone était très doux, très lumineux, rajeunissant encore son jeune visage, et le regard de lady Eleanor, toujours fixé sur sa nièce, se fit moins implacable.

—Vous devez être fatiguée, dit-elle, semblant se rappeler un peu les devoirs de l'hospitalité. Vous avez peut-être froid, aussi. Moi, j'aime le froid ; mais, dans votre famille, on le redoute beaucoup. Chauffez-vous.

Pourquoi, si lady Eleanor aimait le froid, un feu de charbon ardent brûlait-il dans la grille du foyer, emplissant la pièce d'une chaleur lourde, presque suffocante ? Sans chercher à s'expliquer cette bizarrerie plus que les autres bizarreries déjà remarquées chez sa tante, Simone, effectivement très frileuse comme tous les d'Avron, se rapprocha de la cheminée autant que le lui permit un vieux petit chien, très pelé, très laid, étendu sur un tapis devant le feu, et qui se mit à grogner, habitué sans doute à occuper seule cette place et n'admettant pas qu'on le dérangât.

—Mon chien est vieux et malade, et partant peu aimable. Les bêtes ressemblent aux gens, observa lady Eleanor.

Puis, revenant à sa nièce, elle reprit de son même ton impérieux :

—A quoi vous servent à présent ce manteau et ce chapeau ? Comptez-vous les garder tout le temps de votre séjour ici ?

Sans répliquer, Simone laissa tomber son lourd vêtement de voyage, détacha son voile, ôta son chapeau.

Lady Eleanor, qui suivait attentivement l'opération, parut satisfaite du résultat.

—Allons ! déclara t-elle, vous êtes bien une vraie d'Avron, le portrait de votre père. Vous n'avez pas ses yeux, pourtant, ni sa physionomie. Vous rappelleriez plutôt...

Elle se tut, et Simone eut l'idée que c'était une personne chère, probablement son oncle, le mari de lady Eleanor, dont le souvenir venait d'être évoqué. Peu être, après tout, cette femme, si insensible en apparence, gardait elle encore, profondément caché un amour et une douleur qui étaient le secret de sa vie.

—Comment vous appelez vous ? demanda t-elle tout à coup avec ce décousu qui caractérisait sa conversation. Vous ne me l'avez pas dit.

—Je m'appelle Simone.

—Ah ! ou vous a donné le nom de votre grand'mère, à vous aussi.

Simone ne connaissait personne autre dans la famille qui eût hérité de ce nom, mais, à l'accent triste de lady Eleanor, elle supposa qu'il avait dû être porté par un de ses enfants, de sa tante, morts en bas âge. Lady Eleanor demeura un instant silencieuse, puis, s'appuyant des deux mains à la table placée devant elle, elle se leva et vint vers Simone. Alors seulement, la jeune fille s'aperçut que sa tante était très grande, osseuse, si fortement charpentée qu'en dépit de sa maigreur, elle restait massive et lourde. Sa robe de deuil, longue, droite, les pans de mousseline blanche de son bonnet de veuve flottant derrière elle comme un voile, lui donnaient un aspect monacal qui ajoutait encore à l'étrangeté de sa personne.

—Vous êtes très rouge, observa t-elle, touchant du bout du doigt la joue brûlée de Simone, qui, à ce premier contact, ressentit une impression singulière. Vous devez avoir mal à la tête, quoique vous ne vouliez pas l'avouer. Cette expédition dépassa vos forces. Et puis, ayant déjeuné de bonne heure, vous avez faim ; à votre âge, on est toujours faim.

Lady Eleanor parlait avec une sorte d'envie, et, malgré les protestations polies de sa nièce, elle ajouta :

—Je vais sonner pour qu'on apporte le thé.

Elle avait dû habituer ses gens à une prompt obéissance, car deux minutes s'étaient presque écoulées que le plateau se trouvait déposé sur la table, un grand plateau d'argent, chargé d'un service à thé, en argent aussi, dont chaque pièce affectait une dimension et un poids presque exagérés.

—Prenez ! dit lady Eleanor, présentant à Simone une tasse et une assiette de gâteaux.

Simone s'était aperçue déjà qu'il était inutile de discuter les volontés de sa tante. La soumission lui fut d'autant plus aisée qu'elle n'avait rien pris depuis son départ de Londres et mourait littéralement de faim. Tout en buvant son thé et en mangeant son prince Albert, elle remarquait que lady Eleanor portait sa tasse à ses lèvres, puis l'éloignait sans avoir pu même avaler une gorgée, et émettait nerveusement son gâtement entre ses doigts. Simone se hâta d'achever son léger repas, et aussitôt sa tante lui manda :

—Désirez vous, à présent, vous reposer dans votre chambre ? d'une façon qui ne laissait pas de doute sur la réponse attendue. Non, pas encore, ajouta t-elle, voyez Simone faire un mouvement pour se précipiter. On va vous conduire ; on viendra à huit heures vous chercher pour dîner, car vous ne trouveriez jamais votre chemin dans ces corridors. Vous ne savez pas l'anglais, j'en crois ?

Simone reconnut son ignorance, mais, loin d'en être formalisée, sa tante parut, au contraire, très satisfaite.

—Je m'étonne encore plus que, ne pouvant même vous expliquer, vous soyez venue jusqu'ici. Comment le portier vous a-t-il laissée passer ?

Simone était trop franche pour déguiser rien de la vérité. Elle n'avait, du reste, aucune raison pour le faire.

—Je ne suis pas entrée par la grille, dit-elle, mais par une petite porte de côté.

—Qui vous a indiqué cette porte ?

—Je venais de voir sortir quelqu'un par là.

—Sortir?... Qui?... ?

À l'animation subite de lady Eleanor, Simone redouta d'avoir inconsciemment abordé un sujet périlleux, mais elle s'était trop avancée pour reculer. D'ailleurs,

raison s'offrait d'éclaircir peut être un point intéressant resté dans l'ombre : la personnalité de son mystérieux protecteur. Vivement intriguée, elle déclara :

—C'était un monsieur qui semblait venir du château.

—Un monsieur ! répéta lady Eleanor, dont toute l'attention paraissait être un éveil. Pas un domestique ? Vous en êtes sûre ?

—Non, pas un domestique.

—Quel genre d'homme ? Quel âge ? Quelle apparence ?

Ces questions tombaient des lèvres de lady Eleanor avec une impatience mal dissimulée, une sorte de crainte.

—Jeune, très grand, répondit Simone de plus en plus intriguée.

—Et il vous a vue, il vous a parlé ? demanda lady Eleanor, dont les pommettes se marbraient de deux taches violacées.

Bien qu'aucun autre signe extérieur ne trahit ce qui se passait en elle, Simone crut deviner la formation sourde d'une colère contenue. L'idée ne lui vint cependant pas qu'elle pût cacher quelque chose de ses rapports avec un inconnu, et, à tout risque, elle s'edit, presque mot à mot, leur court entretien.

—Ah ! il se mêle de défendre ma porte ! Que ne se la défend il d'abord à lui-même ! haleta lady Eleanor, dont la respiration devenait pressée.

Elle se redressa déployant sa haute taille. Ses lèvres se serraient, et dans ses prunelles claires passait cette lueur d'acier que Simone connaissait déjà. Puis elle se détourna tout d'une pièce, regarda encore son rideau qu'un courant d'air plus fort semblait gonfler fit quelques pas et se rassit tranquillement à la place qu'elle occupait lorsque Simone était arrivée, montrant à la jeune fille stupéfaite son visage redevenu impassible.

Presque en même temps, une femme de chambre se glissa dans le salon avec cette allure discrète, cette marche silencieuse d'ombre adoptée par tous les serviteurs du château. Elle s'arrêta devant Simone, qui, sur un signe de lady Eleanor, se leva et la suivit.

Bientôt elle arriva à la chambre qu'on lui avait assignée, et qu'on venait de préparer et chauffer pour son séjour. C'était une chambre très spacieuse, meublée avec ce confort de nos maisons anglaises riches, qui rappelle toujours un peu l'hôtel de premier ordre. De grandes armoires à glace, qui auraient contenu la garde-robe d'une reine, occupaient les quatre panneaux principaux. Le lit en cuivre était très large, presque carré ; la table à écrire aurait pu tenir lieu de bureau à un ministre.

Restée seule dans son nouveau gîte, Simone éprouva une impression de froid, de tristesse. Tout ce qui l'entourait lui semblait étranger, presque hostile, trop grand, trop riche, morguant, écrasant sa propre détresse, et, avec une anxiété douloureuse, elle se demandait quel sort l'attendait, quelles découvertes elle allait faire dans cette demeure fermée à tous, où, si singulièrement, elle se trouvait implantée. Inconsciemment elle se prit à réfléchir.

Plus elle réfléchissait, plus la situation lui paraissait embrouillée, sa propre ligne de conduite incertaine. Mais une chose demeurait sûre : la vie, l'honneur de tous les siens, dépendaient de lady Eleanor. Le seul moyen de les sauver, c'était de lui plaire, et la petite Bretonne s'y résolut avec toute son énergie. L'heure du dîner approchait. Elle se demanda s'il fallait changer de toilette. La coutume anglaise et les égards dus à lady Eleanor la déterminèrent, et, après quelques hésitations, elle tira de sa malle une petite robe de lainage clair, simple, mais fraîche et gaie, une vraie robe de jeune fille. Une fois rhabillée et recoiffée, elle fut contente de se trouver reposée, calme, revenue extérieurement à son état ordinaire, plus contente encore lorsque, en entrant dans la salle à manger, elle vit sa tante la considérer d'un air approbateur.

Lady Eleanor avait déjà pris place à la table, une table autour de laquelle douze personnes eussent tenu à l'aise, beaucoup trop petite cependant pour l'immensité de la pièce. Deux couverts étaient mis en face l'un de l'autre, et Simone éprouva une légère déception à voir qu'on n'attendait aucun nouveau convive. Quatre domestiques en livrées éclatantes se tenaient à leur poste, et le menu, par sa composition et son exécution, était celui d'un grand dîner de Paris.

—J'ai un cuisinier français, expliqua lady Eleanor.

Le cuisinier français lui était d'une médiocre utilité car elle ne touchait même pas aux plats qu'on servait, et dont Simone trouva le défilé, interminable, ne se sentant guère mieux disposée à y faire honneur.

Le tête-à-tête, à mesure qu'il se prolongeait, lui devenait de plus en plus pénible.

Auprès de sa tante, elle éprouvait l'embarras d'une personne qui serait obligée de jouer d'un instrument inconnu et qui aventurerait au hasard des essais timides, aussi surpris de tomber juste parfois que, plus souvent, de produire une forte dissonance. Sa timidité, qu'on pût l'expliquer ni le prévoir, certaines réponses, certaines paroles des plus inoffensives, semblaient irriter profondément lady Eleanor, tandis que d'autres, avec aussi peu de raison apparente, amenaient sur son visage une détente passagère, voire même une sorte de sourire. Ainsi, elle haussa les épaules d'un air dédaigneux en entendant Simone, interrogée sur le compte de Georges, parler de l'intelligence extraordinaire de l'enfant, des espérances qu'il donnait, et elle marmotta avec un ricanement :

— Fonder des espérances sur un enfant ! Faut-il être fou pour cela !

Puis, au contraire, la meit'on qui fut faite de Fiora éveilla en elle un vif intérêt et une compassion inattendue, et elle soupira :

— Je plains cette pauvre petite, infirme, contrainte, retranchée de la vie commune, n'inspirant aux autres que la répulsion ou la pitié.

— Personne ne pourrait avoir de répulsion pour Flora, répliqua vivement Simone. Son esprit, sa gentillesse, font vite oublier sa disgrâce physique.

— Vraiment ! C'est là votre manière de voir ?

Il ne fut plus question de Flora. On se levait enfin de table pour regagner le salon où Simone avait été reçue, et qui paraissait la résidence habituelle de lady Eleanor. A partir de ce moment, les choses allèrent un peu mieux. Simone crut comprendre que sa tante l'étudiait et n'était pas, jusqu'à présent, mécontente du résultat de cette étude.

— Jouez-vous du piano ? demanda tout à coup lady Eleanor.

— Oui, ma tante, un peu.

— Eh bien ! jouez-en.

Du geste, lady Eleanor désignait un magnifique Érard à queue qui occupait l'angle de la pièce.

— Vous aimez la musique, ma tante ? hasarda Simone.

— Moi ? pas du tout, répliqua lady Eleanor d'un ton tranchant qui ne laissait place à aucun doute sur son opinion.

Puis, avec un illogisme flagrant, elle conclut :

— Jouez tout de même ; cela me fera plaisir.

Trop comente d'avoir trouvé un passe-temps, Simone s'approcha du piano.

— Il va de la musique dans le casier, ajouta lady Eleanor.

La bibliothèque musicale était singulièrement bien montée pour appartenir à une personne qui faisait si peu de cas de l'art. Simone y trouva la plupart des œuvres nouvelles des compositeurs français, choisies avec un goût et un soin de connaisseur. Mais elle ne s'arrêtait plus à ses étonnements, et, ouvrant sur le pupitre une partition, elle se mit à jouer. D'excellentes leçons, l'audition fréquente des chefs-d'œuvre interprétés comme on ne les interprète qu'à Paris, avaient développé ses aptitudes natives, et son talent était réel. Elle joua pendant quelque temps, puis, sur la demande de sa tante, elle chanta de vieilles chansons bretonnes dont la mélodie simple convenait à sa voix juste, bien timbrée, mais peu étendue, et dont la tristesse se trouvait en harmonie avec ses dispositions actuelles. Le maintien de lady Eleanor conservait la même indifférence glaciale, à laquelle s'ajoutait une lassitude visible ; et cependant, dès que la voix de Simone s'éteignait, elle reprenait, comme machinalement :

— Chantez encore autre chose, je vous prie.

Au bout de trois ou quatre morceaux, sa fantaisie cessa enfin subitement, et elle dit clara :

— Je ne veux pas vous retenir davantage. Il est déjà tard, et, avant de vous chercher, vous voudrez probablement encore écrire à vos parents.

— Que leur dirai-je ? demanda Simone.

Lady Eleanor fronça le sourcil et répliqua sèchement :

— Vous leur dirai que je réfléchis, et vous vous le direz également. Vous ne pouvez espérer mieux, ni même aussi bien, je pense.

Elle tourna le dos à Simone, qui, consciente d'avoir commis une maladresse, murmura timidement :

— Bonsoir, ma tante !

Puis, se ravisant soudain, elle revint vers la jeune fille, et, d'un ton radouci, prononça :

—Bonsoir, mon enfant.

Le bout de ses doigts se posa sur la main de Simone, que ce contact glacé fit de veau tressaillir. Plus elle approchait sa tante, plus celle-ci lui paraissait singulière, incompréhensible, différente de toutes les autres personnes jusqu'alors rencontrées, une nature à part, vivant dans des conditions spéciales. Une fois encore, Simone regarda l'ideau rouge, et, en se retirant, elle emporta cette sensation troublante qu'elle avait été dans un monde mystérieux, qu'elle s'y trouvait prise, qu'elle s'en dégagerait aisément.

Tandis que; sous la conduite de son guide habituel, reparu comme par miracle à ses côtés, elle parcourait les détours du château, ces détours lui semblaient indéfinis, le château se transformait en un labyrinthe, en une prison d'où l'on ne sortait pas à son gré.

C'était un jeu de son imagination, elle le savait, mais ne s'en trouvait pas moins atteinte. Sa tête restait lourde, remplie de trop d'impressions, et lorsque, écrivant à ses parents, elle voulut traduire ses impressions, il lui fut impossible de les démêler, de saisir s'il fallait envoyer un mot d'espoir à ceux qui attendaient ou les préparer à un méfait. Elle se borna donc à relater brièvement les faits, leur laissant le soin d'en tirer la conclusion. Puis, comme elle en avait l'habitude, elle se recommanda à la providence, ce qui est encore le seul moyen de calmer un cœur qui se trouble et de lever un esprit qui s'abat.

V

La nuit avait passé sur Erlington. Qu'y avait-elle apporté ?

D'abord beaucoup de neige. En ouvrant sa fenêtre, Simone ne vit qu'une couche blanche s'étendant à perte de vue, nivelant les plates bandes et les allées, revêtant les arbres, déguisant les formes, unifiant les teintes. Elle ne reconnaissait plus le jardin couru à Paris, et la nouveauté de cet horizon déroulé à ses yeux vint lui rappeler folles rêveries de la veille, ce cauchemar d'éloignement, d'égarement, de transplantation subite en une région lointaine et mystérieuse, qui la hantait depuis qu'elle avait franchi le seuil de lady Eleanor.

Simone fut prête de bonne heure, s'attendant de minute en minute à ce que sa tante viendrait l'appeler pour lui communiquer ses décisions. Elle fut très surprise de voir la journée entière s'écouler sans que personne vînt, sauf la femme de chambre attachée à son service, et avec laquelle les rapports se bornaient forcément à quelques mots incomplets à quelques signes guère plus expressifs. Les deux premiers déjeuners lui furent servis dans son appartement, et elle commençait à se croire tout à fait oubliée, quand, à deux heures, la femme de chambre apparut, venant, cette fois, la chercher. La servante du soir précédent à travers les couloirs recommença, et Simone se retrouva elle-même à la salle à manger. Le lunch y était servi avec autant d'apparat que le dîner de la veille, et déjà lady Eleanor s'y trouvait à la même place.

Elle accueillit sa nièce d'un bref :

—Comment allez-vous ?

Auquel Simone répondit selon les règles :

—Parfaitement bien, ma tante, je vous remercie.

Ces simples paroles trouvèrent encore moyen de provoquer la verve railleuse de lady Eleanor.

—Ah ! vraiment !... dit-elle avec son indéfinissable sourire. Je vous félicite d'avoir passer une bonne nuit.

Et elle ajouta :

—La mienne a été détestable.

Ses traits plus tirés, sa pâleur accentuée par un cercle bleuâtre autour des yeux, confirmaient cette assertion. Durant le repas elle maintint la conversation dans les banales évitant tout ce qui aurait pu rappeler l'objet du voyage de sa nièce avec un soin minutieux, une affectation évidente qui ne permirent pas à Simone une question même indirecte.

Le moment eût été d'ailleurs mal choisi pour aborder une explication, car l'humeur de lady Eleanor semblait plus rébarbative encore, plus fantasque que la veille. Tant dura le repas, ses remarques sarcastiques mirent à une rude épreuve la patience de Simone, et ce ne fut qu'une fois rentrée dans le salon, réinstallée dans son

fautuil, son chien galeux sur ses genoux, qu'elle s'amadoua un peu. Son ton devint moins cas-ant. Elle montra à Simone une sorte d'intérêt, l'interrogeant sur ses goûts, ses habitudes, sa vie ordinaire.

Pendant elle paraissait malade, et passait de temps en temps la main sur son front avec un geste douloureux.

— J'ai la migraine, expliqua-t-elle, ne parvenant plus à déguiser son mal.

— Est-ce que ma présence vous fatigue, ma tante, ou puis-je vous être utile à quelque chose ? demanda gentiment Simone.

— Restez si cela vous plaît ; et, tenez, si vous le voulez bien, passez-moi le flacon de sels qui est là, sur la cheminée.

Simone trouva tout de suite le flacon, et, voyant les traits de lady Eleanor s'altérer de plus en plus, elle reprit avec une douce insistance :

— Laissez-moi vous soigner un peu. Vous devriez vous étendre là, sur le canapé.

A la grande surprise de Simone, lady Eleanor accepta cette proposition, puis, aussitôt couchée elle ferma les yeux, plongée dans la méditation ou dans le sommeil, et Simone, craignant de la déranger, à la santé, se assit dans l'embrasure d'une fenêtre et se mit à regarder au dehors la cour plus silencieuse que jamais sous son épais tapis de neige qu'un vent âpre, soufflant avec force, durcissait déjà. Bientôt elle fut lasse de cette contemplation et chercha autour d'elle un moyen quelconque de s'occuper. Des livres étaient posés sur une étagère à portée de sa main. Au hasard, elle en prit un.

C'était justement un livre français, un livre qu'elle connaissait bien, le dernier qu'elle avait lu avec sa mère, et que son départ ne lui avait pas permis d'achever. Le moindre incident prend parfois une valeur démesurée. Simone fut surprise, presque émue, comme par la rencontre, en pays lointain, d'un compatriote, d'un ami. Pourvu qu'elle le livre à l'endroit où elle l'avait laissé, elle se mit à lire.

Lady Eleanor ne faisait pas un mouvement. Le chien somnolait, inerte, devant le feu. Isolée dans ce grand calme, Simone se laissait peu à peu absorber par sa lecture, et, tandis qu'elle feuilletait ces pages familières, son courant d'idées habituelles venait la res-aisir. Ce qui l'entourait s'effaçait, se transformait, et là, paisible à son poste de garde-malade, elle pouvait, par instants, se faire l'illusion d'être encore à la maison, veillant sa mère endormie.

Une heure ou deux s'écoulèrent ainsi, apportant à son esprit fatigué la première détente éprouvée durant ces jours d'angoisse. Tout d'un coup, ce repos fut interrompu, et Simone se trouva rappelée à elle-même et à la réalité par une sensation subite, aiguë, horriblement désagréable. Elle venait d'avoir conscience que quelqu'un était là, qui la regardait. Brusquement, ses yeux se détachèrent du livre et se dirigèrent du côté de lady Eleanor. Lady Eleanor n'avait pas quitté son immobilité rigide de statue, et ses paupières demeuraient closes.

L'impression de Simone n'en persista pas moins. Elle inspecta la pièce. Personne n'était entré. Tout était à la même place, dans le même ordre. Rien ne respirait, ne vivait, ne remuait. Seul, le rideau rouge avait, dans ses plis, un frémissement à peine perceptible, comme si on venait de l'agiter. Alors les craintes chimériques de la veille se représentèrent à l'imagination de Simone avec une inconcevable vivacité. Une curiosité irraisonnée, irrésistible, la prit, la domina, lui fit oublier ses scrupules de discrétion. Elle se leva, elle marcha vers le rideau, bien résolue à trancher ses doutes, à s'assurer qu'il n'y avait là, derrière, rien de suspect, que ses extravagantes conjectures n'étaient qu'un pur enfantillage. Elle le touchait déjà presque l'étoffe, quand sa main étendue retomba tout à coup. D'un mouvement rigide, lady Eleanor venait de se dresser sur son séant, et ses yeux, grands ouverts, au lieu de l'incertitude vague du réveil, avaient une lueur phosphorescente comme les yeux des chats quand la colère s'y allume. Simone eut quelques secondes de terrible appréciation, mais presque aussitôt les prunelles de lady Eleanor s'éteignirent, ses lèvres se desserrèrent, et, de sa voix la plus calme, elle prononça :

— Puisque vous êtes debout, ma chère, ayez donc l'obligeance de sonner pour le thé.

L'incident se borna là, si toutefois il y eut un incident, car ni un mot, ni un signe, ni un indice quelconque ne vinrent confirmer Simone dans la bizarre suspicion qui avait traversé son esprit. Elle n'en resta pas moins oppressée d'une gêne, d'un malaise croissants, trouvant de plus en plus pénible à supporter la réserve systématique de lady

Eleanor, mais n'osant renouveler la tentative malheureuse de la veille et brusquer une situation qui, d'ailleurs, ne pouvait tarder à se dénouer naturellement.

— La réponse sera pour demain, se dit-elle, quand cette journée s'acheva, semblable tout à la précédente.

Une seconde nuit s'était écoulée, un second matin s'était levé, éclairant le même horizon neigeux, ramenant les mêmes espérances, les mêmes émotions que la veille et aussi les mêmes déconvenues. Rien ne fut changé dans l'ordre ni dans la façon dont se passèrent les choses, non plus que dans l'attitude et les manières de lady Eleanor, et l'on aurait pu croire qu'elle avait complètement oublié les moufs de la présence de sa nièce, n'eût été son attention incessante à en écarter le souvenir. Simone ne savait plus ce qu'elle devait penser, ni à quoi se résoudre. Elle se demandait avec anxiété dans quel but et pour combien de temps cette cruelle attente lui était imposée, mais une timidité singulière, non moins qu'une prudence instinctive, arrêtait les questions sur ses lèvres.

Si tante continuait à l'interroger minutieusement, comme si elle voulait connaître ses plus secrètes pensées, Simone répondait courageusement, toujours inquiète des projets de sa tante, mais elle ne pouvait les deviner et, avec angoisse, elle voyait les heures s'écouler. Dans l'après-midi, la poste, seule communication qui parût exister entre Erlington et le reste du monde, lui apporta des lettres de ses parents. Ne doutant déjà plus du succès, puisque Simone était auprès de sa tante, M. d'Avron, en de longues pages illisibles, multipliait les avis, les recommandations, les projets mirifiques. Mme d'Avron, au contraire, s'inquiétait, se désolait, désespérait de tout, et son écriture tremblée, ses phrases décousues trahissaient un enervement affaiblissant moral et physique.

— Comment supporteraient-ils l'annonce d'un échec ? pensa douloureusement Simone.

Et, en brave, loin de se laisser abattre, elle retrouva, dans le sentiment de l'absolue nécessité, un nouveau courage, se reprit à lutter, donnant tout son effort, faisant usage de toutes les armes qu'elle possédait. Ceux mêmes qui avaient admiré dans le monde la jolie figure de Simone d'Avron, la grâce discrète de ses manières, auraient été étonnés de l'éclat, du brio, du charme séduisant qu'elle déploya ce soir-là. Son intelligence surexcitée rayonnait dans ses traits ; sa voix, quand elle chanta, eut une souplesse et des sonorités inconnues ; lady Eleanor, si peu accessible qu'elle fût aux affections de famille, dut, néanmoins, remarquer la supériorité de sa nièce et en tirer quelque satisfaction, car, à deux ou trois reprises, un véritable sourire vint effleurer ses lèvres blanches, et, congédiant Simone plus tard qu'à l'ordinaire :

— Vous m'avez fait oublier l'heure, dit-elle. Vous êtes une petite enchantresse.

Simone savait ce qu'il lui en avait coûté de mériter cette louange. Une fois seule dans sa chambre, délivrée de toute contrainte, elle se sentit fléchir sous l'excès de la fatigue et de la tristesse. Elle avait si peu l'habitude de souffrir et surtout de souffrir seule, que ces trois jours passés à Erlington lui semblaient une éternité d'angoisse, et elle commençait à craindre que, si l'épreuve se prolongeait, ses forces ne vinssent à la trahir.

Toute la nuit, elle eut la fièvre et s'agita dans un demi-sommeil, poursuivie par ses préoccupations trop réelles auxquelles venaient s'ajouter des rêves extravagantes. Le vent qui soufflait, faisant grincer une girouette sur le toit, lui semblait devoir emporter la maison ; puis, dans l'accalmie qui succéda, elle crut entendre autour d'elle des bruits singuliers, des craquements dans les murs, des frôlements dans les rideaux, et, au dehors, sous sa fenêtre, un piétinement confus, comme si une foule d'ennemis invisibles l'eussent cernée de toutes parts. Elle se redressa pour mieux écouter. Ses oreilles avaient dû bourdonner, car un silence absolu régnait dans la chambre. Néanmoins, elle ne se trouvait pas encore rassurée, et ce silence même, cette obscurité, cette solitude nocturne, entretenaient ses vagues appréhensions.

Un petit filet de lumière, venant de la fenêtre, rayait les ténèbres. Peut-être le jour se levait-il enfin ? Sans bien savoir ce qu'elle faisait, Simone sauta à bas de son lit, à tâtons, alla ouvrir les volets. Le jour était loin encore, mais les rayons de la lune sillaienaient, clairs et froids, sur la neige, et Simone, continuant son cauchemar, eut une vision étrange. Là, en bas, juste en face de sa fenêtre, elle vit, elle s'imagina voir un homme debout, le visage tourné de son côté. Ce visage était, bien entendu, impossible à distinguer, mais, malgré sa vue basse, elle pouvait remarquer que l'homme était grand.

Involontairement elle recula, puis, pour s'assurer du fait, elle se rapprocha et, alors, ne vit plus personne, soit qu'à la première fois elle eût fait erreur, soit que l'homme se fût éloigné, disparaissant dans l'ombre des hauts sapins groupés à quelques pas de distance.

Elle se recoucha et resta longtemps éveillée, réfléchissant. Quel était cet homme ? Quel motif l'amenait, à cette heure, dans ce jardin solitaire où, pendant le jour, pas un être vivant ne se montrait ? Les abords du château étaient trop bien défendus pour que personne du dehors pût y pénétrer. Cet inconnu était donc un habitant d'Erlington. Instantanément, l'homme rencontré à la grille, la voix masculine entendue le jour de son arrivée, lui revinrent à la mémoire. Elle songea à l'immensité de la maison, par elle encore inexplorée, à certains détails dans la vie et l'entourage de sa tante, qu'elle n'avait pu s'expliquer. Mais, si les observations s'accumulaient, nul fil ne venait les relier entre elles, et, la fatigue de ces vaines recherches aidant, Simone finit par s'endormir d'un sommeil profond.

Au réveil, elle éprouvait cette pesanteur de tête, cette lassitude des membres, suite inévitable de la fièvre, et ses souvenirs de la nuit se représentaient à sa mémoire dans un pêle mêle d'images vagues et confuses.

Elle se demanda si elle avait réellement vu un homme dans la nuit.

— Mais, se dit-elle, frappée d'un trait de lumière, je verrai bien si l'on a marché sous ma fenêtre !

Avec une satisfaction évidente, elle constata que là, comme partout autour du château, la neige, solidifiée par le froid de la nuit, formait une couche épaisse, unie, que ne déchiraient ni sentiers ni traces de pas. Décidément elle avait rêvé. La preuve en était là, incontestable. Néanmoins, tout le jour elle fut très nerveuse. Son désir bien naturel de quitter Erlington devenait maintenant une hâte fébrile. Près de la moitié du délai fixé par Osmin était passée déjà, et elle voyait avec stupeur le temps continuer à s'écouler sans amener aucun changement dans sa situation. Les nouvelles de France étaient mauvaises. L'état des affaires empirait, et M. d'Avron, changeant de ton, s'étonnait, s'irritait presque que Simone n'eût encore abouti à rien, s'avouant pour sa part tout à fait demoralisé, à bout de moyens, et, de plus, très inquiet de la santé de sa femme.

Une affreuse amertume, une colère gonfla le cœur de Simone à la pensée de la détresse des siens, de son impuissance à les secourir, de cette mortelle attente où on la tenait vainement depuis tant de jours. La patience devenait aussi dangereuse que le reste, et, prenant son parti, quand elle revit lady Eleanor au lunch, elle commença hardiment :

— Vous savez, ma tante, que la personne qui m'a amenée doit repartir après-demain ?

— Eh mais ! ma chère, qu'est ce que cela me fait ? dit lady Eleanor indifféremment.

— Il avait été convenu que je repartirais avec elle...

— Ah ! vous êtes déjà lasse de ma compagnie ! Je devais m'y attendre. Soit. Partez donc. Qu'est ce qui vous retient ?

Simone rassembla tout son courage.

— Avant de songer à retourner chez mes parents, dit-elle, il me faudrait d'abord savoir si c'est le bonheur ou le malheur que je vais leur apporter, et là-dessus, ma tante, vous seule pouvez me fixer.

Lady Eleanor darda sur Simone son regard implacable et terne, et, avec hauteur :

— Vous voulez, je crois, me rappeler que je vous ai promis une réponse ? Peine perdue, car je n'oublie jamais rien.

Appuyant lourdement sur les mots, elle continua :

— Cette réponse n'est pas prête. Trop de choses peuvent influencer ma décision pour que moi-même je la connaisse encore. Libre à vous de l'attendre ou de chercher ailleurs un secours plus prompt et plus assuré.

— Je n'espère rien que de vous ! murmura Simone.

Un léger soupir de satisfaction souleva la poitrine de lady Eleanor, et si la chose n'eût paru trop invraisemblable, on aurait pu supposer, à certains signes, qu'elle aussi, pendant ce rapide dialogue, avait été agitée de craintes, d'espérances successives, qu'elle aussi attachait de l'importance aux paroles, aux actes de sa nièce, dépendait d'elle en quelque chose, attendait de la jeune fille une faveur, une assistance, un bénéfice déjà calculé.

Pour donner le change, peut-être, elle redoubla de froideur en concluant :

—Puisqu'il en est ainsi, vous feriez sagement de vous montrer patiente.

—Je le suis, je le serai tant qu'il faudra, dit la pauvre Simone, inclinant la tête avec découragement.

Cette promesse lui fut plus difficile encore à tenir qu'elle ne le croyait. Dans la monotonie désespérante où se traînaient les heures, sous le calme apparent qu'il lui fallait garder, son agitation intérieure grandissait jusqu'à l'affolement.

Ce lui fut donc un sensible plaisir de s'apercevoir, en comptant les jours, que le lendemain était un dimanche, et elle se hâta de demander à sa tante s'il y avait, dans les environs, une église catholique où l'on pût entendre la messe.

Lady Eleanor réfléchit un instant avant de répondre.

—Oui, il y en a une à huit ou neuf milles d'ici, desservie par un prêtre français, mais vous ne pouvez y aller demain.

Simone éprouva une vive déception. L'idée seule de s'agenouiller devant un autel de son culte, de se retrouver parmi des coreligionnaires, de revoir un compatriote, lui avait semblé infiniment douce, et elle insista :

—Pourquoi ne pourrai je pas y aller ?

—Parce que les chemins sont impraticables. La neige d'hier est gelée, et une nouvelle couche est retombée ce matin.

—Ce matin ! s'écria Simone avec plus d'animation que n'en comportait le sujet.

—Oui, vers sept heures. Vous qui dormiez, vous ne vous en êtes pas aperçue.

Ainsi la neige était retombée pendant le sommeil de Simone, la neige avait tout recouvert, tout effacé, et, pour n'avoir pas laissé de traces, l'apparition de la nuit n'en pouvait pas moins être bien positive, comme la jeune fille se mettait à le croire par un revirement soudain.

Elle fut au moment d'en parler à lady Eleanor ; le souvenir de la colère provoquée par le récit de sa première rencontre l'arrêta, mais, de toute la soirée, elle ne put songer à autre chose, et, dans cette lassitude de l'idée fixe, elle en venait à se lancer dans les plus extravagantes conjectures, à se demander si vraiment Erlington n'aurait pas un hôte mystérieux, comme ces châteaux des romans anglais où se trouve renfermé au haut d'une tour, enfoui dans un souterrain, tapi dans une cachette, le parent dont on a volé l'héritage, le criminel menacé par la justice ou encore le fou dont on veut cacher l'existence, jusqu'à ce qu'un beau jour le séquestré s'évade, le coupable soit arrêté, l'aliéné mette le feu à la maison.

Elle passa la plus mauvaise nuit qu'elle eût encore passée, pour voir paraître le jour le plus maussade qui eût encore paru. La pluie s'était mise à tomber, le froid vif faisait place à une humidité pénétrante. Le dégel, subitement venu, transformait la neige blanche et brillante en une boue épaisse, grisâtre, entremêlée d'énormes flaques d'eau, et chaque branche d'arbre laissait pleuvoir de larges gouttes, qui coulaient, lentes et continues, comme des larmes. Le ciel nuageux s'abaissait jusqu'à toucher la terre. On était pris d'une infinie tristesse rien qu'à hasarder un coup d'œil au dehors.

Au dedans, le repos dominical, strictement observé par la secte à laquelle appartenait lady Eleanor, suspendait le peu de vie qui animait encore le château. Les repas, préparés depuis la veille, étaient servis froids. Les domestiques, relégués dans leurs chambres, lisaient silencieusement la Bible. Lady Eleanor restait plongée dans une méditation farouche. Le piano était fermé. Le courrier ne fut pas distribué, et les heures, toujours si longues, paraissaient à Simone avoir encore doublé, quand, après le déjeuner, une modification inattendue dans l'ordre habituel des choses vint à se produire.

—Puisque vous ne pouvez sortir, il vous serait peut-être agréable de visiter la maison ? demanda tout à coup lady Eleanor.

Elle était déjà debout, un trousseau de clefs à la main. Simone se leva, un peu émue. Tout, dans les circonstances actuelles, devenait significatif, et le pressentiment la saisit qu'elle touchait enfin à la découverte vers laquelle, depuis cinq jours, elle s'acheminait lentement. Un instant elle espéra voir sa tante soulever le fameux rideau rouge, mais il n'en fut rien. Lady Eleanor était allée, juste à l'opposé, ouvrir une porte de communication et précédait Simone à travers une enfilade de salons.

En cicérone obligeant lady Eleanor pausait devant chaque panoplie, chaque tableau, énumérant avec une certaine complaisance les titres de noblesse, les fonctions importantes dont ses aïeux avaient été revêtus. L'orgueil de la naissance l'emportait

maintenant, chez elle, sur l'orgueil de l'argent, et Simone pensait, en l'écoutant, à cette misère qui est au fond de toutes nos vanités, à la dérision du sort, au peu de valeur qu'avaient en réalité ces souvenirs glorieux, cette immense fortune pour une vieille femme solitaire, triste et malade, n'en pouvant jouir elle-même et n'ayant personne à qui les transmettre.

Lady Eleanor trouvait, sans doute, l'étalage encore insuffisant, car elle ajouta :

— Les appartements de réception, la galerie de tableaux, les véritables curiosités d'Erlington, sont dans une autre partie du château, fermée depuis bien des années déjà. Ce petit coin que j'habite est suffisant pour une recluse. A ceux qui viendront après moi de rendre à la vieille maison sa vie, sa gaieté, ses anciennes splendeurs !

Cette perspective de disparaître pour faire place à des indifférents parut lui sourire, et elle la médita en silence tandis qu'elle revenait sur ses pas.

Simone crut le pèlerinage terminé, mais, au lieu d'aller se reposer, comme elle semblait en avoir grand besoin, lady Eleanor s'arrêta maintenant devant une nouvelle porte, disant :

— Voici ma chambre. Entrez !

Le logis prend avec celui qui l'habite une indéfinissable concordance, une mystérieuse analogie, et la curiosité de Simone, un peu déçue, se raviva au seuil de cette chambre.

C'était bien, comme on l'eût imaginé, un lieu étrange, digne en tous points de l'hôte qu'il habitait. On n'y retrouvait aucune trace du luxe et du confort presque excessifs rencontrés ailleurs. Un paravent masquait la cheminée où jamais on ne devait faire de feu, et la pièce immense, aux étroites fenêtres, avait l'obscurité mélancolique, la nudité glaciale des vieilles églises. Les sièges à hauts dossiers de bois sculpté ressemblaient à des stalles ; le lit, placé sur une estrade, un lit antique à colonnes et à baldaquin, drapé de tentures sombres, faisait immédiatement songer à un catafalque. Quelques tableaux, groupés dans un panneau, décoraient seuls les murs, et devant ce même panneau un prie-Dieu était adossé.

— Approchez donc ; vous avez la vue basse, je crois, et, à cette distance, vous ne pouvez rien voir, dit lady Eleanor, qui ne perdait pas un de ses mouvements.

Simone approcha. Dans un cadre luxueux, voilé d'un crêpe et enguirlandé d'immortelles, étaient disposés, sur un fond de velours noir, des miniatures cerclées d'or. Au milieu, un visage d'homme que Simone aurait pu prendre pour celui de son père, mais de son père attristé, affaibli, ravagé par un mal sans remède ; puis des figures d'enfants, des figures innocentes, souriantes, roses et blondes, type idéal d'une beauté trop angélique.

— C'est mon mari... ce sont mes enfants... prononça lady Eleanor.

Ses yeux restaient secs, ayant peut-être versé toutes leurs larmes, n'exprimant plus qu'une rage douloureuse, une amère révolte. Et Simone remarquait, dans d'autres cadres, des tresses de cheveux, des fleurs sèches, un ruban, un informe dessin, crayonné par une main enfantine, reliques absurdes et touchantes, vestiges misérables, auxquels on se cramponne, d'un bonheur, d'un amour qui ne sont plus et qu'on ne veut pas avoir perdus tout entiers. La veuve, la mère n'avait plus que cela, ne cherchait rien en dehors. Exclusive et farouche, sa passion s'était transformée en culte, bannissant toute autre pensée, tout autre espoir. Sur une banderole noire, se détachait, en lettres d'argent, cette parole de l'Écriture, la seule peut-être qu'elle se rappelât encore :

“ Une voix s'est fait entendre dans Rama : c'est Rachel qui pleure ses enfants, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. ”

Avec ce retour sur soi-même, qui entre pour quelque chose dans toutes nos émotions, Simone, attendrie, contemplait l'un après l'autre chacun des visages d'enfants, et elle songeait à Georges et à Madeleine. Une des miniatures, placée un peu à l'écart, dans un cadre spécial, lui parut même offrir une légère ressemblance avec sa petite sœur. C'était cette même mine joviale, joyeuse, ce même air de force et de santé qui, hélas ! ne se trouvent point toujours une garantie d'avenir.

— Celui-ci, c'est Richard, mon dernier-né, dit lady Eleanor, celui peut-être qui m'a coûté le plus de souffrance !

Elle se détourna brusquement et sortit de la chambre. Simone qui la suivait en silence, n'osant troubler le recueillement de cette grande douleur, fut très surprise de la voir entrer un nouveau couloir et de l'entendre déclarer :

— Je veux encore vous montrer la chapelle qu'a fait construire mon arrière-grand-

mère, catholique comme vous. L'entrée est à l'extérieur, mais il y a une tribune où l'on accède par ici.

Cette proposition semblait plutôt intempestive, car lady Eleanor paraissait épuisée, se traînant lourdement et ne respirant qu'avec peine. De plus, le jour était très bas, et, bien qu'il ne fût guère que trois heures, on eût dit que déjà le crépuscule approchait. L'étroite tribune, fermée par un grillage épais, était presque obscure quand les deux femmes y pénétrèrent, et dans la petite chapelle même, qu'on apercevait, toute blanche en son revêtement de pierres, les piliers du chœur commençaient à allonger leurs ombres. Avec un sentiment pieux, Simone parcourait du regard le modeste édifice, jadis consacré à son culte et où, sans doute, depuis longtemps nul n'était plus allé prier. Puis, soudain, ce regard s'arrêta et demeura fixé sur un seul point. La chapelle n'était pas aussi abandonnée qu'elle l'avait cru. Là bas, tout au fond, une personne agenouillée près de l'autel se relevait, troublée probablement dans ses oraisons par le bruit qu'on venait de faire en entrant.

Lady Eleanor, qui n'avait évidemment rien remarqué, continuait ses explications, mais Simone ne les entendait plus. Elle restait la figure collée au grillage, les artères battant violemment, les yeux agrandis, cherchant à accroître leur portée insuffisante. Celui qui se trouvait là était un homme de haute taille ; c'est tout ce dont elle avait pu s'assurer. Il quittait sa place, se disposant à se retirer, et maintenant il faisait le tour du chœur, derrière l'autel ; mais, dans quelques secondes, il reparaitrait, et, pour sortir, il lui faudrait passer en face de la tribune sous la pleine lumière d'un large vitrail. Cette fois Simone n'emporterait pas un soupçon qu'elle ne pourrait éclaircir. A ce moment, une brusque secousse la fit reculer. Le bras de sa tante, resté sur le sien était devenu pesant comme un bras de fer et l'attirait en arrière avec une force irrésistible, tandis que, de son ton naturel, plus bas cependant que d'habitude, elle demandait :

— Pourriez-vous lire l'inscription de ce vieux bénitier ?

Contraignant la jeune fille à tourner le dos au grillage qu'elle lui masquait encore de sa massive personne, elle la faisait se pencher sur l'antique vasque de pierre aux indéchiffrables sculptures. Puis, après l'avoir tenue ainsi un moment :

— Je suis fatiguée ; sortons, dit elle, l'entraînant de nouveau, sans plus de façon.

Une fois hors de la tribune seulement, lady Eleanor lâcha le bras de Simone et, avant de reprendre sa marche, s'arrêta quelques secondes. Le souffle lui manquait ; des gouttes de sueur perlaient sur son front. On l'aurait dite prête à s'évanouir. Cette défaillance fut si tôt domptée que Simone ne s'en aperçut même pas. La jeune fille marchait en avant, absorbée, silencieuse, les idées confuses comme à la suite d'une émotion trop forte. Elle n'avait rien vu, elle ne savait rien, et elle était sûre, cependant, que l'événement attendu venait de se produire, que c'était bien *lui* qui se trouvait là, *lui* qui avait passé près d'elle, *lui* l'inconnu, le mystère, la hantise qui, enfin, prenait corps et voulait se montrer.

A chaque tournant du corridor, à chaque pas, maintenant, elle croyait le voir surgir, et elle était tellement préparée à cette rencontre, qu'elle n'eut pas à réprimer un mouvement de crainte ni même de surprise, lorsqu'en entrant dans le salon de lady Eleanor, elle se trouva tout à coup face à face avec celui qu'elle attendait.

VI

Sans hésiter, elle le reconnaissait. Elle retrouvait en lui la haute taille du promeneur nocturne, de l'hôte mystérieux de la chapelle, les traits fins, d'une douceur juvénile, du jeune homme qui l'avait accueillie à son arrivée, et jusqu'au son de voix, jusqu'à l'accent très particulier du protecteur inconnu qui avait intercédé pour elle auprès de lady Eleanor, et que lady Eleanor avait écouté. C'était bien la même personne qui, quatre fois, s'était manifestée à elle sous des aspects divers, comme toujours elle l'avait cru, et la seule chose dont elle s'étonna fut le dénouement simple, ordinaire, touchant à la banalité, de cette énigme de sombre apparence. Le jeune homme l'avait saluée avec un empressement respectueux, très éloigné des façons cavalières affectées lors de la première entrevue, puis s'avancait vers lady Eleanor, la main tendue, disant d'un ton à la fois déférent et familier :

— C'est sans doute être importun, ma tante, que de vous visiter lorsque vous êtes en si aimable compagnie ; mais, avant la fin de l'année, j'ai voulu vous exprimer mes souhaits...

Tout cela ne sentait nullement le drame, et pourtant Simone eut une sensation tragique dès que son attention se reporta sur lady Eleanor. D'un mouvement violent, la vieille femme avait jeté ses bras en avant, comme pour repousser le visiteur, et elle l'interrompait par une exclamation rauque, sortant des profondeurs de sa poitrine, et plus semblable à un cri ou à un rugissement qu'à une parole. Sans se laisser déconcerter par ce singulier accueil, il poursuivit, le même sourire aux lèvres, avec une douceur persuasive :

—Allons, ma chère tante, ne me faites pas si mauvaise mine ! Ma longue absence a dû vous donner le temps d'oublier des griefs dont il vous serait, d'ailleurs, aussi difficile qu'à moi de fournir une justification.

Il inclinait légèrement la tête du côté de Simone, comme pour lui faire entendre, à elle aussi, qu'il était à l'abri de tout reproche, qu'il n'avait rien fait pour exciter le ressentiment de lady Eleanor. La fureur de celle-ci n'en semblait pas moins à son paroxysme, dépassant de beaucoup l'accès dont Simone avait déjà été témoin. Un triplement convulsif l'agitait, l'écume lui montait aux lèvres, et, incapable encore d'exprimer sa colère en paroles, elle brandissait sur l'intrus les clefs qu'elle tenait toujours, avec l'intention apparente de les lui jeter à la tête. Il envisagea sans doute cette extrémité, car il recula d'un pas ; mais, per-éverant néanmoins dans ses essais de conciliation :

—Je comprends, reprit-il, que ma vue vous soit pénible par les souvenirs qu'elle vous rappelle, et je respecterais cet injuste préjugé si notre malheur commun — il souffrirait — n'était encore un lien nouveau, un devoir de plus qui m'appelle ici...

Lady Eleanor avait recouvré l'usage de ses facultés, et sans lui permettre d'achever sa phrase :

—Laissez-moi ! dit-elle sourdement. Sortez !... Ne revenez plus, ou, je vous le jure, quelque nom que vous portiez, quelque ami qui vous protège, je lâche sur vous mes vallets et mes chiens.

Elle ajouta en anglais deux ou trois phrases qui échappèrent à Simone, ainsi que les réponses étrangement calmes du jeune homme. Il paraissait plutôt apitoyé que blessé par les inqualifiables violences dont il était l'objet, comme si ces violences eussent provenu d'un être privé de raison ; en effet, à le voir en ce moment auprès de lady Eleanor, on ne pouvait guère hésiter à supposer que le bon sens et le bon droit fussent vraiment de son côté, et lorsqu'il sortit, après avoir de nouveau salué les deux femmes, Simone, du moins, lui rendit son salut avec un peu plus de sympathie qu'à l'arrivée. Lady Eleanor restait embarrassée, honteuse peut-être des excès auxquels elle venait de se livrer.

—Je regrette cette scène, dit-elle à Simone. Je regrette surtout que vous y ayez assisté sans pouvoir la comprendre.

Puis, en guise d'explication, elle ajouta :

—Quoiqu'il ait jadis fait partie de ma famille, celui que vous venez de voir m'est devenu étranger, plus étranger que le dernier mendiant qui passe sur la route. Depuis des années, ma porte lui est interdite. J'ai appris par vous qu'à mon insu il l'a déjà franchie. Cette audace vient de se renouveler encore, mais ne se renouvellera plus tant que je serai vivante et maîtresse de mes volontés.

Lady Eleanor élevait la voix comme si elle se fût adressée à des auditeurs plus éloignés que Simone, et celle-ci l'écoutait, cherchant en vain un sens apparent ou caché à ce qui venait de se passer sous ses yeux. Il était impossible d'admettre que lady Eleanor ignorât la présence du jeune homme dans sa maison : un instant auparavant encore, elle venait de le voir. Ses manœuvres pour détourner de lui l'attention de Simone en étaient la preuve. Pourquoi donc alors, dans quel but, cette feinte surprise, cette colère, toute cette comédie ? Simone ne put retenir une protestation.

—Mais, ma tante... commença-t-elle.

—Non ! pas ici ! interrompit lady Eleanor, qui soulevait bruyamment le châssis de la fenêtre à guillotine. Je ne veux pas respirer le même air que cet homme ! Allons-nous-en !

Ce ne fut qu'une fois hors de la pièce que Simone put reprendre :

—Vous ne le voyiez donc pas, tout à l'heure... à la chapelle ?...

—Qui ? Thomas Erlington... ce misérable ?...

Lady Eleanor eut une aspiration forte, et, précipitamment :

—Oui, c'était lui. Je l'ai vu, mais alors la sainteté du lieu le protégeait. Ne m'en parlez plus de cela..., jamais !

Cette colère l'avait bouleversée. Elle dut se retirer dans sa chambre, où, seulement un peu avant l'heure du coucher, elle fit appeler Simone. Son humeur bizarre semblait tout à fait rasserenée, et, avec une sorte d'enjouement :

— La monotonie de mon existence a failli me faire oublier une date qui a cependant son importance, dit-elle. Ce jour est le dernier de l'année, le jour des souhaits, le jour des étrennes !...

Ces mots, évoquant des joies et des tendresses, sonnaient étranges sur les lèvres pâles de lady Eleanor, aux oreilles de Simone.

— Il y a longtemps que je ne cours plus les magasins, reprit la vieille femme, mais peut-être trouverai-je encore le moyen de vous offrir un présent.

Elle alla à un meuble ancien, aux formidables ferrures, fit jouer un mécanisme compliqué, qui abassa le panneau de devant, et, appelant Simone :

— Portez sur la table tout ce que vous trouverez là dedans.

Au bout de quelques minutes, la table était encombrée d'une foule d'écrins de dimensions et de formes diverses : écaille, galuchat, peluche, velours ou maroquin, armoriés ou chiffrés. Lady Eleanor les ouvrit les uns après les autres devant Simone ébouie. Quoique certaines montures fussent absolument démodées, presque toutes trop massives et d'un goût contestable, jamais, aux plus riches vitrines, dans les plus splendides corbeilles de mariage, la jeune fille n'avait vu, réunis en pareille quantité, des bijoux comparables pour la grosseur et l'éclat des pierres. Les diamants dominaient, des diamants énormes, superbes, auxquels les reflets des bougies qu'on venait d'allumer, arrachaient des ruissellements de feu.

— Nos joyaux de famille, dit lady Eleanor, souriant de l'admiration de sa nièce.

Puis elle ajouta :

— N'est-ce pas vraiment bien dommage qu'ils n'aient plus que moi à parer ?

Et, soudainement, posant dans les magnifiques cheveux de Simone un peigne de brillants en forme de couronne :

— C'est à une jeune tête comme la vôtre que conviennent de tels ornements !

Malgré la résistance de la jeune fille, elle s'amusait encore à lui passer un collier, à lui agrater des bracelets, et reprenait :

Regardez-vous à la glace maintenant, et dites-moi si la parure n'est pas utile, même et surtout quand on est jolie.

Simone se voyait très belle. Tout ce qui était riche, noble, éclatant, ce qui eût écrasé une autre mettait en valeur l'élégance aristocratique de toute sa personne, cet air de grande dame qui lui était naturel et qui ne portait nul préjudice au charme de sa jeunesse. Son front haut semblait fait pour ce diadème quasi royal ; autour de son cou fin et blanc, ce tortil de perles était à sa vraie place. Elle n'éprouva cependant nul plaisir à se voir ainsi parée. Cette exhibition, qui l'eût amusée autrefois, ne lui causa qu'une contrariété instinctive. Sa susceptibilité de jeune fille pauvre s'en alarmait, et elle se hâta d'ôter tous ces bijoux qui ne lui appartenaient pas et qu'on aurait pu la croire capable de convoiter.

Elle commençait à refermer les écrins, quand lady Eleanor l'arrêta, en disant :

— Pas si vite ! Avant de remettre tout ceci en place, choisissez, je vous prie, un de ces bijoux. Ce sera mon présent.

Simone hésita ; puis, comme sa tante insistait :

— Eh bien ! je prendrai cette bague, dit elle, découvrant le seul objet qui lui parût assez modeste pour être accepté, un mince cercle d'or ayant pour chaton deux petites perles.

Sans faire d'objections, lady Eleanor passa la bague au doigt de Simone et reprit, voulant sans doute compenser, par un effort d'amabilité, le fâcheux effet de ses violences :

— C'est le moment, je crois, de vous souhaiter une heureuse année et d'ajouter à ces vœux l'accompagnement d'un âge...

Ses lèvres effleurèrent la joue de Simone ; ce baiser était froid, glacial, inattendu et singulier comme tout ce qui émanait d'elle ; ces vœux, dans les circonstances présentes, pouvaient être pris pour une dérision. Jamais année, comme l'année qui venait, n'était apparue à Simone, incertaine, redoutable, dépourvue de ce prestige dont la jeunesse se plaît à parer l'avenir. Quand elle s'éveilla, le matin du 1^{er} janvier, elle eut peine à croire que ce jour mélancolique et solitaire fût vraiment le jour de l'an, si joyeusement fêté jadis. N'était-ce pas un signe du changement survenu dans sa vie, l'inauguration

d'une nouvelle période, différant en tout de l'heureux passé, le commencement d'une série d'épreuves et de douleurs ?

En retrouvant à son doigt la bague donnée par sa tante, Simone songea involontairement que, pour les gens superstitieux, les perles sont de mauvais augure, symbole de larmes, et elle se débattait encore sous l'influence de ces fâcheux pronostics, n'ayant pas même le courage de se lever, lorsqu'on lui apporta un paquet de lettres et de dépêches non distribuées la veille. Elle les ouvrit avec une appréhension trop tôt justifiée. La crise se produisait, plus terrible encore qu'on ne la redoutait. La Société avait dû déposer son bilan, et, à la suite de l'éclat provoqué, des scandales inconnus se faisaient jour, des écroulements successifs avaient lieu, l'un entraînant l'autre, la publicité des journaux propageant l'exaltation, hâtant les catastrophes. Un des administrateurs, particulièrement compromis dans l'affaire, s'était brulé la cervelle. M. d'Avron, mandé au parquet comme tous ses collègues, s'affolait devant le déshonneur entrevu, et dans les mots illisibles, dans les phrases incohérentes qu'il avait jetés sur le papier, Simone trouva des expressions de regret, des recommandations, des réticences, comme une arrière-pensée fatale, qui lui enfoncèrent au cœur une inexprimable épouvante.

Elle s'était assise sur son lit, prenant son front à deux mains et comprimant les sanglots qui gonflaient sa poitrine. Il n'y avait qu'à peine le temps d'agir et pas celui de se lamenter. Elle connaissait son père ; elle le savait vioient et faible, capable de ce faux courage et de cette inconsciente lâcheté qui mènent aux résolutions désespérées. Elle seule, peut-être, aurait l'intuition, l'insistance, la vigilance nécessaires pour le garder, pour le sauver à cette heure des tentations suprêmes. Il fallait le rejoindre, il fallait partir tout de suite. Hâtivement, elle décacheta une autre lettre. Celle-là était d'Osmin, très courte, précisant les faits sans nulle considération accessoire et se bornant à dire que si, dans un délai de quarante huit heures, on avait les fonds ou un engagement formel de lady Eleanor, l'affaire pourrait encore s'arranger. Quarante-huit heures ! Il avait écrit le samedi, et on était au lundi ! Simone relut encore ces lettres et les dépêches qui n'en étaient qu'un rappel pressant.

La prison ! Est-ce que c'était possible que son père allât en prison, lui si bon, si inoffensif, lui qu'elle adorait, lui qui était son père ? Non, cette chose monstrueuse ne pouvait pas être, quand il y avait là, tout près, un moyen de l'empêcher. Et soudain, un grand élan, un de ces élans auxquels on fait siagement de s'abandonner quand on ne peut être sûr ni de sa raison, ni de ses calculs, emporta Simone. Cet argent qui représentait l'honneur, le bonheur, la vie des siens, elle le voulait avec une âpre convoitise, elle l'aurait, de gré ou de force, n'importe comment, n'importe à quel prix. En une minute elle avait été debout, vêtue d'un peignoir, les cheveux tordus au hasard et déjà courait par les corridors, dans la direction, maintenant connue, de la chambre de sa tante.

Un domestique, rencontré au passage, montra, probablement selon la consigne donnée, quelque velléité de l'arrêter ; mais, en son flegme britannique, il n'avait pas encore déterminé la mesure à prendre, que Simone était à la porte de lady Eleanor. Là seulement, elle reprit haleine ; puis, comme elle entendait du dedans le chien grommeler, craignant que lady Eleanor, ainsi avertie, ne pousât ses verrous, elle entra sans frapper, comme une bombe. Lady Eleanor était assise sur une de ses chaises gothiques à haut dossier, ses mains inactives posées sur ses genoux, ainsi qu'elle se tenait, en général, tout le jour ; mais son maintien n'avait pas la rectitude habituelle ; sous les plis flottants de sa robe de chambre de flanelle grise, les formes de son corps se dessinaient très affaissées ; sa tête nue montrait des cheveux entièrement blancs, et, en ce déshabillé, elle paraissait de vingt ans plus âgée qu'à l'ordinaire, tout à fait vieille et décrépite. Elle gardait cependant son même air d'impassibilité sévère, presque majestueuse, et, à son aspect, Simone sentit se refroidir instantanément l'audace qui l'avait soutenue, resta embarrassée, interdite, toute confuse de sa brusque intrusion.

Lady Eleanor ne parut nullement s'en émouvoir.

— Bonjour, ma chère, dit-elle. Asseyez-vous.

Elle fit signe à la femme de chambre, qui s'embesognait au fond de la pièce, d'avancer près de sien un autre siège pareil, puis de se retirer. Ces divers ordres une fois accomplis, elle commença brièvement :

— Vous avez à me parler ? Il y a donc du nouveau ?

Et, sans attendre la réponse, mettant la main sur les lettres que Simone tenait encore :

—Cela vous épargnera le soin de me renseigner, dit elle.

La rapidité, l'imprévu de son action, n'avaient pas laissé à Simone le loisir de résister. Déjà lady Eleanor déplaia la lettre de M. d'Avron, et Simone frémit en songeant aux épithètes malsonnantes, aux fougueuses malédictions dont le pauvre homme ne se faisait pas faute de charger son impitoyable belle sœur. Toujours impassible, celle-ci savoura lentement cette lecture, examina le reste du paquet avec une égale attention; et, quand elle eut achevé, se retournant vers Simone d'un air plutôt satisfait :

—Celui qui a écrit ceci, dit-elle, montrant la lettre d'Osmin est un homme de tête et de sens. Grâce à lui, me voilà maintenant très bien au courant de la situation. C'est plus grave encore que je ne croyais.

Et continuant sans la moindre marque d'humeur :

—Pour votre père, il agit avec son imprévoyance habituelle. Quel bénéfice trouverait-il à m'invectiver, moi, la seule personne dont il puisse attendre un secours encore opportun ?

Elle avait lâché ces mots un à un, ses yeux plongés dans ceux de Simone, y cherchant la plus intime expression, le plus léger reflet d'une pensée.

—Mais ce secours, demanda la jeune fille, c'est tout de suite, c'est aujourd'hui même qu'il devrait venir.

—Je le sais aussi bien que vous.

—Eh bien ! alors, ma tante ?...

Dans la voix, sur les traits de Simone se lisait une supplication si ardente, qu'il fallait être bien dur pour y rester insensible.

—Je n'ai rien décidé encore, ma chère, répliqua tranquillement lady Eleanor.

C'en était trop maintenant de cette vaine patience, de cette éternelle fin de non-recevoir, et Simone reprit avec fougue :

—Pour prendre cette décision, attendrez-vous donc qu'elle devienne inutile ? Que vous faut-il de plus ? Ne sommes-nous pas assez malheureux ? Ne voyez-vous pas jusqu'où peut aller le désespoir de mon père ? Vous qui portez son nom, ne comprenez-vous pas ce que c'est que le déshonneur ? Vous qui avez tant aimé, tant pleuré les vôtres, ne comprenez-vous pas ce que c'est que de trembler pour les siens ? Depuis bien des jours, je souffre et je me tais. Aujourd'hui je ne peux plus ! Tout ce que j'aime est menacé. et vous seule pouvez me le garder. Pourquoi ne le feriez-vous pas ? Je vous conjure !... je vous supplie ! Voyez-vous que je me mette à genoux ?

Elle se courbait à demi devant lady Eleanor, mais celle-ci la re tint en disant :

—Non, non, cela serait inutile ! Ce n'est pas ainsi qu'il faut parler.

Elle forçait Simone à se rasseoir, et, reprenant d'autorité la direction de l'entretien :

—Répondez seulement. Que ferez-vous si je refuse ce que vous demandez ?

Des visions tellement affreuses passèrent devant les yeux de Simone qu'elle demeura atterree, son cœur cessant presque de battre et ses lèvres murmurant des mots intelligibles

Pendant quelques secondes, lady Eleanor la considéra, paraissant jouir de son désarroi. Puis, plus bas :

—Que ferez-vous si je vous l'accorde ?

Simone se leva, lui prit les deux mains et, les portant à ses lèvres, dit ardemment :

—Oh ! je vous aimerai tant, tant !... et je vous bénirai, et je prierai pour vous tous les jours de ma vie !...

Lady Eleanor eut une moue dédaigneuse et dit sèchement :

—Ce n'est pas assez.

Simone se rejeta en arrière avec un sanglot étouffé. Ces alternatives étaient trop fortes pour son épuisement, et son esprit ne parvenait plus à suivre la marche capricieuse des idées de sa tante

Lady Eleanor reprit avec le même flegme :

—Vous êtes jeune. Vous ne savez pas encore que le monde est un grand marché où nul ne donne rien pour rien, où chacun use de ce qu'il a pour acquérir ce qui lui manque. Vous demandez beaucoup de moi. Êtes-vous disposée à m'offrir beaucoup en échange ?

—Tout ce que vous voudrez ! s'écria Simone avec ferveur, tout ce que j'ai !

—Donnez-moi ce que je demande, continua lentement lady Eleanor, et je vous donnerai, moi, bien plus que vous ne demandez. Vous ne vous occupez, en ce moment,

qu'à sauver votre famille du déshonneur. Avez vous songé au moyen de la garantir ensuite de la pauvreté ?

Simone fit un geste découragé. Ses ambitions n'osaient aller jusque-là.

— Eh bien ! j'y songe, moi, reprit lady Eleanor. Au lieu de la misérable aumône que vous sollicitez, je vous offre une fortune, une fortune immense qui vous appartiendra, dont vous pourrez disposer à votre gré...

Elle se penchait vers Simone, parlant presque à voix basse, avec des inflexions caressantes, insinuant doucement dans l'oreille de la jeune fille les promesses tentatrices.

— Ce sera pour vos parents non seulement le salut, mais le repos, le bonheur. Au lieu de dechoir, votre famille atteindra un point de prospérité encore inconnu. Georges deviendra ce qu'il voudra, Madeline sera richement dotée...

Le mirage éblouissant passait devant les yeux de Simone, qui murmura, éperdue :

— Mais cette fortune..., quelle est elle ?

— Ma fortune.

— Et que voulez vous de moi en retour ?

— Votre vie

Lady Eleanor disait cela d'un ton si étrangement dégagé, qu'une fois de plus, Simone la crut folle. Mais son regard avait une lucidité parfaite, quoique, au fond de ses prunelles, brillât une lueur de féroce convoitise.

— Ma vie ?... répéta Simone.

— Oui. Je vais m'expliquer à vous une fois pour toutes. J'aime passionnément ceux qui sont à moi, rien que ceux qui sont à moi. Restez en dehors d'eux, et votre sort n'est aussi indifférent que le sort de ce moucheron qui vole. Devenez mienne, et il n'y a pas de bien dont je ne vous comblerai...

Lady Eleanor avait entouré de son bras le cou de Simone, et la jeune fille croyait sentir une chaîne déjà nouée autour de ses épaules, un esclavage appesanti sur elle, comme une prise de possession de sa personne. Effrayée, mais déjà résolue, elle se demandait à quel prix elle allait pouvoir acheter le bonheur des siens.

Vous voudriez que je reste avec vous ? demanda-t-elle doucement.

— Oui.

— Toujours ?

— Oui.

— Mais je pourrai voir mes parents ?

— Tant qu'il vous plaira.

Simone hésita un instant, puis, se jetant dans les bras de sa tante :

— Eh bien ! dit-elle, sauvez-les, et je vous aimerai assez pour pouvoir être votre fille aussi !

Lady Eleanor resta froide devant cet élan.

— Une adoption ne me suffirait pas, dit elle. Il faut que vous deveniez réellement ma fille.

Simone resta interdite. Sa tante, encore une fois, se jouait d'elle en lui posant une condition impossible.

— Ce que j'exige est faisable, reprit lady Eleanor, d'un air de sa pensée. Ma véritable fille, mon héritière, la maîtresse de mes affections comme de tous mes biens, ce sera celle qui aimera, qui consolera, qui épousera mon fils...

Tandis que lady Eleanor prononçait ce dernier mot, une transfiguration subite se produisait en elle. Une faible couleur montait à ses joues, un éclat humide à ses yeux, et Simone eut conscience que l'armure montrait son défaut, que la créature qui se tenait près d'elle était humaine, vivante palpitante, femme au moins par un côté.

— Oui, mon fils. J'ai un fils, poursuivit lady Eleanor avec véhémence. Il m'est resté un enfant, le meilleur, le plus cher, qui me représente toutes mes joies et toutes mes douleurs, que je chéris de toutes mes tendresses. Jamais je ne lui ai rien refusé. Son bonheur a été le seul rêve de ma vie. Or, c'est vous, aujourd'hui, qui êtes nécessaire à ce bonheur, et il vous aura... je veux qu'il vous ait !...

Elle étreignait Simone plus fort, d'un air de détermination farouche, en reprenant :

— Est-ce que vous ne pouvez pas faire cela pour moi, de le rendre heureux, quand je me charge, à mon tour, de rendre heureux tous les vôtres ? Vous êtes capable de remplir cette tâche, je le sais. Quand vous êtes arrivée ici, j'ai pensé tout de suite que

le hasard ou..., comment disiez-vous?... que la Providence ne vous amenait pas sans motif, et, depuis cinq jours, je vous ai étudiée à fond.

Plus doucement elle ajouta :

— Lui, mon fils, n'a pas attendu de vous avoir étudiée. Dès qu'il vous a su malheureuse, il vous a ouvert cette porte... et dès qu'il vous a vue, il vous a aimée...

— Mais où m'a-t-il vue ? Quand m'a-t-il vue ? s'écria Simone, revenant enfin de la stupeur où l'avaient jetée ces déclarations. Moi, je ne l'ai pas vu... à moins que...

Elle s'arrêta. Si courtes qu'eussent été leurs rencontres, un étranger ne s'était-il pas, à diverses reprises, trouvé sur son chemin ?

Lady Eleanor ne lui laissa pas formuler sa question, et avec une fureur concentrée :

— Non, non ; n'allez pas vous méprendre. Celui qui a eu l'impudence de se présenter devant vous est mon nouveau, Thomas Erlington.

Ainsi ils étaient deux. Dans l'esprit de Simone, un travail pénible s'opérait, tandis que lady Eleanor reprenait, s'adoucissant de nouveau :

— Mon fils, Richard, vous ne l'avez jamais vu, c'est vrai, mais cela n'empêche pas qu'il ne vous connaisse

Le nuage continuait à s'épaissir. D'un geste accablé, Simone passa la main sur son front et soupira :

— Je ne comprends plus !

— Je vais vous faire comprendre, dit lady Eleanor.

Une légère hesitation, une sorte d'embarras la tint un moment silencieuse. L'aveu qui se préparait devait coûter terriblement à son orgueil, et elle continua avec effort :

— Vous l'avez deviné déjà, sans doute, il y a dans l'existence de mon fils quelque chose d'anormal. Ne vous alarmez pas. Rien dans son cas qui puisse effrayer ou éloigner une femme raisonnable. Il a le meilleur cœur, l'intelligence la plus vive, la santé la plus robuste. Il est né privilégié sur tous les rapports ; seulement... seulement... il a été victime d'un accident terrible.

Lady Eleanor s'arrêta, oppressée. Puis elle reprit, très sombre :

— Un accident ! Était-ce bien un accident ? Un jour qu'il chassait avec Thomas Erlington, son fusil a éclaté... et il a été atteint... en pleine figure. La blessure ne s'est pas trouvée mortelle, comme on le croyait d'abord..., comme on y comptait peut-être, mais elle a laissé des traces.

Lady Eleanor parait vite, ayant maintenant hâte d'achever.

— Cela aurait pu être pis encore. Il n'est pas devenu aveugle... il n'est pas entièrement défiguré. D'ailleurs ; qu'importe la beauté pour un homme ? Cependant, de ce jour, sa vie a été brisée. Mon fils est, comme moi, très fier, très susceptible. Il n'a pu se résigner à son malheur, supporter l'injure des regards curieux, des remarques indiscrettes, reparaître en son état actuel devant ceux qui l'avaient connu autrefois. Il avait été si beau, si brillant, si heureux !... Et maintenant...

Avec un gémissement sourd, elle acheva.

— Maintenant il vit ici, séparé du monde, se cachant aux rares étrangers qui franchissent notre seuil, souvent même aux domestiques, comme un prisonnier, comme un paria... lui, lui, mon Dieu !... et voilà près de trois années que cela dure. Il avait vingt six ans, quand ce malheur est arrivé : il en a aujourd'hui vingt-neuf..., et je devais me dire que je le verrais toujours souffrir ainsi..., qu'après moi, lorsqu'il serait seul, il souffrirait encore davantage... ; je ne pouvais rien pour le consoler. Lui, mon unique enfant, tout ce que j'aime au monde ! Je le suppliais de se marier. Avec son nom, sa fortune, il pouvait encore choisir... mais il ne voulait pas. Il a tout refusé, il m'a répété que l'idée du mariage lui était odieuse, jusqu'au jour où, à la dérobée, sans que vous vous en soyez aperçue, il a pu distinguer vos traits, entendre votre voix, recueillir les mots tombés de votre bouche. Est-ce un ressouvenir de sa famille paternelle, de sa patrie d'origine, que vous avez éveillé en lui ? Il tient de son père, il a été élevé à la française. Il est Français... Par quelle attraction mystérieuse son cœur a-t-il été vers vous..., par quelle fibre secrète l'avez-vous pris ?... C'est impossible à dire... ; mais ce qui est certain, c'est que Richard vous aime comme un fou.

Lady Eleanor attendit un instant une réponse, un mot de Simone, et la jeune fille restant muette, insensibilisée par la surprise :

— Vous ne comprenez donc pas ? dit-elle. Il vous aime ! Vous seule avez le pouvoir de remettre le bonheur de son existence. Épousez-le, c'est tout ce que je demande.

Y consentir ne vous coûtera guère, je suppose. Vous devez être touchée d'une pareille affection, et vous êtes trop sérieuse, trop intelligente pour qu'à vos yeux une légère disgrâce physique puisse même entrer en ligne de compte avec les avantages inappréciables qu'offre un tel mariage, surtout en votre situation.

Lady Eleanor avait parlé catégoriquement, non en avocat qui plaide une cause, mais en juge qui prononce un arrêt, et cette assurance insolente mit le comble à l'indignation accumulée chez Simone, depuis qu'elle parvenait à comprendre enfin l'offre étrange, incroyable et pourtant réelle qu'on osait lui adresser.

—Ma tante, dit elle avec hauteur, je ne suis pas à vendre.

Sans sourciller, la vieille femme répliqua :

—Si vous aviez un peu plus vécu, vous sauriez que tout est à vendre, pourvu qu'on y mette le prix. Vous estimez vos sottises susceptibilités plus cher que l'honneur et la vie de vos parents.

Simone, qui avait fait un pas pour sortir, s'arrêta, rappelée à l'amer sentiment de sa dépendance, et, avec une colère qu'elle ne pouvait maîtriser :

—Mais c'est abominable, ce que vous me dites, et là, seulement, il y aurait de quoi me faire détester votre fils !

—Détester mon fils !

Lady Eleanor s'était redressée tout d'une pièce, et, d'une voix basse, saccadée, plus impressionnante que tous les éclats :

—Si vous détestez mon fils, alors, moi, je déteste vos parents. S'il vous plaît de briser le cœur de Richard, alors, que votre père et votre mère aillent mourir dans un grenier, que les enfants tombent dans la misère ou dans la honte. Peu m'importe ! Vous l'aurez voulu par une folie indigne, une cruauté sans nom, car enfin on ne repousse pas un homme par cette seule raison, qu'il vous aime et qu'on ne le connaît pas.

Son premier emportement dissipé, Simone s'en avouait déjà l'imprudent excès, et elle reprit, moins violente :

—Ne fallait il pas, avant tout, me le faire connaître ?

—Vous le connaîtrez, dit lady Eleanor avec une froideur ironique, dès que vous l'aurez accepté

Et, s'échauffant un peu :

—Croyez vous que je vais exposer Richard à votre examen, à vos questions, à vos hésitations qui seraient pour lui, dans son état, une torture véritable ? Je ne vous ai rien caché de ce qui le concerne, je le jure, et ce que vous savez doit vous suffire pour prendre une décision.

Simone n'avait pas un instant envisagé comme acceptable cette nouvelle et folle exigence qui mit le comble à son dédain.

—Ma décision est toute prise, dit-elle ; je refuse.

—Fort bien, ma chère. Vous êtes libre.

Lady Eleanor ne manifestait aucun dépit ; mais comme Simone se disposait à sortir, elle la rappela.

—Vous laissez là vos lettres ! Il faudrait pourtant y répondre.

Un instant, Simone avait tout bravé, tout oublié... Maintenant, de nouveau se rappelant :

—Ma tante ! implora-t elle.

Sans l'écouter, lady Eleanor continuait :

—Vous direz à vos parents qu'ils n'ont plus rien à espérer. Vous pourrez leur expliquer comment leur sort a été dans vos mains et comment vous avez choisi pour eux l'opprobre et la pauvreté. Peut être auront ils quelque peine à vous comprendre et à vous remercier. Allez, ma chère. Vous n'avez plus de temps à perdre.

Simone sortit lentement ne sachant pas bien ce qu'elle faisait ni où elle allait. Trois ou quatre fois, elle se trompa de chemin avant de regagner sa chambre, et quand elle s'y retrouva enfin, elle demeura un instant hébétée, chancelante, ne voyant, ne sentant, ne pensant presque rien, rassemblant toutes ses forces, toutes ses facultés pour soutenir un poids très lourd qui pesait sur elle, qui, sans cela, l'eût écrasé : l'impression d'un désastre irréparable, le sentiment d'une terrible responsabilité, le remords confus d'une faute vague.

Les choses redevinrent soudain précises à son esprit, et alors, loin de s'apaiser, sa souffrance s'accrut, s'aiguïsa, prit cent formes diverses. Il fallait, à présent, comme

l'avait dit lady Eleanor, apprendre à ses parents le résultat de son voyage. Elle alla à sa table et essaya de rédiger un télégramme.

Mais, tandis qu'elle écrivait, il lui semblait voir distinctement, ainsi qu'on voit dans un kaléidoscope, la scène qui se produirait au moment où cette dépêche arriverait à son adresse. Le petit papier bleu était entre les mains de M. d'Avron ; il le déchirait avec empressement, avec espoir. Sa femme se penchait sur son épaule pour lire plus vite. Puis, aussitôt, la déception amère, l'expression désolée des visages. Cette vision ôtait à Simone la force d'achever sa tâche. Chaque mot, à peine écrit, lui semblait un dard lancé au cœur des siens, et elle le retenait, l'effaçait, le changeait indéfiniment, cherchant en vain la manière de formuler doucement la cruelle vérité.

L'obstacle était sans doute la brutalité du style télégraphique. Elle commença une lettre qu'elle déchira, la recommença, pour la déchirer encore. Loin d'adoucir l'effet de la fatale nouvelle, les périphrases ne servaient qu'à y ajouter un énervement douloureux. Simone jeta sa plume. Le mieux était de tout dire de vive voix. Ses compagnes devaient quitter York ce même soir : en partant tout de suite, elle pouvait les rejoindre, être à Paris le lendemain. Avec une activité fébrile, elle se mit à faire sa malle, heureuse malgré tout de sortir de cette maison maudite, d'aller vers ceux qu'elle aimait, vers son chez elle.

Mais, à la première réflexion, cette joie instinctive se dissipa. Elle ne devait s'attendre à trouver au retour que des douleurs, des regrets, des reproches.

Des reproches ! Est-ce qu'elle ne les aurait pas mérités ? Est-ce qu'en cet instant, si elle l'avait voulu, bien voulu, ses parents ne seraient pas en stréte, à jamais honores, heureux, prospères ? Presque involontairement elle songea qu'elle n'aurait pas dû peut-être répondre à sa tante par un refus si net, si prompt, et, aussitôt, elle se repentit d'avoir pensé ce à, frémissante d'une nouvelle révolte à l'idée de cette chose horrible : sa jeune vie achetée à prix d'argent, jetée en pâture à un être repoussant, à une sorte de monstre, obligé de cacher sa laideur. Elle ne pouvait avoir pitié de cet homme dont l'amour n'était qu'une injure, la recherche qu'une odieuse tyrannie. La parenté qui les unissait le lui rendait plus méprisable encore, et elle avait hâte de s'éloigner, ne fût-ce que pour ne plus jamais entendre parler de lui, pour fuir à jamais son invincible présence.

Elle se remit à sa besogne un instant suspendue, puis de nouveau, s'interrompit pour reprendre les lettres et les relire. Elle éprouva, à cette seconde lecture, une émotion bien plus vive encore qu'à la première. Chaque phrase lui allait au cœur, comme un cri de détresse, l'appel ou le conseil d'une voix aimée, et il lui semblait coupable, barbare, impossible d'y rester sourde. À la dernière page, son père avait griffonné en travers quelques lignes, passées d'abord inaperçues. Elle les déchiffra. Cela commençait ainsi : " Au cas où nous ne nous reverrions pas... ", et, nettement alors, elle comprit que cette journée passée sans secours, elle ne le retrouverait plus.

Elle regarda sa pendule. Midi sonnait ; c'était la moitié du délai suprême qui expirait déjà. Simone sentit son courage s'évanouir soudain, et, tombant à genoux devant son lit, la figure cachée dans ses mains, elle se mit à sangloter comme un enfant. Une main se posa sur son épaule, et, de force, elle dut relever sa figure en larmes. Lady Eleanor était là, prête à profiter de cette défaillance, sans doute attendue.

— Faut-il faire atteler pour vous conduire à la gare ? demanda-t-elle brièvement.

Simone bégaya entre deux sanglots :

— Pas encore.

— Ah ! ma proposition vous semble digne d'examen !... Examinez à loisir. Je ne suis pas pressée, moi.

Lady Eleanor fit un pas pour s'éloigner. Simone la retint par sa robe.

— Non, restez... Écoutez... C'est tout de suite qu'il faut agir !

— Mais, ma chère, pour agir, je n'attends que votre promesse.

— Vous promettez... Comment voulez-vous... ? Je ne sais pas moi-même ce que je pense ; je dépends de mes parents.

— Je me charge d'obtenir leur consentement. Donnez-moi le vôtre.

— Eh bien ! je les consulterai ! Je verrai... j'essaierai... Venez-vous en aide, et, par reconnaissance...

Lady Eleanor secoua la tête, et, avec son rire impitoyable :

— La reconnaissance est beaucoup moins pressante que la nécessité. Vous ne vous déciderez jamais, si vous ne vous décidez pas aujourd'hui.

—Aujourd'hui !... Vous ne pensez pas... Vous ne pouvez exiger sérieusement...

—J'ai le droit de demander en échange d'un service immédiat et positif une promesse immédiate et positive aussi. Donnez moi votre parole pure et simple d'épouser mon fils, et à l'instant même. Là, sous vos yeux, je télégraphie à mon banquier de Paris de mettre l'argent à la disposition de votre père. Cela vous va-t-il ?

Lady Eleanor, allant à la table, prenait la plume rejetée par Simone, et la vision qui hantait tout à l'heure la jeune fille se transformait. A travers l'espace, les mots couraient, messagers de paix et de joie, et là-bas, à la maison, il n'y avait plus que des visages heureux, des sourires et des bénédictions.

—Somme s-nous d'accord ? demanda lady Eleanor, tenant toujours sa plume.

Simone s'éveilla de son rêve :

—Non. non. dit-elle en laissant retomber sa tête, je ne peux pas...

Lady Eleanor vint s'asseoir sur le lit. Entre ses doigts glacés, elle prit une des mains de Simone, et, penchant sur la jeune fille sa face pâle et rigide, elle se mit à parler. Les études faites du caractère de Simone lui servaient maintenant. Avec une merveilleuse habileté, elle savait l'émouvoir, l'effrayer, la toucher juste à l'endroit sensible. C'étaient toujours les mêmes choses qu'elle lui répétait, de la même voix monotone, faisant, pour ainsi dire, pénétrer de force ses arguments dans le cerveau de Simone, dominant peu à peu, de sa volonté inflexible, cette volonté affaiblie, jusqu'à ce qu'en l'écoutant, la jeune fille, en vint à sentir vaciller ses propres idées, à douter de sa raison, de son devoir et de la réalité. Par un dernier effort, la pauvre enfant tâcha d'échapper à cette fascination.

—Oh ! mon Dieu ! dit elle, si j'avais quelqu'un pour me conseiller !

Elle cherchait vainement ; ceux qui l'auraient protégée, guidée, plainte au moins, étaient hors de portée, et elle n'avait là personne qui pût prendre son parti, qui fût de sa famille, de son pays ; elle était livrée sans secours au pouvoir de ses persécuteurs. Elle se sentait abandonnée de tous. Il lui venait de ces pensées bizarres, inspirations ou folies, telles qu'en suggèrent les circonstances extrêmes :

—Menez moi à votre fils, demanda-t-elle tout à coup à lady Eleanor. Il porte mon nom. Il a peut-être un sentiment d'honneur, et c'est lui qui me défendra !

Elle s'avavançait résolument, charmante en sa noble hardiesse. Lady Eleanor l'arrêta.

—Je vous mènerai à Richard quand vous serez sa fiancée. Jamais avant !

—Vous avez dit qu'il y avait dans les environs un prêtre catholique, un prêtre français. Où est-il ? Je veux le voir.

—A quoi bon ?

—Alors ne parlons plus de rien, car jamais je ne me déciderai ici, sous une pression semblable à celle que vous exercez sur moi !

Cette fois, Simone était résolue.

Lady Eleanor eut une courte hésitation.

—Préparez-vous, dit-elle enfin, on va vous conduire chez le Père Arnaud, puisqu'à vous autres catholiques, il faut toujours un confesseur dans la manche !

Sur cette phrase qu'elle lançait dédaigneusement, en femme qui n'a jamais eu besoin d'avis ni de soutien, lady Eleanor sortit, laissant Simone s'apprêter à la hâte, et elle ne reparut qu'au moment où la jeune fille montait en voiture.

—Je vais vous montrer le cas que je fais de votre loyauté, dit elle à Simone. Voici ma dépêche toute préparée. Si, après votre entretien, vous êtes disposée à m'obéir, à m'obéir en tous points, mais alors seulement, vous la porterez vous-même au télégraphe qui est proche du presbytère.

Simone devina le piège caché sous cette marque de confiance, mais elle n'eut pas le temps de repiquer : le papier avait été glissé dans sa poche, et la voiture roulait déjà.

Abimée dans ses réflexions Simone ne voyait rien, ne sentait rien. Tout à coup la voiture s'arrêta devant le presbytère.

Elle vit devant elle, adossée à un petit coteau, ou plutôt à un talus boueux, une maisonnette n'ayant qu'un rez de chaussée, avec deux fenêtres et une porte. Ces dimensions infimes n'étaient même pas compensées par cet aspect propre et soigné qu'ont en général, les plus modestes cottages anglais. Les murs sapinés, le toit chancelant, les contrevents pourris suivaient la misère.

Simone était descendue, ayant peine à croire que ce fût bien là le presbytère.

Mais, tout à côté, elle remarqua une sorte de grange surmontée d'une croix et entourée d'un petit cimetière dont les tombes portaient au-si des croix. Juste à ce moment, le curé lui-même se montra sur son seuil. La vue d'un équipage arrêté devant sa porte parut le surprendre, et, voyant Simone qui s'avavançait, il ôta précipitamment quelque chose d'informe qu'il avait sur la tête et qui devait être un chapeau, mais incroyablement râpé, en même temps qu'il rentrait ses souliers éculés sous sa soutane qui montrait la corde.

Lui-même, d'ailleurs, vieux ou vieilli avant l'âge, maigre, ratatiné, chauve, avait l'apparence usée, pauvreteuse, d'une simplicité presque vulgaire.

— Monsieur le curé, demanda Simone, pourrais-je vous parler un instant ?

A l'accent français de cette voix, la physionomie mélancolique du prêtre s'éclaira.

— Une compatriote ! Tout à votre disposition, dit-il, et avec bien du plaisir !

Il faisait entrer Simone dans un petit parloir dégarni, froid, orné seulement de quelques mauvaises gravures aux sujets mystiques, et lui avançait un fauteuil de paille devant le feu de coke à demi-éteint qu'il s'efforçait de ranimer.

— Je viens d'Erington, commença Simone. Je suis la nièce de lady Eleanor, que vous connaissez peut-être.

— Je la connais depuis bien longtemps ; j'allais dire la messe au château tous les dimanches autrefois, du temps de son mari, qui était catholique.

— Moi aussi, je suis catholique, dit Simone.

Le curé eut un second mouvement de satisfaction, plus vif que le premier.

— Et, en cette qualité, j'ai recours à vous dans une épreuve cruelle que je traverse.

— Mon enfant, je ferai pour vous tout ce que je pourrai.

Le prêtre était venu s'asseoir en face de Simone. Il oubliait l'incorrection de sa tenue, l'embarras ressenti tout à l'heure en présence de cette élégante visiteuse, et Simone ne remarquait plus rien de tout cela. Rappelé aux fonctions de son ministère il était le supérieur, le père, et elle se sentait le disciple, l'enfant humble et confiante. Elle n'eut pas de peine à tout lui dire, car il savait écouter ; mais, à mesure qu'elle avançait dans son récit, elle s'étonnait de ne pas l'entendre manifester, par un mot, l'indignation, le scandale qu'il devait en éprouver. Pour provoquer une remarque, elle dut lui dire en finissant :

— Ne me sentant pas sûre de mon jugement, je désirerais avoir votre avis.

Comme il ne répondait pas, elle le regarda et fut frappée de l'exaltation qui luisait dans ses yeux.

— Oh ! mon enfant ! s'écria-t-il d'un ton pénétré, n'y aurait-il pas dans cette épreuve une grâce signalée ? Notre unique visée, à nous tous chrétiens, doit être de travailler à l'œuvre de Dieu, de passer cette courte vie à faire le plus de bien possible. Or, vous avez l'occasion de faire ici plus de bien que nulle part ailleurs, plus de bien mille fois qu'il ne m'a été donné d'en faire en trente ans de lutte et de souffrance !...

Durant ces trente années, passées loin de sa patrie, en pays hérétique, dans l'isolement, les difficultés, les persécutions de toute sorte, à recruter et à défendre un petit troupeau, de jour en jour éclairci, le vieillard n'avait eu d'autre soutien que ce zèle passionné, cette abnégation farouche sans lesquels il n'est point d'apôtre. Il s'était habitué à ne rien envisager qu'au point de vue divin, et, dans l'absolutisme de ses convictions, il faisait bon marche des répugnances, des besoins, des instincts d'autrui comme des siens propres, substituant aux avis prudents de l'expérience humaine l'austérité sublime des conseils évangéliques.

Il continua :

— Ce n'est pas seulement le bonheur terrestre de vos parents que vous pouvez assurer, mais encore le salut d'une âme, de beaucoup d'âmes ! En ces dernières années, un grand mouvement s'est produit qui mène où, pour mieux dire, ramène l'Angleterre vers le catholicisme. Pour seconder cette impulsion, pour propager notre foi, pour combattre à armes égales l'Eglise protestante, riche, puissante, soutenue par les lois, que faudrait-il ? C'est triste à dire : d'abord de l'argent. L'argent, ce sont les églises où le peuple voit de près notre culte, les écoles où il l'apprend, dès l'enfance, le service des paroisses, la dignité des prêtres établis et maintenus. Ensuite, il nous faut des appuis dans l'Etat, des catholiques influents et haut placés pour nous défendre, nous protéger, attirer à nous les masses par leur exemple. J'ai causé souvent avec votre cousin Richard. Quoiqu'élevé par sa mère dans l'erreur, il a un certain attrait pour notre reli-

gion. L'influence d'une femme pieuse déciderait aisément sa conversion, j'en suis sûr ; et de combien d'autres conversions celle là ne serait elle pas suivie ?

Toute bonne chrétienne qu'elle était, Simone ne se préoccupait guère de l'âme de Richard, et l'œuvre proposée la laissait très froide. Des paroles du prêtre, elle ne retint qu'une chose :

— Vous avez connu mon... mon cousin ? prononça-t-elle. Pourriez-vous me dire comment il est ?

Simone rougissait. S'enquérir de cela lui semblait déjà une concession dangereuse, avilissante

Empressé, le Père Arnaud répondit à cette curiosité fort légitime :

— Je puis vous renseigner en toute sûreté de conscience, car je connais votre cousin depuis son bas âge. Il a un noble cœur, des vertus solides, une charité inépuisable. Sa conduite a toujours été à l'abri de tout reproche, malgré les tentations d'une jeunesse brillante et d'une immense fortune ; il ne lui manque que de revenir à la foi de ses pères pour offrir toutes les garanties désirables.

— Ce n'est pas cela que je demandais, reprit Simone. Comment est-il... sous les autres rapports ?...

— Mais, ma chère enfant, vous ne l'ignorez pas. L'héritier d'Erlington se trouve l'un des plus grands seigneurs d'Angleterre.

— Non... pas cela encore, murmura-t-elle, d'autant plus embarrassée que son interlocuteur était plus éloigné de la comprendre. Il est affreux, n'est-ce pas ?...

Le saint homme parut tomber des nues.

— Et qu'importe, mon enfant ! Le mariage est, non pas une profane union, née d'une fantaisie passagère, d'un futil attrait, mais une alliance sacrée, fondée sur le devoir, et c'est la beauté de l'âme qu'il faut rechercher avant tout.

Cette maxime ne suffit pas à Simone, qui demanda encore :

— L'avez-vous vu ?

— Je l'ai vu avant son accident, et depuis aussi, mais alors il avait un bandeau qui lui cachait une partie du visage, avoua le prêtre. Mon Dieu ! tout le monde sait ce que peuvent être les cicatrices laissées par des blessures. Que de militaires en ont ! En pareille matière, je me garderais d'influencer personne. Cependant...

Il reprenait sa thèse, presque aussi acharné que lady Eleanor à vaincre les répugnances de Simone, emporté malgré lui par le désir ardent que ce mariage put s'accomplir, et lorsque, ayant terminé son exhortation, il reconduisit la visiteuse, il put puiser qu'il l'avait gagnée dans une bonne cause.

La voiture était repartie, et, renversée sur les coussins, Simone défaillait presque. Le matin, elle avait laissé son déjeuner intact ; l'épuisement physique ajoutait encore à son immense fatigue morale. Le sacrifice, repoussé avec horreur, n'était donc pas impossible, pour qu'un prêtre, un vieillard expérimenté, l'autorisât, le conseillât ? Est-ce qu'elle se serait trompée, aveuglée par l'égoïsme, par l'ignorance de la vie ? Qui la tirerait de cette angoisse ? Qui trancherait ce doute poignant ?

Faute de mieux, elle se prit à chercher quel eût été l'avis de ses parents s'ils étaient à même de le lui donner. Son père ?... Il devait tant souffrir en ce moment ! Quel courage il lui faudrait pour repousser ce salut espéré ! Sa mère ? Simone connaissait la passion de Mme d'Avron. Ne serait-elle pas la première à implorer sa fille pour son mari, à vouloir le sauver à tout prix ? Et les enfants ? Qui sait si, un jour les enfants ne lui reprocheraient pas le déshonneur, la mort de leur père pour lequel, à sa place, ils auraient peut-être eu le courage de se dévouer ?

Alors, affolée en sa détresse, Simone songea encore à Osmin. Osmin, cet homme du peuple, ce vulgaire manieur d'affaires !... Il avait consacré toute sa vie au devoir filial ; il n'aurait pas, lui, laissé aller son père en prison ! Et elle remontait plus haut, plus loin, cherchant des encouragements, des exemples. Du passé, une figure se détachait, entourée d'une sorte de culte. L'aïeule héroïne n'avait pas hésité, elle, quand il s'était agi de donner sa vie pour les siens !

Ainsi, tous la condamnaient, tous ceux qui avaient droit à sa tendresse, à sa vénération, à sa confiance, et comme elle se débattait encore contre la certitude accablante de sa lâcheté et de son erreur, une seconde fois, obéissant à des ordres reçus au départ, le cocher arrêta les chevaux. Au lieu de revenir à Erlington, on était entré dans le village duquel dépendait l'église du Père Arnaud, et l'on se trouvait devant une porte

au-dessus de laquelle Simone lut cette inscription : *Post office. Telegraph.* Abaisant le marchepied, le domestique immobile attendait qu'elle descendit, machinalement, cédant à une impulsion irrésistible.

Elle entra dans le bureau du télégraphe, situé au fond d'un petit magasin où l'on vendait de l'épicerie. En la voyant s'avancer vers le guichet, un grand garçon, occupé à fourrager dans un baril de harengs, se redressa, s'essuya les mains, ôta son tablier et vint majestueusement s'asseoir derrière le grillage. Les doigts de Simone tremblaient tellement qu'il lui fallut une minute pour tirer de sa poche la dépêche de lady Eleanor. Elle la passa à l'employé, qui se mit à pointer les mots, et dit :

— *Five shillings.*

A grand'peine, Simone retrouva sa bourse, mais il lui fut impossible de compter la monnaie, ce que dut faire à sa place le télégraphiste, avec le mépris naturel à un employé doublé d'un commerçant. Il avait tourné le dos, et elle restait encore là, hésitante, éperdue, prête à ouvrir la bouche pour le rappeler, redemander la dépêche ; mais, déjà, retentissaient les petits coups secs, frappés par la machine électrique en mouvement. Il était trop tard pour rien changer.

Du même pas automatique qu'à son entrée, Simone sortit du bureau. Sans trop savoir comment, elle se retrouva dans la voiture, lancée maintenant au grand galop sur la route d'Erlington, et, au bout de deux ou trois minutes seulement, elle se rendit bien compte de ce qu'elle venait de faire.

Alors, une dernière révolte, un dernier sursaut d'horreur et de dégoût la soulevèrent, et, affolée, elle voulut revenir en arrière, ne pas rentrer là où on l'attendait, sauter à bas de cette voiture, s'enfuir à travers les bois. Elle essaya de baisser les glaces, qui résistèrent, d'appeler le cocher, qui n'entendit pas. N'y aurait-il pas, au moins, sur la route un passant capable de venir à son appel, de lui porter secours ? Vivement, avec son mouchoir, elle essuya les vitres ternies. On était en plein champ, sur un chemin désert. Un bruit de roues se distinguait pourtant, et, venant en sens inverse, apparaissait un petit dog cart attelé d'un poney. Au moment où les deux équipages se croisèrent, elle se jeta en avant, tandis que le gentleman, assis sur le siège du dog-cart, se penchait pour regarder à l'intérieur de la voiture, et Simone, qui, tout à l'heure, était prête à appeler un étranger à son aide, resta muette en présence de Thomas Erlington. Il dut pourtant deviner son intention, car il stoppa brusquement, puis, tournant bride, se lança à la poursuite de la voiture qui filait de plus belle. Mais, entre son poney et les trotteurs de lady Eleanor, la lutte était trop inégale, et, au bout de quelques minutes, il resta en arrière, distancé. Était ce un ami, un protecteur qu'elle laissait là ? Simone l'ignorait. A première vue, il lui avait déplu. A présent, la haine de lady Eleanor le lui rendait presque sympathique. Mais qu'importait ! elle avait eu le temps de réfléchir. Ni lui ni personne ne pouvait plus rien pour elle, liée maintenant par sa parole, livrée à la fatalité.

Pas une joie ne lui vint du bonheur, de la délivrance des siens. Trop chèrement elle les achetait ! Si longue en allant, comme, au retour, la course avait été rapide ! Déjà le landeau franchissait les grilles larges ouvertes d'Erlington, Simone revit, sur le perron, lady Eleanor. Est ce qu'elle était restée là tout le temps ?

— Ma dépêche ? demanda-t-elle.

— Elle est partie... répondit Simone d'une voix à demi-étranglée.

Pas un mot de plus ne fut échangé tandis que les deux femmes rentraient ensemble. Lady Eleanor accompagna Simone dans sa chambre, et alors, seulement, la serrant dans ses bras :

— Ma fille ! dit elle.

VII

Simone ne lui rendit pas son étreinte. Elle était raide, pâle, glacée, le corps et l'âme subitement engourdis.

— Pauvre petite ! reprit lady Eleanor. Cette journée a été rude. Vous êtes fatiguée, et puis vous n'avez pas déjeuné encore.

Simone tomba tout d'une pièce dans le fauteuil qu'on lui avançait devant une petite table servie. Elle n'avait plus la force de parler, de penser, de résister, et s'abandonnait à ces soins, rappelant un peu ceux que les tortionnaires prodiguaient à leurs

patients dans l'intervalle de leurs supplices. Ne parvenant pas à la ranimer, lady Eleanor suggéra :

—Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous coucher et de dormir.

L'idée de s'écarter dans le sommeil, loin de tout et de tous, plut à Simone, qui se laissa conduire à son lit et s'y jeta tout habillée. En mettant sa tête sur l'oreiller, un scrupule lui revenant, elle murmura :

—Il faut avertir mes parents...

—D'après nos conventions, ceci me regarde, répliqua lady Eleanor.

Simone ne dit plus rien et, avec un grand soupir de soulagement, se tournant du côté du mur, ferma les yeux et ne tarda pas à tomber dans un sommeil d'anéantissement.

C'était une prostration complète où pas une pensée ne survivait, l'entier épuisement de l'imagination, de l'intelligence, de la mémoire, de tout l'organisme surmené, et quand, après trois ou quatre heures, ce sommeil prit fin, Simone se rappelait à peine ce qui était arrivé, pourquoi elle était là, couchée avant la nuit, et d'où venait cette tristesse, cette angoisse affreuse dont elle se sentait oppressée. D'un coin de la chambre, lady Eleanor s'avancait. Alors Simone se souvint et recula jusqu'au fond du lit avec un gémissement de terreur. Sans se déconcerter, sa tante lui mit sous les yeux une dépitche reçue déjà de M. d'Avron en réponse à la sienne. C'étaient des remerciements enthousiastes, un hymne de joie, un cantique de bénédiction.

—Vous le voyez, dit-elle, vos parents sont heureux. C'est à mon fils que nous devons songer, à présent !

Et Simone se taisait toujours :

—Levez vous, prononça-t-elle avec fermeté. Depuis bien des heures déjà, Richard vous attend. Il faut aller le trouver.

—Non ! non ! s'écria énergiquement Simone, je ne veux pas !...

—Reniez-vous votre parole après que j'ai tenu la mienne ?

Simone éprouva, supplia :

—Plus tard ! une autre fois ! pas aujourd'hui !

—Si, aujourd'hui. Dans votre intérêt même, mieux vaut en finir avec des tergiversations inutiles. Que gagne-t-on à ajourner ce qu'on est obligé de faire ? Venez, ma chérie !

Moitié par persuasion, moitié par force, lady Eleanor avait décidé Simone à se lever.

—Votre robe est chiffonnée, observa-t-elle. Il faut en mettre une autre. Celle que vous avez le premier soir après votre arrivée. Il aimera à vous revoir ainsi. Je vais vous aider !

Elle avait déjà préparé la robe et se mettait à déshabiller Simone avec toute la douceur de la mère la plus tendre.

Mais, loin de toucher Simone, ces soins l'importunaient, la fatiguaient. L'envie lui venait de les mépriser, de les repousser.

—Laissez-moi, dit-elle. Vous me faites mal !

—Oui. Vous souffrez à présent, mon enfant, et vous m'en voulez beaucoup. Plus tard, vous me remercirez.

—Je suis malheureuse par vous, pour toujours ! s'écria désespérément Simone.

Et, cherchant à faire retomber son malheur sur qui le provoquait, avec une sorte de satisfaction âpre :

—Votre fils aussi sera malheureux. Vous pouvez exiger que je l'épouse, mais comment voulez-vous que je l'aime ?

Cette objection était depuis longtemps prévue et réfutée.

—Quand vous le connaîtrez, vous l'aimerez forcément, affirma lady Eleanor, pleine d'une superbe fatuité maternelle. Vous êtes, d'ailleurs, trop attachée aux vôtres pour ne pas vous attacher à votre mari. Enfin, vous avez de l'honneur : une fois devenue sa femme, le devoir vous liera, puis l'habitude, et, aveuglé comme il l'est par sa passion, Richard, au moins, ne s'apercevra pas de ce qui manque.

Tout en parlant elle avait achevé la toilette de Simone et elle l'entraînait maintenant. Sur le seuil de sa chambre, la jeune fille tenta une dernière révolte :

—Et si mes parents refusent leur consentement ? demanda-t-elle.

—Soyez tranquille, nous ne passerons pas outre.

A l'entrée du petit salon où s'étaient écoulées tant d'heures lourdes, pénibles, délicieuses cependant en comparaison de l'heure présente, lady Eleanor lui fit faire encore une pause.

—Souvenez vous de ce dont nous sommes convenues, recommanda-t-elle anxieusement : vous ne devez faire aucune remarque, aucune question sur l'état de Richard, ni surtout rien dire, rien montrer, qui puisse laisser croire que vous agissez à regret. Ce serait abuser de sa délicatesse, le forcer à vous rendre votre parole, vous dégager par un subterfuge. Vous n'en êtes pas capable ?

—Je n'invoquerai pas l'honneur de votre fils, promit dédaigneusement Simone. Ce serait inutile.

Elle n'était pas dupe de cette manœuvre, concertée, sans doute, entre la mère et le fils, pour épargner autant que possible à ce dernier les désagréments d'une situation embarrassante. Lady Eleanor, néanmoins, se contenta de sa réponse.

—C'est bien, dit elle, entrons. Il est là.

Poussant la porte, elle fit faire un pas à sa nièce. Et, malgré elle, attirée par la fascination de l'effroi, Simone, avidement, regarda.

Le rideau rouge était écarté. Derrière, apparaissait une baie de communication et, faisant suite au salon de lady Eleanor, la petite pièce où Richard se tenait d'habitude, entendant tout ce qui se disait chez sa mère, s'associant, invisible, à la vie commune. Mais, à présent, la cachette devenait inutile, et il en était sorti. Il était là, debout, à la place même où la veille, était apparu Thomas Erlington, et, dans le crépuscule du jour finissant, une rapide illusion égara Simone. Richard aussi était grand, élancé ; vu ainsi à contre jour, on aurait pu le prendre pour Thomas ou pour son frère jumeau.

Il fit un mouvement et s'avança, détruisant brusquement la ressemblance. Au lieu de la figure douce et juvénile dont Simone gardait le souvenir, elle distinguait vaguement une tache noire, une chose informe, inhumaine, plus répulsive à première vue que toute laideur naturelle. Le jeune homme fit encore un pas, et elle se rendit compte. Richard portait un bandeau de soie noire, une sorte de loup artistement agencé qui lui coupait le visage en travers, depuis le milieu du front jusqu'à la lèvre supérieure, percé seulement de deux trous à travers lesquels paraissaient les yeux.

L'adaptation était étroite, parfaite, ne permettant d'entrevoir, de deviner rien de ce qu'on voulait cacher et, dans cette interruption complète, dans cet obstacle que le regard ne pouvait percer, il y avait un effrayant problème, un inconnu aux fantastiques terreurs.

Les yeux mêmes, bleu sombre, très grands, très vifs, et la bouche fine, bien dessinée, rouge et saine sous une moustache blonde laissée à découvert, ces traits isolés qui paraissaient, qui souriaient, qui vivaient dans ce masque, en faisaient plus saisissant l'aspect lugubre. Simone s'était attendue à une émotion forte et pénible, mais non à l'appréhension harcelante de ce déguisement sinistre.

Richard avançait encore.

—Ma chère petite cousine ! dit il.

Elle ne s'aperçut pas de la douceur infinie qu'il mettait dans ces simples mots. Elle ne les entendait peut-être même pas. De prime abord une idée l'avait saisie et absorbée tout entière :

—Que peu cacher ce bandeau ?

Et elle ne songeait à rien, elle ne voyait rien en dehors de ce lambeau d'étoffe, de cette chose si minime, si fragile, qui suffisait pourtant à marquer Richard d'un signe fatal, à le mettre à part des autres hommes.

—La pauvre petite est intimidée, dit lady Eleanor avec commisération, tandis que ses ongles s'incrustaient brutalement dans le bras de Simone. Cela ne peut te surprendre !

En s'adressant à son fils, elle se transformait, adoucie, câline, donnant à la gaucherie même de ce tutoiement inaccoutumé une tendresse particulière.

—Je crois plutôt, dit tristement Richard, que, de près, je lui fais peur.

Les griffes de lady Eleanor s'enfoncèrent plus profondément encore, et Simone albutia :

—Ne pensez pas... vous devez comprendre... vous savez bien...

Elle protestait ainsi faiblement, par respect de la parole donnée, par une machinale habitude de bonne éducation, par un involontaire mouvement de pitié. Elle remar-

quait, à présent, l'ardeur suppliante des yeux qui interrogeaient les siens, l'émotion communicative de la voix de Richard, elle dé mêlait en lui quelque chose de doux, de triste qui le faisait très différent de sa mère et qu'il tenait certainement du côté paternel, comme sa prononciation, son allure, ses manières ; et peut-être que si, en ce moment encore, honnêtement, il eût rendu à Simone la parole extorquée, si, loyalement, il eût découvert son visage, elle aurait pu le regarder d'un regard compatissant, indulgent, avoir encore pour lui de l'estime, de la reconnaissance, être touchée de ce grand amour qu'il avait pour elle, qui sait ? peu à peu, un jour, en venir à considérer comme généreux, méritoire, faisable, le sacrifice, le dévouement que personne ne lui eût imposé. Mais il n'eut pas l'inspiration noble, seule capable de changer leur sort à tous les deux ; il affirma au contraire tout de suite son intention de profiter des droits honteusement acquis, de s'associer à l'inférieure machination de lady Eleanor.

— Je sais que vous avez consenti, dit-il d'un ton troublé. Je comprends ce que vous faites pour moi. J'ai peut-être tort d'accepter... mais la tentation est trop forte.

Il baissa la tête et, à demi-voix, demanda, cachant mal son inquiétude :

— Vous ne reprenez rien de ce que vous avez dit ?

— Je ne reprendrai pas ma parole, répliqua Simone avec effort, à moins que vous-même...

— Oh ! pour moi, s'écria-t-il ardemment, il n'y a plus qu'une chose en ce monde : c'est de vous aimer et de vous rendre heureuse ! Cela paraît une bien folle prétention de ma part, mais, malgré tout, il me semble que je pourrai vous rendre heureuse !

Il parlait de la rendre heureuse au moment même où il consommait la malheur de toute sa vie, et comme si ce n'eût pas été assez d'audace impudente, Simone sentit sur ses doigts une amicale pression. Il avait osé lui prendre la main ! Cela, elle n'était pas obligée de le subir, pas encore au moins. Vivement, elle se dégagea, elle serait partie si sa tante ne se fût trouvée là pour la retenir.

— Ta fiancée est d'un pays où les femmes ne sont pas accoutumées à autant de liberté que chez nous, observait lady Eleanor, souriante. Ne l'oublie pas, mon enfant.

Il n'insista pas, il feignit de la croire, d'attribuer à une prudence exagérée la hauteur de Simone, et celle-ci n'essaya pas de s'expliquer davantage. De lui, pas plus que de sa mère, elle n'avait rien à espérer. Ses tourments avaient fini par se fondre en une angoisse stupéfiée, et dès que Richard ne la regardait plus, elle se mettait à fixer éperdument la tache noire qui lui tenait lieu de figure, et, avec une continuité exaspérante, elle se répétait cette même question, passée à l'état de refrain :

— Est-ce qu'un tel homme peut être le fiancé de quelqu'un ?

Et, comme en un cauchemar, elle allait, venait, écoutait, répondait des paroles inconscientes, que lady Eleanor se chargeait de compléter, de corriger, d'interpréter à sa guise.

Richard dina à côté d'elle dans la grande salle à manger, et ce maître de maison sans visage lui semblait un de ces spectres de légendes assis à la table des vivants. Un instant seulement il lui fit l'effet d'un être réel, ordinaire. Après le dîner, lady Eleanor avait dit :

— Vous vous étonniez, Simone, lorsque je vous faisais jouer du piano, moi qui déteste la musique. C'est que mon fils l'aime par-dessus tout. Vous allez l'entendre à votre tour. Richard, va chercher ton violoncelle.

Il avait obéi. Aux volontés de sa mère, il ne faisait jamais d'objections. Pour jouer, il s'était placé dans la pénombre avec une adresse habituelle, s'arrangeant pour tourner le dos à demi. On ne voyait que sa haute taille, sa tournure élégante, sa tête blonde, sa pose d'une noblesse naturelle. C'était un homme, égal aux autres hommes, et, quand il joua, ce fut bien aussi l'âme d'un homme qui vibra, d'un homme jeune, ardent, passionné, et Simone pensa tout à coup que Richard, si grande que fussent ses torts, l'aimait peut-être véritablement. Une émotion passagère l'étreignit. Personne encore ne l'avait aimée ! Le violoncelle se tut, et Richard se retourna. Simone était redevenue de glace. Auprès d'elle, lady Eleanor soupirait, extasiée :

— Voilà trois ans que je ne l'ai vu ainsi ! Autrefois, il avait tant de talent, tant d'esprit, tant de gaieté ! Vous lui rendez tout cela...

Où, c'était possible qu'il eût du talent, de l'esprit. Mais ces qualités intellectuelles ne servaient qu'à faire ressortir encore l'abaissement de son caractère, et cet amour, ce bonheur qui éclataient en lui, cet amour égoïste et tyrannique, ce bonheur lâche, barbare, soulevaient chez Simone une indignation débordante. L'âme de Richard, comme

son visage, lui semblait recéler un mystère, cacher une tare indélébile. Ce n'était plus seulement le dégoût, l'aversion physique qui l'éloignaient de lui, mais le mépris, le plus irrévocable des sentiments, un mépris entier, profond, ne laissant pas de place même à la pitié. Il y avait plus. Au fond d'elle-même, Simone éprouvait une sensation inconnue, lancinante, brûlante comme une piqûre venimeuse, un élan furieux, irraisonné, qu'elle ne dominait pas, qui lui faisait mal, qui lui faisait peur. Qu'était-ce donc ? Elle finit par comprendre.

Elle qui avait toujours eu le cœur tendre et miséricordieux, elle qui n'avait jamais détesté personne, pas même lady Eleanor, maintenant elle apprenait la haine. Elle commençait à haïr Richard. Et, au moment même où cette certitude s'imposa, lady Eleanor leur disait avec sa tranquille décision :

— Nous parlerons de votre mariage aussitôt que mon beau-frère et ma belle-sœur se seront prononcés.

Telle était cependant la scrupuleuse fidélité de Simone à sa parole, qu'elle ne protesta pas, qu'elle ne se jura rien de ce jour ni les jours suivants, il ne lui échappa, devant Richard, un désaveu formel, une plainte définie. D'ailleurs, elle le vit peu, se disant malade pour éviter sa présence et étant réellement fiévreuse, brisée, hors de combat. Dans les rares moments où ils furent réunis, elle se borna à le tolérer, sans ajouter rien à cet effort, déjà presque au-dessus de ses forces. Lui se montrait de plus en plus discret, tenu à distance par cette froideur et gêné par la surveillance jalouse de lady Eleanor qui se trouvait là, toujours entre eux, comme la plus vigilante des duègnes, prétextant :

— C'est à ta cousine et non à toi que je dois, à présent, servir de mère.

Elle traitait véritablement Simone en fille idolâtrée, choyée, lui laissant, hormis en ce qui touchait ses rapports avec Richard, toutes les libertés, toutes les prérogatives. La jeune fille se sentait la maîtresse, la reine incontestée de cette demeure où, si peu de temps auparavant, elle était entrée en suppliante. C'est vers elle seule que convergiaient maintenant l'attention, les pensées, la vie de chacun, et le dédain même qu'elle en faisait, son attitude morne, indifférente, était tenue, ainsi qu'un caprice de princesse, pour une grâce de plus. Mais ces privilèges et ces hommages qu'on lui rendait comme à la fiancée de Richard mettaient le comble à ses appréhensions, et, devant cette assurance de tous, l'espoir qui l'avait encore soutenue jusque-là s'affaiblissait par degrés.

Vers le milieu de la semaine, lady Eleanor lui annonça :

— J'ai la réponse de votre père, et il arrive.

Simone eut une exclamation de joie. Son père ! n'était-ce pas le salut, la délivrance ?

— Il arrive dans quelques jours, reprit lady Eleanor, pour remplacer auprès de vous votre mère, empêchée par sa santé, s'occuper lui-même des préparatifs de votre mariage qu'il préfère, comme moi, voir célébrer ici, pour plus de commodité et plus de hâte. Il est très pressé, votre père, plus pressé que moi !... Pourquoi me regardez vous ainsi ?

— Mais il ne sait pas... ? commença Simone.

— Je ne lui ai rien caché de ce qui concerne Richard.

— Et il trouve... ?

— Il trouve que votre cousin est un parti magnifique. C'est ce que trouveraient tous les pères à sa place

Simone demeura anéantie. L'affection mutuelle et l'habitude peuvent fondre ensemble les natures les plus opposées. M. d'Avron était léger, Simone le savait ; elle n'aurait pu croire, cependant, que cette légèreté allât si loin, qu'il fût capable, lui, père si tendre, de ratifier ainsi, sans examen, l'étrange choix de sa fille. Et, à genoux, à cette place où elle avait pleuré sur le sort des siens, voués au déshonneur et à la misère, désespérément elle pleura sur son propre sort, mille fois plus affreux, car on ne lui laissait pas, à elle, cette dernière liberté, ce dernier bien, la possession de soi-même.

Puis, ce fut fini. Abandonnée de tous, elle s'abandonnait à son tour. Mais c'était l'amertume de la défaite et non la douceur de la résignation qui emplissait son âme. A force de souffrir, elle se sentait devenue méchante. Ce soir-là, Richard lui offrit sa bague de fiançailles, et, tandis qu'il la lui mettait au doigt, elle fut prise d'un accès de rire nerveux. A quoi bon ces simagrées quand il ne s'agissait que d'une vente d'esclave ?

En rentrant dans sa chambre, elle y trouva tous les bijoux de lady Eleanor et, au hasard, les jeta dans une armoire. Le lendemain, devant sa porte, une gerbe énorme de roses était déposée : le premier bouquet de Richard. Simone avait beaucoup aimé

les fleurs. Celles-là, superbement épanouies en plein hiver, n'eurent pour elle ni couleur ni parfum, et ce fut lady Eleanor qui dut les ramasser et les mettre dans l'eau. La mère de Richard ne se rebutait de rien, semblait ne rien ressentir. Dans la journée, elle proposa à Simone :

— Voulez-vous que nous allions à Londres au-devant de votre père ? En même temps, nous nous occuperons des achats indispensables, tandis que Richard veillera ci aux autres préparatifs.

Lady Eleanor qui, depuis des années, n'était pas sortie de sa maison, parlait de se mettre en route comme d'une chose toute naturelle, et Simone ne fit aucune objection. Peu lui importait où elle irait, pourvu que Richard ne vint pas.

— Vous allez me l'ôter ! dit-il avec consternation, implorant sa mère. Qu'est-ce que je deviendrai sans elle, à présent ?

— Je ne l'emmené que pour te la ramener bientôt, et, alors, tu la garderas toujours ! dit lady Eleanor en souriant.

Son amour maternel était trop dévoué pour connaître la jalousie, mais cette adoration réciproque de la mère et du fils ne touchait même pas Simone ; elle y voyait seulement une odieuse complicité, et, en partant le lendemain avec lady Eleanor, elle n'avait qu'un seul souhait, un seul rêve, hélas ! irréalisable : ne jamais revenir.

Quoique ne quittant plus Erlington, lady Eleanor avait gardé, près de Belgrave-Square, un hôtel magnifique et toute une maisonnée qui se trouvèrent prêts à la recevoir.

— Vous pourrez venir ici quand vous vous ennuierez à la campagne, dit-elle à Simone. Du reste, vous pourrez aller en France aussi. Je n'aurai pas l'égoïsme de vous retenir.

Simone resta froide et impassible. Sa vie était finie, et l'endroit où elle en cacherait les misérables restes ne la préoccupait pas plus que ne préoccupe un mort l'endroit où l'on met son cercueil. Tout lui était égal ; l'arrivée même de son père la laissait insensible. Il lui semblait que ce n'était plus le même père et qu'elle n'était pas non plus la même fille que jadis, comme si un siècle d'éloignement et d'oubli eut passé entre eux.

Cependant, quand elle alla avec sa tante le chercher à la gare et qu'elle le vit sauter à bas du train, toujours jeune, leste, souriant, elle courut à lui, se jeta à son cou, se serra contre lui avec une frénésie de noyée. Il la couvrait de caresses.

— Mon enfant bien-aimée ! Ma chère petite exilée !

Il la quitta pour se précipiter au devant de lady Eleanor. Simone ne put en croire ses yeux, mais il lui sembla qu'ils s'embrassaient !

Dans la voiture, M. d'Avron parla beaucoup, racontant ce qu'il avait souffert, ce qu'il avait redouté, la joie du dénouement heureux.

— Vous avez été pour moi une sœur, la meilleure des sœurs ! dit-il à lady Eleanor avec son facile enthousiasme. Je ne doute pas que vous ne soyez pour ma fille la meilleure des mères, et c'est en toute confiance que j'ai approuvé son choix. Où donc est mon neveu ? J'ai hâte de l'embrasser.

Il oublia vite le désappointement causé par l'absence de Richard, et, en arrivant à l'hôtel de Belgrave-Square, sa bonne humeur s'accrut notablement. Souvent il cessa de regarder sa fille pour jeter autour de lui un coup d'œil satisfait, et sa première parole, quand il se retrouva seul avec Simone, fut :

— Ta tante doit posséder une fortune fabuleuse ?

— Je le crois.

— Et tout cela t'appartient ! C'est à faire tourner la tête. Qui aurait cru, cependant, ma pauvre petite, que ton dévouement pour nous serait si vite récompensé ?

Simone se détourna avec un amer ricanement. Ainsi son père ne comprenait même pas son sacrifice. Bien mieux, il en faisait une récompense !

— Et maman ? Ne vous a-t-elle rien dit pour moi ? demanda Simone.

— Ta mère ? Ah ! mon Dieu ! elle m'a fait des recommandations qui n'en finissent plus. Tu sais comme elle se tourmente toujours. Elle voulait venir, mais nos terribles sécousses l'ont tout à fait épuisée. Tu n'étais pas là, heureusement ; tu ne te doutes pas de ce que nous avons traversé.

M. d'Avron continuait, l'esprit encore frappé, revenant sans cesse aux mêmes idées :

— Jusqu'à ces derniers temps, j'ignorais les malheurs que peut entraîner le manque d'argent. Vois-tu, c'est horrible !...

Il frissonnait, gardant au fond de ses yeux troublés l'égaré de ceux qui ont vu de trop près l'abîme.

—Toi, au moins, tu ne connaîtras jamais ces souffrances-là, reprit-il.

—J'en aurai d'autres.

—Ah ! évidemment la vie n'est pas toute rose ! Tu la commences pourtant dans les meilleures conditions possibles. Je suis prudent. J'ai pris sur Richard tous les renseignements imaginables : caractère, conduite, tout est parfait ; je ne dis rien de la situation. Quant à son amour pour toi, la meilleure preuve en est qu'il t'épouse sans dot.

—Vous n'oubliez qu'une chose, observa ironiquement Simone.

M. d'Avron eut un geste d'impatience. Il n'aimait pas qu'on refroidît ses exaltations.

—Hélas ! oui, dit-il, son extérieur... Mais, sans cela, ce serait une perfection, et la perfection n'est pas de ce monde. Et puis, il ne s'agit là que d'un simple accident qui peut arriver à n'importe qui, dont ses enfants ne risquent pas de se ressentir.

—Et sa femme ?

—Oh ! mon Dieu ! je me rends parfaitement compte que, de prime abord, quelques hésitations te soient venues, auxquelles tu as eu le bon sens de ne pas t'arrêter, puisque tu as donné ton consentement avant que nous ayons donné le nôtre, ce qui même était assez déplacé.

Il essaya d'un air sévère qui ne lui allait pas, puis, soudainement attristé :

—Après tout, mes pauvres enfants, j'ai perdu le droit de vous blâmer, et mon seul désir c'est que vous ne portiez pas trop la peine de mes imprudences. Grâce à ta tante, je ne suis pas un homme déshonoré ; mais je suis un homme ruiné. Cet esclandre a donné le dernier coup à mon crédit. Mes créanciers se jettent sur moi comme les chiens sur un cerf aux abois. Avron et notre maison de Paris vont être expropriés, et, il y a trois jours...—il baissa la voix,—on a saisi nos meubles !... oui, nous en sommes là, par ma faute !...

—Oh ! papa ! cher papa !

—Juge de l'état où j'ai laissé ta mère et les enfants ! Osmin obtiendra des délais avec la procédure, et peut être...

Il n'acheva pas sa pensée, mais, au bout d'un instant, demanda :

—Quand te maries-tu ?

C'était lui qui, le premier, posait cette question fatale ! Simone réunit tout son courage.

—Je ne sais... bientôt... quand vous voudrez !...

Elle n'ajouta rien, dédaignant de se plaindre, sourdement irritée.

—Je m'entendrai avec ta tante, conclut M. d'Avron.

Le beau frère et la belle sœur s'entendaient toujours maintenant. Après quarante ans d'hostilité, ils en étaient venus, d'emblée, à un parfait accord dans la communauté soudaine de leurs intérêts.

Lady Eleanor se chargeait de faire toutes les démarches nécessaires, elle voyait à tout, pensait à tout, M. d'Avron en était émerveillé.

Dans son égoïsme naïf, il semblait avoir nulle idée du sacrifice de sa fille.

On demeura encore à Londres plusieurs jours, qui furent employés par M. d'Avron à visiter les monuments, et par lady Eleanor à traîner Simone dans les magasins, chez les couturières et les fournisseurs de toutes sortes.

Dans ces courses, la jeune fille ne trouvait qu'une fatigue immense, écœurante, étourdissante, et elle se demandait comment lady Eleanor pouvait encore se tenir debout.

Enfin le jour du départ arriva. M. d'Avron était tout à l'entrain du voyage ; l'aspect morne du pays ne le troublait pas. F'n été ce devait être très riant...

Les terres qui s'étendaient à perte de vue autour du château, la magnificence grandiose d'Erlington achevèrent de le séduire, et il ne s'assombrit pour la première fois que lorsqu'il se trouva en présence de Richard.

A force d'en écarter la pensée inquiétante, il avait presque oublié l'infortune de son futur gendre, et ce bandeau noir lui fut très désagréable à voir. Pendant une heure au moins, il resta silencieux, méditatif, puis il finit par en prendre son parti et par considérer Richard avec une sympathie croissante.

—Un brave garçon, déclara-t-il, résumant ses impressions, le soir, en tête à tête

avec Simone. Et tout à fait un des nôtres ! Je retrouve en lui cette intelligence, cette douceur, cette distinction de mon pauvre frère. Il serait aussi un homme superbe... Mais, quel dommage qu'il ait cette vilaine machine sur la figure !

Et, se rapprochant de Simone :

— Dis-moi, demanda-t-il avec inquiétude, qu'est-ce qu'il cache là-dessous ?

— Je ne l'ai pas vu, répliqua Simone laconiquement.

— Tu ne l'as pas vu ? C'est vrai ... et tu l'épouses ?...

M. d'Avron écarquilla les yeux, puis, trouvant une explication avantageuse :

— C'est un beau trait ! dit-il convaincu, un acte de courage et d'habileté dont peu de femmes seraient capables. Tu as voulu d'abord t'accoutumer, t'attacher à lui, de façon à pouvoir ensuite passer plus facilement sur ce qui t'aurait peut être arrêtée à première vue. Je te trouve sublime.

Désespérant de lui faire comprendre ses tourments, Simone se résigna et ne parla plus, contenant ses souffrances en son cœur.

Un jour, M. d'Avron vint rejoindre sa fille et lui dit avec attendrissement :

— Ta tante vient de me montrer le contrat. On ne peut être plus généreux, plus désintéressé. Non seulement Richard te reconnaît une dot énorme, mais encore...

Simone l'interrompit :

— Je ne veux pas savoir !

Cette munificence de Richard lui était odieuse, comme si tout ce qu'il ajoutait au prix dont il l'avait achetée l'eût mise davantage en sa possession. Les cadeaux superbes qu'il prodiguait lui semblaient plus pénibles à recevoir que des insultes, obtenues à peine un coup d'œil et un remerciement. Un jour, il lui remit sous enveloppe une somme destinée aux pauvres. Elle qui aimait tant les pauvres jadis, ne voulut pas même faire ainsi la charité et, sans l'ouvrir, remit l'enveloppe au Père Arnaud. Envers sa nouvelle famille, Richard multipliait les largesses, n'oubliant personne, envoyant à Georges et à Madeleine des caisses de joujoux qui auraient fait tourner la tête à des petits princes, comblant Mme d'Avron d'attentions charmantes, ayant probablement même donné des témoignages plus solides, car M. d'Avron paraissait avoir recouvré son entière sérénité. Il voulait sans doute faire apprécier sous toutes les formes à sa fiancée les bénéfices du marché conclu, et ces bienfaits semblaient à Simone d'autant plus avilissants qu'elle ne pouvait en avoir aucune gratitude. Le moment n'allait-il pas venir de payer tout cela !

Le mariage était fixé au commencement de février. Dans le château régnait une animation relative. On avait fait rouvrir les beaux appartements du corps de logis principal, et l'on y préparait, pour le futur ménage, une installation qui émerveillait M. d'Avron, pourtant blasé sur les choses de luxe. Simone fut reconnaissante à lady Eleanor de lui en interdire l'accès sous prétexte de surprises à ménager, tant la seule pensée de cet endroit et de la vie qu'elle y mènerait lui causait de mortelle angoisse.

Cette stupeur morne, cette sorte de cauchemar la prenant tout éveillée, qui s'était emparée d'elle au début de ses fiançailles, l'avait resaisie ; elle s'y absorbait de plus en plus, vivant ces derniers jours dans l'hébétude apathique du condamné à mort. Parfois, elle se sauvait dans le jardin, plus souvent, à cause du mauvais temps, elle se réfugiait dans les serres. L'affaiblissement de sa santé la rendait très sensible aux impressions physiques, au froid surtout ; l'atmosphère surchauffée des plantes exotiques lui procurait un bien être passager, puis l'émanation forte de la terre humide, les odeurs de fleurs lui montant à la tête mettaient un peu plus de vague encore dans ses pensées.

Un jour, dans la semaine qui précéda son mariage, comme elle s'était blottie sous un massif de palmiers, bien à l'abri, guettant un furtif rayon de soleil qui passait à travers le vitrage et examinant machinalement les formes bizarres d'une collection de cactus, groupés à quelque distance, a sa grande surprise, elle vit arriver Richard.

Jusqu'alors, il n'était jamais sorti du château, jamais non plus il n'avait fait une tentative pour se trouver seul avec elle. Que signifiait encore cette nouvelle fantaisie ?

— Vous me permettez de m'asseoir auprès de vous ? demanda-t-il avec cette courtoisie respectueuse qu'il témoignait à sa fiancée.

Simone fit de la tête un signe affirmatif.

Il s'assit à ses côtés sur un siège rustique.

— J'avais besoin de causer avec vous, dit-il. J'ai beaucoup d'inquiétudes. D'abord, à votre sujet.

—A mon sujet ?

—Oui, vous êtes malade, ma chère petite cousine !

Elle n'avait pu prendre encore sur elle de l'appeler Richard ni de se laisser appeler Simone, et ils usaient, en se parlant des titres auxquels leur parenté leur donnait un droit incontestable.

—Non, je ne suis pas malade, dit-elle avec un peu d'impatience. Ne vous inquiétez pas de moi.

—Certaines idées ne peuvent manquer de me venir parfois quand je vous vois abattue, souffrante... ou triste, reprit Richard. Pourquoi ne me montrez-vous pas un peu plus de confiance, d'amitié ? Nous sommes si près du moment où nous n'aurons plus de secrets l'un pour l'autre ! Pourquoi ne pas me dire ce que je serais si heureux d'entendre ?

Allait-il demander une déclaration d'amour à présent ? Simone eut aux joues une rougeur de colère, et elle détourna la tête.

—Pardonnez moi, reprit-il sans se troubler, si j'ai été trop ambitieux. En me donnant votre parole, vous m'avez donné la meilleure, la seule preuve d'affection que je pouvais espérer ; mais je voudrais qu'une fois encore, nous causions franchement, sans arrière pensée. Vous vous rappelez ce que ma mère vous a dit quand elle vous a parlé de moi pour la première fois, et ce que vous lui avez répondu ?

—Je me le rappelle.

Le même frisson passait encore dans les veines de Simone, qu'elle avait eu lorsqu'on lui avait proposé de devenir la femme de Richard.

—Et vous vous rappelez aussi, continua-t-il, de plus en plus hésitant, le moment où ma mère vous a menée... où vous m'avez vu...

—Oui.

Il prenait sa main et elle la lui abandonnait, pliée maintenant aux exigences de la situation, mais ressentant, toutefois, le même tressaillement d'antipathie que le premier jour où leurs doigts s'étaient effleurés.

—Rien n'est changé dans vos sentiments ? demanda-t-il encore.

—Rien !

Cette réponse dont la franchise, la spontanéité, n'étaient pas suspectes, ne devait lui laisser aucun doute, et, pendant une courte minute, Simone, follement, espéra de lui un tardif remords, une suprême miséricorde. Mais il se borna à rester un instant méditatif, la contemplant avec un peu de tristesse, et dit, comme se parlant à lui-même :

—On ne peut s'étonner que tant d'émotions, tant de secousses successives aient laissé leur trace. Ma pauvre chérie, ce sera à moi de vous faire oublier le passé !

Il serrait sa main plus fort, et il se rapprochait avec un ardent désir d'en dire davantage, de prononcer d'autres mots, d'avoir d'autres effusions. Mais il n'osa pas. Elle se détournait de lui, irritée, les lèvres serrées. Ainsi, encore, il venait de se jouer d'elle ! A quoi bon laisser échapper ce qu'elle avait été au moment d'avouer, trahir sa parole, abaisser son orgueil en une vaine supplication ?

—C'est tout ce que vous vouliez me dire, mon cousin ? demanda-t-elle, faisant un mouvement pour se lever.

—Non. Oh ! non. J'ai même oublié ce pourquoi je suis venu. Qu'est-ce que je n'oublierais pas auprès de vous ? C'est une question que je n'ai pas osé traiter devant ma mère et qui a, cependant, son importance. Mais, d'abord, il me faut vous rappeler un incident que vous avez peut-être perdu de vue, au milieu d'événements plus graves. Un certain dimanche, le dernier jour de l'année, un jour que je n'oublierai jamais de ma vie, que vous non plus vous n'avez pas oublié...

Non, elle ne l'avait pas oublié ! Elle s'en souvenait confusément, comme les damnés doivent se souvenir des choses de la terre.

Ce dernier jour de l'an passé avait été son dernier jour de bonheur, et, depuis, une éternité de tourments s'était écoulée.

—En revenant de la chapelle, poursuivit Richard, vous avez été témoin d'une scène pénible.

Tant de scènes pénibles s'étaient succédé qu'elle ne savait plus bien de laquelle il était question.

—Quelqu'un s'est présenté à ma mère et a été fort mal reçu. Vous ne savez peut-être pas bien de qui je parle ?

—C'était votre cousin, Thomas Erlington.

Tout à coup Simone se rappelait très nettement, et, sans savoir pourquoi, elle se ranimait, attentive, intéressée.

Richard continua :

—Je crains que ma mère ne vous ait donné de Thomas une mauvaise opinion que je voudrais détruire. Thomas est mon proche parent, mon meilleur ami, un homme d'honneur, un homme de cœur s'il en fut. Je peux répondre de lui comme de moi-même. Il est à peu près de mon âge ; nous avons été élevés pour ainsi dire ensemble. La petite propriété qu'il habite touche à nos terres. Nous nous voyions chaque jour et nous vivions en frères quand est survenu le malheureux accident qui devait tout changer pour moi.

Jusque là Richard n'avait fait, à cet accident, que des allusions rares et indirectes auxquelles lady Eleanor s'était toujours empressée de couper court. Cette fois non plus il ne s'appesantit pas et poursuivit :

—Vous devinez que ma mère a été alors au désespoir, mais ce qui vous semblera plus étonnant, c'est que, depuis cette époque, elle a pris en haine le pauvre Tom, soit qu'elle ait été aveuglée pour le rendre responsable d'un hasard fatal, soit qu'elle ne puisse, en sa jalousie maternelle, pardonner à son neveu d'être moins éprouvé que son fils. J'ai eu beau fuir, je ne suis jamais parvenu à vaincre ces préventions. Elle a fermé sa porte à Thomas, et, depuis deux ans, je ne le vois qu'en cachette, à de longs intervalles. Sa dernière tentative de réconciliation a eu pour seul effet de rendre les défenses de ma mère si formelles que je n'ose y contrevenir ; et, cependant, je ne puis me séparer du compagnon de toute ma jeunesse, si dévoué, si fidèle. Il a consolé mes heures douloureuses, il doit prendre sa part du moment le plus heureux de ma vie. Je crois bien qu'à présent, ma mère vous aime et vous écoute plus que moi ; voulez vous m'aider à lui arracher la grâce de Thomas ? Tous les vôtres me sont si chers que vous devez bien aimer un peu les miens !

Richard invoquait les obligations contractées ; Simone ne voulut se soustraire à aucune.

—Je ferai ce que vous désirez, dit-elle, mais vous ne devez pas avoir grande confiance dans l'étendue de mon pouvoir.

Richard ne scruta pas l'intention cachée dans cette remarque. Il s'était levé, inquiet, en entendant un bruit à l'entrée de la serre. Puis, aussitôt rassuré :

—Voilà ma mère qui vient ! s'écria-t-il.

Lady Eleanor s'avancit d'un pas pressé, et quand elle les eut découverts :

—Ah ! vous étiez là tous les deux seuls ! dit-elle.

Alternativement, elle les interrogeait d'un œil irrité.

—Ne pouvons-nous pas être ensemble, alléguait Richard, quand nous sommes si près du jour où nous ne nous quitterions plus ?

Cette réponse eut le don d'apaiser immédiatement lady Eleanor. Elle vint s'asseoir à côté de Simone, et ce repos ne lui était pas inutile, car la sueur perlait sur son front, tandis qu'une respiration bruyante et inégale soulevait sa poitrine.

—Pourrait-on savoir le sujet de votre entretien ? demanda-t-elle en reprenant haleine.

—Je crains, dit Richard, que vous n'en soyez pas très satisfaite.

Un nouvel étouffement coupa la parole à lady Eleanor, qui reprit d'une voix saccadée :

—Voyons...

—Il s'agit..., il s'agit... de ce pauvre Thomas.

Le nom abhorré ne provoqua pas le sursaut attendu, et, avec un certain soulagement, comme si elle eût redouté quelque chose de pire :

—Tu veux encore... Tu ne te lasseras donc jamais de m'importuner à ce sujet !...

—Je ne suis plus seul, maman. Nous sommes deux à vous solliciter.

C'était la première fois qu'une intimité s'établissait entre les fiancés, qu'ils semblaient unis dans une pensée, et lorsque Richard, énumérant les raisons qui plaidaient pour Thomas, finit par ajouter :

—Enfin, ma mère, il faut lui pardonner, parce que je suis heureux !

Lady Eleanor n'eut pas le courage de se fâcher, et, se tournant vers Simone :

—Vous désirez aussi que Thomas assiste à votre mariage ?

La présence de Thomas étant évidemment désagréable à lady Eleanor, la jeune fille se prit à la désirer.

—Je ne vois aucune raison de l'exclure, dit-elle avec une certaine animation.

Ironiquement, lady Eleanor répliqua :

—Oh ! les apparences sont et seront toujours en faveur de Thomas, car il est très habile, d'autant plus dangereux. Je n'ai contre lui aucune preuve matérielle, mais mon instinct ne me trompe pas, et je ne puis oublier que, s'il est le proche parent de Richard, il est avant tout son héritier.

—Est-ce donc de sa faute, s'écria Richard, si les dispositions de la loi sont telles ?...

Lady Eleanor prononça lentement :

—Notre ennemi, c'est celui dont nous entravons la prospérité. N'oubliez pas cet avertissement quand je n'y serai plus, car, tant que je vivrai, je ferai bonne garde. Pourtant, je ne veux pas mettre obstacle au premier désir que Simone exprime. Le jour de votre mariage, mais ce jour-là seulement, je recevrai Thomas. C'est tout ce que je peux faire ; Dieu veuille que ce ne soit pas beaucoup trop ! Venez, rentrons.

Elle tourna les talons et ils la suivirent docilement.

Le soleil avait décidément percé les nuages, un pauvre soleil gris, pâle et vague. A sa vue, les fleurs se rappelaient cependant les soleils radieux de leurs pays lointains, et, ouvrant leurs corolles, elles buvaient avec délice cette goutte de chaleur, de lumière et de gaieté.

Tout bas, Richard disait à Simone :

—Que je vous remercie !

Il souriait : son sourire épanoui, découvrant deux rangées de dents magnifiques, rappelait toujours à Simone celui de Madeleine. Ses yeux brillaient d'un éclat humide. Simone ne voulut pas s'en apercevoir. Plus tard seulement, bien plus tard, elle devait rêver à ce moment, au court moment où elle l'avait rendu heureux.

VIII

—C'est ce soir ! c'est ce soir !...

Pourquoi lui avaient-ils tous dit cela d'un ton joyeux ? Pourquoi, maintenant, ces syllabes résonnaient-elles sans fin, rythmées, continues dans sa pauvre tête bourdonnante, comme un marteau dans une cloche ?

Pourquoi cette joie quand elle avait la mort dans l'âme ?

Il est déjà tard. Dans l'après-midi, des messieurs sont arrivés, tout habillés de noir, ayant cet air austère spécial aux gens de loi et aux gens d'église, et M. d'Avron a appelé Simone :

—Viens vite ! dépêche-toi ! Le personnage le plus important ne peut se faire attendre !

Elle agit comme dans un rêve, n'ayant qu'une vague conscience de ce qui se passait autour d'elle. Les messieurs lui ont lu en anglais quelque chose de très long, sans doute les dernières prières, puis on lui a fait écrire son nom au bas du papier qu'on dit être le contrat, et, au moment où les messieurs noirs se retiraient, quelqu'un est entré.

Ce n'est pas un inconnu, cette fois, c'est Thomas Erlington. Il s'est mis à côté de Simone. Cependamment il n'a pas l'air joyeux.

Quelque chose de nouveau paraît. Simone reconnaît le Père Arnaud, qui a mis une soutane neuve et des souliers à boucles pour dîner au château. La cérémonie à la chapelle commencera un peu avant minuit. Il annonce cela d'un ton guilleret ; l'idée que Richard se contente de son ministère et que le pasteur protestant ne jouera aucun rôle en cette solennelle occurrence, emplit de joie son âme d'apôtre.

Lady Eleanor reçoit très bien le Père Arnaud, mais, malgré les efforts de Richard, se montre absolument rébarbative à l'égard de Thomas. Pour compenser, M. d'Avron fait à celui-ci un excellent accueil et le présente à sa fille. A quoi bon cette présentation ? Thomas n'est-il pas, à Erlington, le premier que Simone ait connu ? Il paraît s'en souvenir aussi. C'est peut-être pour cela qu'il considère la jeune fille avec une visible sympathie.

Il est là, tout près d'elle, à côté de Richard, et jamais Simone n'a été plus frappée de leur ressemblance et de leur dissemblance. Leur taille, leur tournure, leur voix, tout est identique. On les dirait coulés dans le même moule ; seulement, l'un est un homme,

L'autre est un monstre. Comment se fait-il donc que personne n'ait l'air de remarquer cela ?

Aurait elle pensé tout haut, ou y a-t-il des gens qui lisent sur le visage ce qu'on n'exprime pas ? Quelqu'un s'est penché vers elle, et, dans un souffle, elle a entendu ces mots :

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas l'aimer ! Ne faites pas votre malheur...

Il est temps encore !

Elle regarde. Ce doit être Thomas qui a parlé, il est tout proche. Lui, un étranger, il a deviné en une minute ce que, de loin, la mère de Simone n'a pas su pressentir, ce que, de près, son père n'a pas voulu voir. Lui, lui seul, il a eu assez de compassion pour une plainte, assez de courage pour un conseil ! Et cette parole, le premier écho de sa pensée secrète, exprimant ce qu'elle même n'osait se dire, a tiré Simone de la léthargie où elle était plongée depuis tant de jours. Elle se réveille, elle sait, elle voit. Dans quelques heures, elle sera la femme de Richard !...

Non, c'est impossible !

Toute droite, elle se lève. Elle a envie de répondre à Thomas, de l'appeler à son secours et de faire ce qu'il lui dit, de crier là, devant tout ce monde, qu'elle souffre, qu'elle ne peut pas, qu'elle refuse. Mais ses lèvres s'agitent sans laisser échapper un son. Lady Eleanor s'est retournée, la fixe. Richard est là, M. d'Avron et le curé se sont rapprochés aussi. Le poids des influences s'appesantit sur elle, le cercle se reforme, l'enferme, la captive. Alors elle se rend compte qu'en une chose, du moins, Thomas s'est trompé : il n'est plus temps...

— Où allez-vous, mon enfant ? demande lady Eleanor.

Pour fuir cette tentation qui la hante, pour réfléchir, au moins, avant de s'y abandonner, il faut être seule, et, de peur qu'on ne la retienne, Simone sourit en répondant qu'il lui reste encore quelques préparatifs à compléter.

— Question de toilette ! s'écrie gaieusement M. d'Avron.

Et le Père Arnaud ajoute que le recueillement et la prière sont plus nécessaires que jamais quand on va procéder au plus grand acte de sa vie.

Sont ils tous fous, ou se moquent ils d'elle ?

A présent elle est dans sa chambre. les portes fermées. Sur son lit, s'étale une chose blanche, soyeuse, vaporeuse : sa robe et son voile de mariée, et le seul usage qu'elle en voudrait faire, c'est de les prendre, de les déchirer, de n'en laisser que des lambeaux foulés aux pieds. Elle ne songe guère à prier. Tant de fois elle a demandé vaielement à Dieu de la secourir ! Et, maintenant, elle est trop méchante pour qu'il l'exauce. Elle n'aime plus personne, car personne ne l'aime, personne ne partage son tourment.

En bas, on continue à causer, à s'agiter, on fait même de la musique. C'est un jour de noces, un jour heureux. Simone seule pouvait l'oublier. Et une idée lui vient, une idée qui l'épanouit un instant dans une gaieté sarcastique. Ce soir, après s'être bien rejoui, bien félicité, si, lorsqu'on viendra chercher la mariée, on ne la trouvait plus ; si le plan était ainsi radicalement déjoué ; si, au lieu d'affronter la lutte, de s'exposer aux raisonnements qui la convaincraient, aux reproches, aux prières qui l'ébranleraient, tout bonnement elle se sauvait ? ..

Simone ouvre sa fenêtre. Le temps est affreux. Dans la nuit déjà épaisse, on entend mugir le vent déchainé, et s'abattre avec furie. Qui sait, peut-être trouverait-elle le refuge dans cette tempête épouvantable, un instant d'hésitation et elle referme la fenêtre.

Qu'est-ce qui la retient donc encore indécise, épeurée ? Qu'est ce qui l'effraye, quand la mort lui semblait douce à contempler ? C'est qu'il y a en elle quelque chose de plus fort qu'elle-même, qui domine les aspirations de sa chair et de son esprit, qui la gouverne comme un mors gouverne un cheval cabré : cette seconde nature qu'on nous a faite et qui prend le dessus sur notre véritable nature, ces préjugés absurdes ou sublimes de l'éducation, de la tradition, reçus avec le sang des ancêtres, scrupules chevaleresques, chimères, folies pour lesquelles ils ont vécu, ils sont morts, pour lesquels nous vivons et nous mourrons à notre tour, plus méritants qu'eux-mêmes en ce que nous en sentons l'exagération, que nous n'y croyons souvent qu'à moitié, et que, néanmoins, nous aimons encore mieux de nous y soumettre que de les abjurer.

Jamais un d'Avron n'avait manqué à la parole donnée, jamais, sur le nom d'une femme de la famille, n'avait plané l'ombre d'un scandale. Le passé écrasait Simone.

Ce n'était plus Richard, lady Eleanor, ses parents seuls qu'elle allait trahir, mais tous ceux qui l'avaient précédée. Il y a deux tyrannies dont on ne s'affranchit pas, deux adversaires qu'on ne réduit pas au silence : sa propre conscience et l'opinion publique. Simone n'eut pas le courage de les braver. Cette frêle barrière de l'honneur l'arrêta, et, avec le stoïcisme de l'entier désespoir, comme cent ans auparavant, dans un cachot de la Terreur, l'aïeule avait attendu l'heure du supplice, la petite fille, elle aussi, attendit. Ce ne fut pas long. Plus vite que jamais, s'égrenaient les instants suprêmes et précieux. On ne laissa même pas Simone les savourer en paix. Déjà on envahissait sa chambre.

—Il faut vous habiller !

A la suite de lady Eleanor, toutes les femmes d'Erlington accouraient curieuses, embesognées, voulant, chacune selon son grade, participer à cette grande affaire : une toilette de mariée. Etourdie, Simone les laisse faire.

Enfin miss Hannah cessa de manipuler durement ses cheveux, Mrs Griffith de lacer férociement son corsage, toutes les autres cessèrent de la tirailler à droite, à gauche. L'œuvre était achevée. On s'écartait pour juger de l'effet. Machinalement, Simone voulut voir aussi et se retourna vers la psyché. Mais Mrs Griffith s'interposait vivement, expliquant, dans un français très défectueux, qu'une mariée ne devait jamais se regarder à la glace : cela portait malheur. Simone haussa les épaules. Rien ne pouvait plus lui porter malheur, à elle, et, passant devant Mrs Griffith, elle se regarda, étonnée, fâchée de se trouver le teint éclatant, les traits animés, très à son avantage dans l'ardeur de fièvre qui la brûlait.

—Tu es charmante ! dit son père, venant la chercher.

Les mariages n'ont pas, en Angleterre, la solennité qu'ils ont en France, et l'état de Richard avait éloigné toute idée de fête et de pompe.

Outre Thomas Erlington, Simone ne trouva au salon que trois gentlemen qui devaient servir de témoins pour la cérémonie religieuse et la cérémonie civile, toujours célébrées simultanément, et cette heure nocturne, cette absence de famille, cette sensation d'exil et de tristesse, laissaient mieux comprendre à Simone combien son mariage était différent des autres mariages, et le lui faisaient davantage encore apparaître comme un acte lugubre, honteux, inavouable, auquel on s'efforçait de procéder en secret.

Puis Richard parut. L'attention se reporta sur lui, et elle souffrit davantage, n'ayant pas encore connu cette humiliation de rougir de lui en public. Il devait éprouver une gêne au moins égale, car il demandait hâtivement si le Père Arnaud était prêt, si l'on allait bientôt commencer.

Lady Eleanor suivait son fils. Elle avait quitté le grand deuil qu'elle portait toujours et, dans sa lourde robe de damas gris à traîne immense, la tête couronnée de plumes, déployait une majesté un peu ridicule. Pour la première fois peut-être depuis la mort de son mari et de ses enfants, elle paraissait consolée, et son visage se détendait en une sérénité rayonnante. A la voir auprès de M. d'Avron, on aurait pu croire que tous les honneurs, tous les plaisirs de ce jour leur étaient réservés. Très vite, le signal du départ fut donné.

M. d'Avron prit le bras de sa fille, Richard celui de sa mère, les autres suivirent, et l'on s'achemina à travers les longs couloirs, les interminables escaliers du château. Rangés sur le passage du cortège, les domestiques répétaient :

—Joy ! Joy !

Et, à ce souhait de bonheur, Simone laissait son père seul répondre. Elle devinait, derrière elle, le ricane discret des trois gentlemen, et l'amour propre est en nous si sensible, qu'elle ressentait la blessure faite au sien presque autant que le brisement de son cœur. Au dehors, la tempête redoublait ses gémissements lugubres. Lorsque, pour gagner l'entrée extérieure de la chapelle, il fallut sortir et faire, sous un auvent vitré, quelques pas au dehors, le vent s'engouffra avec une telle force que les lumières qu'on portait s'éteignirent, et, tout bas, quelqu'un dit encore :

—Mauvais présage !

Mais, déjà, on entrait dans la chapelle, étincelante et parée. Un petit orgue, placé derrière l'autel, se mit à jouer la marche nuptiale de Mendelssohn, et, sitôt que les mariés furent agenouillés sur leurs prie-Dieu, devant la balustrade du chœur, le Père Arnaud s'avança vers eux.

Il avait déjà réalisé une partie de son rêve. Des ornements superbes le revêtaient, assez massifs pour le gêner un peu. Lentement, il bénit les anneaux, puis commença son discours. Il le débita avec assurance, faisant bien ressortir tous les effets.

D'abord, Simone l'écouta, puis retomba dans son rêve.

Le Père Arnaud s'arrêta, et la cessation du bruit qui la berçait rappela son attention. Puis-il reprit la parole, mais pour adresser seulement une demande très courte. Elle releva la tête, vit les quatre témoins qui s'étaient avancés, deux à côté d'elle, deux à côté de Richard, et comprit ce que le Père Arnaud lui avait demandé :

A ce moment, ses yeux rencontrèrent par hasard les yeux de Thomas Erlington. Le regard du jeune homme lui répétait l'adjuration déjà entendue ; le sien donna la même réponse, déjà faite : " Il est trop tard ! " tandis que ses lèvres murmuraient machinalement le *oui* sacramentel. Cela ne suffisait pas encore. La cérémonie se poursuivait avec les interminables minutes que le mariage catholique, en Angleterre, emprunte aux usages nationaux. Après avoir accepté Richard pour légitime époux, il fallut encore promettre de le " prendre et de le garder dans la joie et dans la peine, la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie ", de lui être fidèle, de lui être soumise, de l'aimer : autant de mensonges, autant de parjures qu'elle accumulait maintenant à la hâte, sans scrupule.

Enfin, on la laissa. Les témoins s'éloignèrent, le prêtre monta à l'autel, célébra la messe. Puis chacun quitta sa place pour aller signer sur le registre de l'état civil, et on sortit de la chapelle comme on y était entré, sauf qu'à présent Richard conduisait Simone. Il la conduirait où il voudrait, désormais... toujours !... Un instant, elle crut ne pouvoir avancer. Le sol tremblait sous ses pas, et Richard, se penchant, lui demanda avec sollicitude ce qu'elle avait.

— Rien ! rien du tout !...

Une grisette subite la ramenait. Devant ces étrangers, devant lui-même, elle voulait payer d'audace. Elle sourit à Mrs Griffith et à miss Hannah qui, du haut de l'escalier, faisaient, selon l'usage, pleuvoir sur les mariés des poignées de riz et de froment. Quand on fut assis autour de la table où un souper magnifique était servi, elle éblouit les gentlemen par la grâce de ses manières et par son adresse à découper le gâteau de noces, un monument de sucre aux bizarres enjolivures.

Thomas Erlington seul resta froid. Sa bienveillance de tout à l'heure avait subitement disparu, et elle-même, maintenant, lui en voulait un peu. Le repas s'acheva promptement. Tout le monde semblait pressé d'en finir, sauf les trois messieurs que cette partie seule de la cérémonie intéressait. On les laissa avec Thomas devant leurs verres pleins, tandis que lady Eleanor, faisant un signe à M. d'Avron, sortait, emmenant les mariés.

— Mes enfants, il est tard, dit-elle. Nous allons vous conduire chez vous.

Une fois délivré des trois gentlemen dont la raillerie de mannequins et le langage incompréhensible lui en avaient imposé, M. d'Avron eut une effusion chaleureuse. Il parla de sa femme qui n'était pas là, de son regret, de son bonheur, de son inquiétude, de sa confiance, essayant une larme, étouffant un rire ; puis, sautant à un autre ordre d'idées avec un joyeux enfantillage :

— Tu vas enfin voir ton chez toi, dit-il à Simone. C'est plus joli encore que tu ne crois.

On entraînait Simone vers une partie du château qu'elle ne connaissait pas, et, triomphalement, son père l'introduisait, lui montrant son salon, la chambre de Richard, et enfin sa chambre.

Elle eut une vision confuse de couleurs claires, de soieries, de dorures, de fleurs, de candélabres allumés. Puis lady Eleanor l'embrassa, et son père, la serrant contre son cœur, lui dit :

— Mon enfant chérie, Dieu te bénisse comme je te bénis !

Elle voulait le retenir, elle l'appela :

— Mon père !... ne me laissez pas !...

Mais il était parti. Elle restait seule avec Richard, son mari...

.....
D'un coup d'œil effaré, elle parcourut la chambre, une jolie chambre tendue de satin pompadour, et, reculant jusqu'au fond de la pièce, alla tomber sur un petit canapé qui se trouvait dans un angle. Elle demeura un moment le visage caché dans ses mains, puis elle les écarta, sentant quelque chose la frôler, et vit Richard à genoux devant elle.

— Ma bien-aimée, murmura-t-il, mon adorée, ma femme !...

Il semblait avoir exprimé ainsi tout ce que son cœur pouvait concevoir de plus tendre et de plus doux, et, avec ivresse, il répéta :

—Ma femme !...

Jamais encore tout ce que ce mot impliquait n'avait été, pour Simone, aussi compréhensible, aussi redoutable, et l'ardeur des yeux qui la dévorait, des yeux effrayants de ce visage invisible, lui faisait mal, lui faisait peur.

—Je vous en prie, dit-elle faiblement, ne restez pas ainsi, levez-vous...

Il obéit, vint s'asseoir à côté d'elle, et tout à coup, secoué par une émotion violente :

—Ah ! Simone ! s'écria-t-il, pardonnez moi ! Je devrais être si heureux et je souffre tant !

Sa voix était altérée au point qu'on distinguait à peine ses paroles.

—Je croyais pouvoir oublier, continua-t-il, et je ne peux pas. Songez à cette amertume, à ce regret immense. C'est à présent que je sens tout ce que j'ai perdu, le pauvre malheureux homme que je suis ! Si cette affliction n'était pas tombée sur moi, si j'étais à présent ce que j'ai été...

Il s'arrêta, puis, se jetant sur elle, l'attirant d'un geste éperdu :

—Je t'en conjure, ôte moi cette terreur qui m'obsède, vois comme je t'adore !... Dis que tu m'aimeras, pas seulement par dévouement, par pitié, mais aussi par amour ! Je suis fou, vois tu, mais c'est cela que je veux, et, sans cela, je crois que je mourrai !

Et comme elle se taisait, cherchant à lui échapper :

—J'ai respecté toutes tes délicatesses, dit-il, je t'ai obéi tant que tu l'as voulu, et sera toujours ma joie de t'obéir, mais tu ne peux plus exiger de moi, à présent, cette retenue, ce silence qui m'étouffent. Tu dois songer que je suis ton ami, ton mari, que je t'appartiens par tous les fibres de mon cœur et de mon âme, et tu ne voudras pas me laisser souffrir quand mon bonheur est dans un mot de ta bouche, un baiser de tes lèvres. Parle-moi, mon amour !... Dans le monde entier, je n'entends, je ne vois plus que toi !

Il l'enlaçait plus étroitement et, pris d'un irrésistible transport, il pressa ses lèvres sur la joue de Simone.

Alors, avec un cri, trouvant la force de le repousser, elle se dressa, le visage en feu :

—Non, je vous défends, je ne veux pas !

A ce contact, la répulsion qu'il lui inspirait s'était réveillée aussi forte, plus forte encore qu'au premier jour, atteignant un degré d'intensité qu'elle n'avait pu prévoir, impossible à vaincre et même à déguiser. Eu elle, la chrétienne, la grande dame, l'être de convention, de civilisation, s'aneantissait, disparaissait ; il n'y avait plus que la femme instinctive, la femme qui n'aimait pas, qui se révoltait et qui se détendait. Richard s'était levé aussi. Il l'avait prise par les deux épaules et, la forçant à le regarder, les yeux dans les yeux :

—Ah ! s'écria-t-il, j'avais raison de craindre, de douter ! Vous vous êtes trompée et vous le sentez maintenant. Vous ne m'aimez pas !

Un sanglot soulevait sa poitrine, ébranlait son corps robuste, mais, dans son agitation même, il gardait cette possession de lui-même, cette douceur dont, tant de fois, Simone s'était exaspérée, et, au lieu de lui faire un reproche, la plaignant, la consolant :

—Mon pauvre petit ange ! dit-il. Vous avez cru, dans la générosité de votre âme, que le dévouement, la compassion, pouvaient être sans bornes, suffire à tout. A présent, vous vous rendez compte et vous regrettez ce que vous avez fait... J'aurais dû le prévoir, m'y attendre ! Je suis très malheureux, mais je ne suis pas fâché. Ne craignez rien. Il faudrait être le dernier des hommes pour ne pas avoir, envers vous, tous les égards, tous les ménagements. A force de tendresse, de patience, de bonté, je finirai bien par vous habituer à moi, par faire que vous m'aimiez. Laissez-moi espérer cela seulement ; je ne vous en demande pas davantage. Ayez confiance en moi ; je vous jure de me soumettre à tout ce que vous voudrez, mais dites-moi au moins ce que vous voulez !...

—Je voudrais être morte ! dit Simone, éclatant en pleurs convulsifs.

La réaction se produisait ; ses nerfs, trop longtemps comprimés, reprenaient le dessus, et, ne trouvant pas d'autre souhait à former, elle répétait avec passion :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! si je pouvais mourir !...

Richard la regarda un moment, consterné. Puis, très bas, lentement, d'une voix éteinte, comme brisée :

—Alors ce n'est pas seulement de l'indifférence, c'est de l'horreur que vous avez

pour moi ? Simone, répondez ! Qu'est-ce que je dois penser ? qu'est-ce que je dois croire ?

—Ce qu'il vous plaira ! s'écria-t-elle, parvenue au comble de la surexcitation. Je ne peux plus cacher, je ne peux plus faire semblant !... J'ai assez menti pour aujourd'hui !

Un âpre besoin de vérité l'emportait, une folle envie de parler, de crier, de se trahir, qui dominait la raison, la prudence, le sentiment du devoir, l'instinct du danger, et elle reprit :

—D'ailleurs, j'aurais beau faire, vous ne me croiriez pas ! Vous ne pourriez supposer un instant que je vous aime, que je doive jamais vous aimer. Vous savez bien que c'est impossible !

—Oui, dit-il accablé. Maintenant, mais maintenant seulement, je sais, je vois... Ma disgrâce est telle, que rien ne peut l'atténuer aux yeux d'une femme, de ma femme ! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout d'abord ?

Et, s'échauffant :

—Oui, dans quel but vous êtes-vous jouée de moi jusqu'à ce jour, jusqu'à cet instant ? Pourquoi avez-vous franchi ce pas irrévocable ? Je ne vous comprends plus, je ne vous reconnais plus ! Êtes-vous devenue folle, ou comment m'avez-vous trompé ?

Son calme était enfin dissipé. La colère bouillonnait en lui. Il avait posé ses doigts sur un des barreaux dorés formant le dossier d'une petite chaise, et le barreau tombait en éclats.

C'était pour Simone un plaisir orgueilleux de penser qu'il aurait pu la briser ainsi, et de le braver, de le provoquer, de le pousser à bout.

—De quoi vous plaignez-vous ? dit-elle avec un rire méprisant. Vous avez voulu ma vie, vous l'avez achetée, vous l'avez prise, et si le marché est honteux, c'est de votre part, non de la mienne !

—Moi, dit-il désespérément, je n'ai à m'accuser que de vous avoir trop aimée, d'avoir cru en vous. C'est l'amour qui m'a aveuglé... tandis que vous... allons, avouez-le, vous n'avez été guidée que par l'intérêt !

—M'avez-vous laissé la possibilité d'agir autrement ? répliqua-t-elle, bondissant sous ce reproche. Est-ce ma faute si j'ai dû opter entre le malheur des miens et mon propre avilissement, si vous avez profité de mes souffrances, de mes angoisses, de mon abandon ?...

—Vous cherchez une excuse, interrompit-il, les lèvres tremblantes, mais vous ne la trouverez pas. Même pour enrichir vos parents, vous n'aviez pas le droit d'user de moyens infâmes. J'avais été déjà, j'aurais été toujours pour vous un parent, un ami dévoué. Pourquoi avez-vous consenti à ce que je devienne autre chose ?

L'audace effrontée de cette défense affola Simone, et, sachant ses pleurs, le regard dur, sec, méchant, elle cria :

—Est-ce donc un libre consentement que celui qu'on donne, le couteau sur la gorge, et une femme choisit-elle son mari quand on lui dit : " Votre père ira en prison, ou vous épouserez cet homme, sans l'aimer, sans l'estimer, sans même le connaître ", car, enfin, je ne vous connais même pas, puisque je ne vous ai jamais vu !...

—Vous ne m'avez jamais vu ?

La fureur de Richard tombait déjà. Dans cette exclamation, il n'y avait plus qu'une angoisse immense, infinie, et Simone, ébranlée, s'arrêtait, devant un changement, une modification imprévue dans le drame de sa vie.

—Ou vous me trompez encore odieusement, reprit enfin Richard avec force, ou une autre m'a trompé, oui, m'a trompé en tout ! Dans les deux cas, je suis aussi malheureux ; mais il faut sortir de ce doute. Je suis votre mari, votre maître. Je vous ordonne de me répondre. Est-ce vrai, ce que vous venez de me dire ?

Elle répéta :

—Je ne vous ai jamais vu.

Alors il vint se mettre en face d'elle. Une lampe à pied éclairait la jeune femme, affaissée sur le canapé, toute blanche dans sa robe d'épousée. Il la fixa un instant comme on regarde une vision qui va s'évanouir, et, reprenant l'accent avec lequel il lui avait parlé d'abord :

—J'aime mieux croire l'impossible que de douter de toi, dit-il. Si tu n'as pas été libre, tu l'es maintenant ! Si tu ne m'as pas vu, eh bien ! tu vas me voir !

Il s'était rapproché de la lampe et, vivement, sans que Simone eût le temps de s'y préparer, de s'y attendre, il avait détaché son bandeau, il lui apparaissait. Les conjectures effrayantes qui la hantaient depuis un mois revenaient grandir l'émotion de ce moment. Elle sentit son esprit se troubler, sa vue s'obscurcir.

Puis vaguement elle distingua :

Un visage venait de surgir, se penchait sur le sien, un visage inconnu, bizarrement, affreusement défiguré, troué, meurtri, déséquilibré, traversé d'une large tache rouge qu'on eût dit sanglante, et qu'éclairaient sinistrement des yeux immenses, dilatés, étincelants comme deux jets de flamme.

Simone entrevit tout cela en une seconde, sans avoir le courage d'un minutieux examen. Comme en face d'une blessure, d'une plaie, d'une monstruosité quelconque, un frisson parcourait sa chair, une secousse irréflechie de dégoût, d'enfantine terreur, involontairement, elle abaissait ses paupières et se rejetait en arrière. C'en était assez pour celui qui la guettait, pénétrant la pensée non encore formulée, devinant les mots non encore dits. Dans le silence de la chambre, une voix résonna, une voix que Simone n'avait pas encore entendue un éclat de fureur, un hurlement de désespoir.

—Je suis un monstre ! Ma femme me déteste, ma mère m'a trompé. Tout est fini !...

Simone rouvrit les yeux, mais il n'y avait plus personne à côté d'elle, et la porte de sa chambre retombait avec violence. Elle eut l'intuition subite d'une grande faute, d'un grand malheur, et, se relevant d'un bond, elle appela :

—Richard !

C'était la première fois qu'elle lui donnait son nom. Si tout à l'heure, il l'avait entendue le prononcer ainsi avec cette anxiété suppliante, jamais on n'aurait pu le détacher d'elle. A présent, il n'entendait plus ou il ne voulait plus entendre.

—Richard ! criaît Simone plus haut.

Elle qui, une minute auparavant, eût donné sa vie pour l'éloigner, elle aurait voulu qu'il revînt, et, comprenant qu'il ne reviendrait pas, elle se mit à sa poursuite.

Elle traversa l'appartement fleuri, illuminé encore. Il n'était pas là, mais il venait d'y passer laissant tout ouvert derrière lui, et, en une course folle, elle se précipitait à sa suite. Sur le seuil de la dernière porte, elle s'arrêta ; au delà, c'était l'obscurité, l'inconnu. Jamais on ne l'avait menée dans cette partie du château. Elle appela de nouveau :

—Richard ! Richard !

Au lieu de réponse, elle n'entendit que des pas précipités, déjà lointains, qui s'éloignaient encore. Alors, éclairée d'abord par le rayonnement qui venait à travers la porte béante, puis dans l'ombre, puis dans les ténèbres, sans hésiter, elle se lança à l'aventure. Ses pieds s'embarraissaient dans la traîne de sa robe, ses dentelles se déchiraient. Elle se heurtait aux angles des murs, mais elle ne s'en apercevait pas. Elle allait, toujours à tâtons, guidée par le bruit de plus en plus faible, maintenant à peine perceptible.

A l'étage inférieur, une porte batuit. En même temps, Simone sentit le sol manquer sous ses pieds, et, étendant les mains, se retint à la rampe d'un escalier. Elle descendait, de plus en plus haletante, sans songer même qu'elle risquait de tomber, de rouler, de se tuer à chaque pas. Mais elle n'entendait plus rien. Richard était loin, trop loin pour qu'elle pût le rejoindre. Il fallait que d'autres vinsent à son aide. Où étaient-ils ?... Où était elle elle-même ? Elle remonta aussi vite qu'elle était descendue, et, à grand-peine, retrouva son chemin jusqu'à son appartement, puis, de là, jusqu'à l'aile habitée du château qu'elle connaissait bien, et l'espérance lui revint que Richard, lui aussi, s'était peut-être réfugié là bas, auprès de sa mère. A cette idée, elle se trouvait calmée, et elle s'étonnait de son inquiétude ; elle avait envie de s'en retourner. Pourtant, elle voulut s'assurer et se dirigea du côté de la chambre de lady Eleanor. Comme elle y parvenait, la porte s'ouvrit, et lady Eleanor, tout habillée encore, parut dans l'embrasure, demandant, à haute voix :

—Qu'y a-t-il ?

Puis, apercevant Simone, elle s'avança, parut chercher quelque chose, quelqu'un, auprès de la jeune femme, et, tout de suite, d'un ton menaçant s'écria :

—Où est Richard ? Où est votre mari ?

—Je ne sais pas, dit Simone égarée. N'est-il donc pas ici ?

Lady Eleanor saisit sa belle-fille par les poignets.

—Qu'est-ce que vous lui avez fait ? interrogea-t elle.

Elle serrait à les briser les poignets de Simone, mais celle-ci ne sentait pas la douleur, ne cherchait pas à se défendre et répétait :

— Il est parti... il ne veut pas revenir... je ne sais pas où il est allé !

Dans un émoi, elle parlait haut.

— Taisez-vous, dit lady Eleanor. Pas de bruit, pas de scandale ! Retrouvons-le d'abord. Après, nous compterons ensemble !

Elle avait pris un flambeau. Sa main ne semblait pas, et elle allait, plus vite que Simone, écoutant, flairant, quêtant, comme un animal à la recherche de ses petits. Sur le palier du premier étage, les deux femmes se trouvèrent en face de M. d'Avron qui accourait, réveillé en sursaut et vêtu à la hâte, demandant à son tour :

— Qu'est-ce que j'entends ? Que se passe-t-il ? Simone, que fais-tu ici ?

— Elle a chassé mon fils et elle le cherche à présent ! Cherchez aussi ! répondit lady Eleanor d'un accent si farouche, que M. d'Avron la suivit sans oser s'enquérir davantage, disant seulement de temps en temps :

— Nous allons le retrouver. Une querelle d'amoureux !... cela arrive tous les jours !...

Mais Richard ne se retrouvait pas.

Enfin lady Eleanor s'arrêta devant une petite porte de service qui ouvrait sur la cour.

— Il est sorti par là ! dit-elle, montrant les verrous tirés.

Ces recherches prolongées avaient fini par attirer l'attention. Des domestiques paraissaient. Essayer de garder le secret davantage eût été inutile, peut-être dangereux. Chez la mère, la crainte d'un esclandre faisait place à d'autres craintes.

— Allez voir aux écuries s'il ne manque pas un cheval. Allez demander au concierge s'il n'est pas sorti personne, commanda lady Eleanor.

Elle attendit la réponse sur place, debout, immobilisée dans sa douleur, regardant au dehors l'obscurité profonde, écoutant mugir la tempête qui grandissait. On revint lui dire que tous les chevaux se trouvaient dans leurs boxes, et que, hormis le Père Arnaud dans sa carriole et les invités dans leurs voitures, le concierge affirmait n'avoir laissé passer personne.

— Vous voyez bien que Richard est dans les alentours ! dit M. d'Avron d'un ton consolant.

— Oui, à moins que...

Sans achever sa pensée, lady Eleanor s'élança au dehors, mais déjà Simone l'avait comprise et devancée.

— Simone ! ma sœur !... C'est insensé par un temps pareil !... cria vainement M. d'Avron, dont une averse furieuse, l'inondant dès les premiers pas, avait considérablement ralenti le zèle.

Le souhait qu'avait formé Simone quelques heures auparavant, s'était réalisé. A travers le vent, à travers la pluie, elle courait, éperdue, glissant, se relevant, aiguillonnée par une pensée unique. Mais ce n'était plus pour fuir Richard, c'était pour le chercher. Ce n'était plus elle-même qu'elle voyait, s'égarant, se perdant, mourant en un coin solitaire ; c'était lui, et un remords affreux lui déchirait le cœur. Des pensées lui venaient, jusqu'alors ignorées. S'il avait été plus malheureux que coupable, s'il avait souffert autant qu'elle, plus qu'elle peut-être, car il l'aimait et elle ne l'aimait pas ?

Non, elle ne l'aimait pas ! Son image horrible la poursuivait comme un fantôme. Qu'il reparût en ce moment, sain et sauf, et l'indifférence, la défiance, l'aversion reviendraient. Mais elle ne voulait pas avoir trahi, avoir perdu, avoir tué celui auquel elle avait juré fidélité devant Dieu. Pour la première fois, elle se sentait liée à lui, et, presque involontairement, tandis que lady Eleanor se remettait à appeler :

— Richard ! mon enfant !

Elle cria :

— Mon mari !

Pas plus l'un que l'autre, les appels ne furent entendus.

Vainement, dans toutes les directions, des hommes exploraient les jardins, des torches s'agitaient, éclairant les allées les plus sombres, jusqu'aux recoins perdus.

— A quoi bon s'entêter ? finit par dire M. d'Avron. Vous vous épuisez toutes deux inutilement. Rentrez ! Je vais chercher encore, mais, vous le voyez bien, il n'est pas là.

— Non, dit lady Eleanor s'arrêtant. Il est dans la rivière !...

Le calme assuré de sa voix fit tressaillir Simone et son père. Se retournant, ils la virent, à la lumière indécise des torches, non plus livide, mais verdâtre. Tout à coup, elle chancela.

—Fouillez la rivière ! dit-elle de nouveau.

Et comme une masse, elle s'abattit aux pieds de Simone.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria M. d'Avron atterré. Qu'est-ce encore ?

Simone était à genoux. Elle s'efforçait de relever ce corps pesant, elle essayait de poser sa main sur la place du cœur, de s'assurer qu'il battait, et, tout de suite, déjà familiarisée avec les catastrophes, elle pensait que la mère était morte comme le fils. On accourait à l'aide. On relevait lady Eleanor, inerte, et on la rapportait au château. On ne songeait plus à Richard. Tous se pressaient autour du grand lit à baldaquin, si pareil à un catafalque, où la maîtresse de la maison reposait, si pareil à un cadavre.

—C'est un évanouissement, disait M. d'Avron. Cela va passer. Tenez ! déjà elle regarde !

Les yeux de lady Eleanor, grands ouverts, se tournaient vers le panneau qui contenait ses chers portraits.

—Attaque ! attaque ! déclarait Mrs Griffith, dirigeant les soins d'un air expérimenté, tandis que miss Hannah semblait hébétée d'horreur par l'indescriptible état de la superbe toilette de la mariée.

—Je t'en prie, dit M. d'Avron, voyant Simone grelotter sous ses loques ruisselantes, laisse-toi au moins sécher, déshabiller !

Simone secoua négativement la tête. Elle ne voulait pas quitter la main glacée de lady Eleanor, restée dans la sienne. M. d'Avron n'osa pas insister. Pris d'une timidité douloureuse, il s'apercevait enfin que d'horribles malheurs avaient atteint sa fille, qu'il en était responsable, et il se sentait navré, repentant jusqu'au fond de l'âme, il ne savait encore de quoi. Enfin il n'y tint plus.

—Ma pauvre petite ! murmura-t-il, dis-moi... est-ce que tu ne l'aimes pas, est-ce qu'il ne t'aime pas ? T'a-t-il maltraitée, trompée en quelque chose ?

—Je ne sais pas ! dit Simone. Je ne crois pas que ce soit lui seul !

Simone parlait à son père mais elle observait lady Eleanor. La main de la vieille femme eut un léger soubresaut et, échappant à celle de Simone, lentement, avec un effort infini, alla toucher sa poitrine, les doigts réunis, et, par trois fois, s'éloigna, revint, imitant le geste dont, en récitant le *Confiteor*, le prêtre accompagne son *mea culpa*.

Puis ses yeux, un instant arrêtés sur Simone, se reportèrent vers les images aimées de ceux qu'elle croyait peut-être déjà revoir, et, s'abaissant un peu, allèrent se fixer sur le portrait de Richard enfant, pour ne plus s'en détacher. Ce fut le dernier signe de connaissance. Simone ne sut jamais si lady Eleanor entendit les mots qu'elle lui murmurait, sentit le baiser d'adieu qu'elle lui donnait, le baiser de pardon et de miséricorde.

Le médecin d'Erlington arrivait, examinait et, dans l'embrasement d'une fenêtre, tâchait d'expliquer à M. d'Avron, en mauvais français, que c'était une des crises habituelles à la maladie de lady Eleanor, la dernière, sans doute. Il s'étonnait seulement que cela ne fût pas arrivé plus tôt, et il pronostiquait :

—Hémorragie... puis la fin !

Par conscience, on n'en tortura pas moins la mourante de ces remèdes barbares qu'on multiplie d'autant plus qu'on les sait inutiles.

Enfin l'hémorragie se produisit.

—Et son fils qui n'y est pas ! répétait M. d'Avron, affolé.

L'agonie commençait. Un râle funèbre emplissait la chambre, tandis qu'au dehors, le vent poussait des plaines, des lamentations de mort, ou, par bouffées, apportait le bruit des pas et des cris de ceux qui continuaient à chercher Richard.

—Pas même un prêtre, puisqu'elle n'est pas catholique ! murmurait M. d'Avron. Pas même un crucifix !

Lady Eleanor regardait toujours la miniature de Richard. Elle mourut en la regardant, fidèle encore à ce culte idolâtre, à cette tendresse égoïste et folle, qui venait de faire le malheur de son fils et qui venait de la tuer. Quand tout fut fini, M. d'Avron entraîna Simone, la porta presque dans la chambre d'où, la veille, elle était sortie pour se rendre à la chapelle. Alors, en passant devant la psyché où elle s'était vue dans sa toilette de mariée, elle eut la curiosité de se voir encore. Mais elle se reconnut à peine

dans la créature hagarde, échevelée, vêtue de haillons boueux qu'elle apercevait. Soudain, elle poussa une exclamation :

—Papa ! regardez !...

Sur le front, au milieu de ses cheveux bruns, une mèche blanche, toute blanche, se détachait, marque fatale, stigmaté de douleur que l'aïeule avait emporté du pied de l'échafaud.

M. d'Avron fondit en larmes.

—Ma pauvre enfant, ne put-il s'empêcher de dire, quelle nuit de noces !

IX.

On oublie parfois une grande douleur pour un grand embarras. Lady Eleanor n'avait cessé de vivre que depuis quelques heures, et déjà M. d'Avron était tout absorbé par les difficultés de sa position, après celle de Simone, la plus fausse, la plus lamentable qu'on pût imaginer.

—Ne pas savoir où chercher Richard ! me trouver là entre ma belle-sœur morte et ma pauvre fille abandonnée... dans ce maudit pays où je ne connais personne, où personne ne veut me comprendre ! disait-il avec cette rage naïve du Français, né bavard, quand la suprême consolation de la parole lui est refusée.

Tardivement, une inspiration lui vint.

—Et Thomas Erlington !... s'écria-t-il, le proche parent, le meilleur ami de Richard !... un homme de ressources ! Où ai je eu la tête de ne pas penser à lui ! Comment se fait-il qu'il ne soit pas déjà là ?

L'autorité de lady Eleanor avait été assez puissante pour lui survivre quelque temps. Aucun de ses domestiques n'eût osé aller chercher Thomas, et la farouche solitude d'Erlington n'avait pas encore permis aux événements de transpirer au dehors. La journée s'avancait déjà lorsque le messager, envoyé par M. d'Avron à quelques milles du château, chez Thomas Erlington, ramena celui-ci. Le jeune homme était encore sous le coup des nouvelles qu'on venait de lui apprendre.

—C'est affreux ! répétait-il avec une compassion clairement exprimée qui mit du baume sur le cœur de M. d'Avron. Et c'est incompréhensible, pour moi du moins !...

—Pour moi aussi ! déclara M. d'Avron, abattu. Richard a dû se choquer mal à propos, je ne sais de quoi. Cela justifie une minute d'empportement, mais non une folie aussi prolongée.

Thomas Erlington hocha la tête.

—J'aime Richard comme un frère, dit-il, et, comme un frère aussi, je le connais. Il est la bonté même, mais il a l'orgueil de sa mère et la susceptibilité particulière aux gens affligés d'une infirmité quelconque. De sa part, nul coup de tête ne me surprendrait.

—Vous ne croyez cependant pas...? dit M. d'Avron effrayé.

—Oh non ! Ce qui peut être arrivé de pire, c'est qu'il soit parti.

M. d'Avron respira.

—Il ne tardera pas à revenir de lui même?... dit-il.

Derechef, Thomas hocha la tête.

—Vous n'avez pas idée de l'entêtement de Richard.

—Il a donc un détestable caractère, s'écria impétueusement M. d'Avron, trop content de faire retomber sur un autre ses lourdes responsabilités. Et moi qui le croyais si doux, si raisonnable, qui, sans l'ombre d'une défiance, lui ai donné ma pauvre fille !

—Comment va-t-elle ? demanda Thomas, rompant délicatement la conversation pour placer cette question avec un à-propos discret.

M. d'Avron n'eut pas à répondre ; Simone paraissait elle-même. Elle n'avait pu prendre aucun repos et, depuis le matin, ne quittait le lit funéraire de lady Eleanor que, mue par une agitation nerveuse, pour aller s'enquérir toujours de la même chose. A Thomas comme aux autres, elle dit précipitamment :

—N'y a-t-il rien de nouveau ?

Il comprit de quoi et de qui elle voulait parler. D'un ton de condoléance, il répliqua :

—Pas encore, mademoiselle...

Et, se reprenant :

—Madame...

C'était la première fois que Simone s'entendait appeler "madame". Ce mot réveillait tant de choses douloureuses que les larmes lui vinrent aux yeux. Thomas considérait avec émotion les ravages opérés en elle depuis la veille. Alors elle se souvint de la prédiction qu'il lui avait faite et, amèrement, se reprocha de ne pas l'avoir écouté. Sans qu'il l'exprimât, elle retrouvait en lui la même sympathie voilée, discrète, pourtant active. Dominant sa propre anxiété, il s'efforçait de raisonner, d'agir. Richard ne pouvait être allé loin, puisqu'on s'était assuré qu'il n'avait emporté que peu ou point d'argent, et les démarches qu'il ferait pour s'en procurer seraient de faciles indices.

Il fallait donc immédiatement s'enquérir de lui chez les banquiers, les hommes d'affaires, les quelques amis intimes capables de lui avoir prêté assistance. Lady Eleanor avait des propriétés dans le pays des Lacs, en Irlande, dans le Sud, un peu partout. Il serait bon de télégraphier dans chacun de ces endroits où il pouvait s'être réfugié.

M. d'Avron étant incapable de se débrouiller, Thomas dut complaisamment rechercher les adresses, rédiger les dépêches, donner les ordres, prendre, en un mot, la direction de tout, ce qu'il fit avec beaucoup de réserve, de tact, trouvant toujours, malgré ses propres inquiétudes, de bonnes paroles pour assurer les autres. Seulement, deux ou trois fois encore, la langue lui fourcha, et, au lieu de dire à Simone, en parlant de Richard : "votre mari", il dit : "votre cousin".

Vers le soir, quelques-uns des correspondants interrogés répondirent. Ils ne savaient absolument rien de Richard.

—Si demain matin nous n'avons pas d'autres nouvelles, dit Thomas, il faudra publier un avis dans les journaux, recourir peut-être à la police et, aussi, nous occuper des funérailles.

—Vous n'allez pas me laisser seul au milieu de toutes ces malheureuses affaires ? réclama vivement M. d'Avron, comme Thomas voulait se retirer.

Le jeune homme coucha donc à Erlington. Au matin, on avait reçu toutes les réponses, également négatives.

Force fut de procéder aux obsèques en l'absence de Richard. Sans que son fils la revît, lady Eleanor fut clouée dans son cercueil. Sans qu'il l'accompagnât, elle fut portée au tombeau de famille.

Malgré les objurgations de son père, Simone voulut suivre le convoi. Au temple, elle fut placée seule, en avant, tout près du catafalque, à la place qu'aurait dû occuper Richard. Quoique lady Eleanor ne fréquentât plus personne, l'assistance était nombreuse, pressée. On venait pour la défunte moins que pour la vivante. Mais Simone ne se préoccupait plus de leur curiosité ni de leurs commentaires. Sous son voile de crêpe, à chaudes larmes, elle pleurait. Pour tant que lady Eleanor l'eût fait souffrir, il fallait bien que quelqu'un pleurât cette morte, et qui donc, si non elle ?

Reentrée au château, ce lui fut un sentiment poignant de revoir vides, l'une après l'autre, toutes les places que sa tante avait occupées. Elle connut ce regret irraisonné, humain, presque physique, laissé par un être qu'on n'a pas aimé, et dont la disparition cause pourtant une stupeur. Si les notes discrètes, insérées dans tous les journaux, les recherches multipliées en Angleterre et à l'étranger, demeureraient sans résultat, si Richard n'était pas venu rendre les derniers devoirs à sa mère tant aimée, c'est qu'il était mort, lui aussi.

Cette vision de son mari était sans cesse devant les yeux de la jeune femme, ne laissant place à aucune autre suggestion, à aucune autre crainte. Elle était trop sûre que Richard ne reviendrait jamais, pour se demander même si elle désirait qu'il revint, et quand son père et Thomas dissertaient à perte de vue sur les mesures à prendre pour hâter ce retour, elle les écoutait, surprise, dédaigneuse, sans se donner la peine de les contredire, comme on écoute les gens qui divaguent.

Au bout de la semaine, M. d'Avron, dont la patience s'usait et qui trouvait moins douloureux encore de s'indigner que de s'alarmer, déclara :

—Cette fantaisie de Richard passe les bornes ! Nous ne pouvons rester ici indéfiniment dans de pareilles conditions. Je vais te ramener à ta mère !

La pensée de sa mère était la seule qui, pour Simone, conservât quelque douceur. Elle n'avait pas encore eu la force de lui écrire, incapable de détailler, de raconter son malheur, ne pouvant, même de vive voix, exprimer à qui que ce fût le remords épouvanté qui la tenaillait. Mais embrasser sa mère et se blottir entre ses bras lui serait un apaise-

ment, une consolation peut-être. « Elle se sentait si brisée, si épuisée ! Thomas Erlington même s'inquiéta de son dépérissement et hâta le départ, promettant à M. d'Avron dont il était devenu le confident intime, la providence visible, de veiller à tout, de le tenir au courant. Rien ne retenait donc plus M. d'Avron dans cette maison funeste, où la mélancolie noire commençait à le gagner aussi.

Le départ décidé, on s'occupa des préparatifs. Simone n'emporta que ses effets personnels. Son trousseau, sa corbeille, les bijoux, les cadeaux, tout était resté dans les grandes armoires de Mrs Griffith. On monta en voiture. Au moment où Thomas Erlington, qui reconduisait M. d'Avron et Simone à la gare, se plaçait en face d'eux, des gémissements plaintifs se firent entendre. C'était le vieux chien de lady Eleanor qui venait se jeter sous les roues.

Simone se pencha.

— Donnez-le-moi, je vous prie, dit-elle à Thomas.

Et comme M. d'Avron, en la voyant prendre le chien et l'asseoir sur ses genoux, se récriait :

— Tu ne vas pas emporter cette bête sale et horrible ?

— Si, dit-elle. Je ne veux pas que ce chien reste là, pour mourir aussi !

M. d'Avron pesta contre ce caprice et les ennuis qui en seraient la conséquence, puis il se moqua de la laideur du chien, de son air particulièrement maussade, puis, comme Simone ne voulut ni abandonner à la gare ni jeter à la mer ce compagnon incommode, de guerre lasse, il finit par lier amitié avec lui, les bons rapports étant toujours plus agréables que les mauvais, n'importe à qui l'on ait affaire. Le mal de mer qu'ils eurent en commun acheva de les attacher l'un à l'autre. Quand on arriva à Paris, le chien ronflait avec confiance sur le bras de M. d'Avron doucement assoupi.

Simone, elle, restait les yeux ouverts, les traits tendus, insensible à la fatigue, à la distraction de cette longue journée de voyage, à la douce sensation du retour. Le bruit, le mouvement, l'irrésistible entrain de Paris, parvenaient à peine jusqu'à ses oreilles, jusqu'à sa pensée, toujours fixée sur les mêmes objets. À côté de son père, dans leur coupé qui était venu les chercher à la gare, indifféremment, elle reconnaissait les magasins encore éclairés, les rues familières, l'approche du logis. Au moment où on tournait dans la cour de l'hôtel, M. d'Avron, qui, pendant le trajet, avait gardé un silence ensommeillé, se pencha vers Simone et lui dit avec un peu d'embarras :

— J'oubliais de te dire... pour ne pas inquiéter trop ta mère, je ne lui ai parlé que de la mort de ta tante. Il faudra lui présenter le reste sous le meilleur jour...

Le coupé s'arrêtait. Avant que Simone fut descendue, Mme d'Avron, Georges, Madeleine, étaient déjà là, parlant, criant, effarés de bonheur, la pressant, l'embrassant, l'étouffant si fort qu'elle finissait par se trouver gagnée à leur joie, malgré elle un peu contente.

Puis, tout à coup, Mme d'Avron s'écria :

— Mais Richard ? où est Richard ?

On était entré dans le salon, le petit salon, si gai, si familial. Toutes les figures apparaissaient déçues, consternées. Georges se taisait. Madeleine, voyant sa sœur si changée dans ses vêtements noirs, la reconnaissait à peine, prenait peur, et, irritée pour la première fois de sa vie, Mme d'Avron demandait à son mari :

— Qu'a-t-elle ? Que lui a-t-on fait ? Pourquoi me la ramenez vous ainsi ?

M. d'Avron crut qu'il valait mieux, tout de suite et devant tous, donner l'explication indispensable.

— Voilà, dit-il. Cette mort subite de la pauvre Eleanor a beaucoup éprouvé Simone... et le climat... le climat de l'Angleterre est très mauvais. Richard n'a pu nous accompagner. Vous comprenez... les affaires... Il nous rejoindra bientôt.

Ce petit discours eut un succès médiocre.

Les enfants s'étaient tant réjouis de voir ce grand frère qu'on leur promettait ! et Mme d'Avron sentait, contre le sien, palpiter le cœur de sa fille, à grands coups comme s'il allait se briser.

— Mon Dieu ! ai-je été folle de la laisser partir, de croire ce qu'on me disait, de ne pas aller là-bas moi-même ! s'écriait-elle désolée.

M. d'Avron, qui s'était fait une habitude commode, en même temps qu'un devoir sacré, de toujours mentir à sa femme, ne put, cette fois, lui cacher qu'une partie de la vérité.

— Mon enfant chérie ! dit-elle tout bas après avoir bordé Simone dans son petit lit et lui avoir baisé les yeux pour la faire dormir, tu es bien malheureuse, mais ne te désespère pas. Souvent, dans les nouveaux ménages, de terribles malentendus se produisent qui, grâce à Dieu, ne sont pas irréparables. Quand nous saurons où est Richard, si tu veux, c'est moi qui irai le chercher !

Et comme, à cette offre illusoire, Simone ne trouvait par le courage de répondre, Mme d'Avron continua :

— Il peut avoir eu des torts, mais sa conduite a suffisamment prouvé qu'il est bon, qu'il t'aime. Mon enfant, on doit tout pardonner à son mari, on doit toujours aimer son mari !

En affirmant ces obligations qu'elle-même avait si religieusement tenues, Mme d'Avron se ranimait, se raffermissait, n'avait plus ni trouble ni hésitation, et Simone, humiliée, affligée jusqu'au fond de l'âme, sentit que sa mère, prise pour juge, l'aurait condamnée. Elle n'osait plus, maintenant, avouer son douloureux secret, comprenant enfin que, de personne au monde, elle ne pouvait attendre un conseil utile, un soulagement efficace, et elle regrettait presque d'être revenue. A retrouver semblables toutes les choses, tous les êtres aimés et familiers, son propre changement la frappait davantage. Deux mois ne s'étaient pas écoulés encore, et un abîme la séparait de sa vie ancienne. Cette vie était rompue, ne pouvait plus se ressouder. Quelle autre vie recommencer à présent ?

Une circonstance fortuite vint la soustraire aux premiers embarras de cette situation. En cherchant Richard dans le jardin d'Erlington, elle avait pris froid, et, depuis, elle toussait beaucoup. Soit qu'en voyage un nouveau refroidissement fût venu aggraver son état, ou que l'énergie factice qui la soutenait eût cédé, aussitôt la tâche accomplie et le logis regagné, dans la nuit même de son retour, elle eut un violent accès de fièvre. Au bout de vingt-quatre heures, le médecin appelé parlait de pneumonie et redoutait une complication au cœur.

La maladie arrivait avec un à-propos, était accueillie avec une satisfaction peu habituels. Qu'aurait dit et fait Simone, en ces longues journées, en ces plus longues nuits, si le tourment des remèdes, l'absorption de la douleur physique, la béatitude animale du mieux ne lui eussent fourni, tour à tour, une occupation et un repos forcés ? Ses pensées changeaient enfin ! et c'était à qui l'aiderait à oublier. On ne la fatiguait plus de questions, de représentations, de consolations ; on la traitait comme un petit enfant auquel on ne demande ni d'être raisonnable, ni d'être bon, ni même d'être heureux, mais seulement de vivre. En comparaison de l'existence de leur fille, Richard avait cessé de tenir aucune place dans les soucis de M. et même de Mme d'Avron, et si, entre eux, ils parlaient de lui, c'était pour se plaindre et l'accuser.

Durant la maladie de Simone M. d'Avron, aidé d'Osmin, rétablissait ses affaires et se sentait tout ragailardé, son naturel d'un égoïsme charmant reprenait le dessus et il avait la meilleure opinion de l'existence.

Enfin, il gagna deux gros procès, coup sur coup, et, plus florissant que jamais, M. d'Avron oubliait, avec ses misères passées, le secours providentiel qui y avait mis un terme.

— J'ai de la veine, décidément ! disait-il à Osmin.

— Plus que ta fille n'en a ! riposta celui-ci avec une arrière-pensée dont son ami ne voulut pas s'apercevoir.

Osmin venait de chez Simone. Elle était un peu mieux, à présent, levée pour la première fois ; mais, tandis que tous s'applaudissaient de sa convalescence, lui, qui ne l'avait pas encore vue depuis son retour, n'était frappé que de son changement.

Ce n'était plus la même personne. Sa fraîcheur de première jeunesse, son éclat de santé, s'en était allés ; on lui aurait bien donné vingt-cinq ans. Mais sa beauté n'avait pas disparu ; elle avait seulement changé de forme, s'affinant, devenant moins matérielle et plus singulière. Dans ses yeux agrandis encore par la maigreur de son visage, passaient des ombres et des lumières nouvelles, et quand, sur sa physionomie mobile, paraissait une des expressions de jadis, c'était pour s'effacer aussitôt, faisant place à une fixité étrange, à une absorption mystérieuse. On eût dit que quelque chose de terrible lui avait été montré, dont le souvenir la poursuivait, la reprenait toujours, et dont cette méche blanche, jetée au travers de ses cheveux bruns, semblait la commémoration visible, de palpable témoignage.

Depuis quelques jours, son idée fixe était d'aller à Avron.

—Oui, un peu plus tard, quand tu seras guérie, quand il fera beau, promettait son père.

Elle était bien faible encore, et le mois de mars, avec ses giboulées, bien humide et bien froid. Enfin les beaux jours arrivèrent, en même temps que la guérison complète ; mais la perspective du départ, si tentante pour Simone, souriait de moins en moins à M. d'Avron. Le printemps et le renouveau de sa fortune le ragailardaient entièrement. Jamais il n'avait aimé autant ses amis, ses chevaux, son cercle, tout ce qu'il avait failli perdre et qu'il retrouvait, et, de bonne foi, il alléguait, couvrant d'austères prétextes son irrésistible amour de la vie :

—Je dois rétablir mon crédit ébranlé. Paraître est le seul moyen d'imposer silence aux bruits qui ont pu courir... et c'est dans ton intérêt, ma pauvre enfant, que nous ne devons pas avoir l'air de nous cacher.

Simone ne comprenait pas son intérêt de la même manière. Être questionnée, être vue, lui semblait un supplice pour sa fierté, une sorte de profanation, et, tandis que Mme d'Avron se laissait peu à peu reconquérir par l'importante occupation des visites à recevoir ou à rendre, qu'insensiblement l'hôtel reprenait sa physionomie ordinaire, la jeune femme se tenait complètement à l'écart, invoquant son deuil, deuil d'orpheline ou de veuve, elle n'en savait toujours rien. Sauf Osmin, qui ne comptait pas, personne ne fut admis en sa présence, et, de peur des rencontres, elle osait à peine se hasarder dans la rue.

—A ton âge, on ne peut pourtant pas se cloîtrer ainsi ! objectait son père.

—Tu retomberas malade ! répétait Mme d'Avron, non encore remise de sa vive alerte.

—Il y a du soleil partout, tout est joli, tout le monde est dehors ! criaient les enfants, cherchant à l'entraîner, surpris de ne pouvoir plus l'associer à leurs innocentes satisfactions.

Madeleine voyait cette métamorphose de très mauvais œil, et, avec cette naïveté de l'enfance où se retrouvent excusables et charmantes, toutes les bassesses humaines, elle n'aimait plus autant cette grande sœur sérieuse, silencieuse, tout habillée de noir.

Georges, au contraire, plus délicat, redoublait de tendresse. Jamais il ne questionnait, jamais il ne paraissait comprendre, et cette affection d'enfant avait, pour Simone, d'autant plus de charme qu'elle était moins perspicace.

Un matin, furetant dans la chambre de sa sœur, au fond d'un tiroir, Georges découvrit un objet inconnu, et, le mettant au jour :

—Oh ! s'écria-t-il enchanté, le portrait de Madeleine !

Simone avait regardé et était devenue toute pâle. En quittant Erlington, distraitemment, presque inconsciemment, elle avait emporté cette petite miniature, cachée entre deux piles de linge, dans sa malle. Pendant sa maladie, on avait défait la malle et, sans trop examiner, remis les choses en place. Elle reprit le portrait des mains de Georges et dit :

—Ce n'est pas Madeleine, c'est Richard.

A ce nom que, pour la première fois, il entendait prononcer par sa sœur, Georges eut une hardiesse ou une distraction.

—Mais, s'écria-t-il étourdi, il n'est pas laid du tout ! Pourquoi donc alors a-t-on dit...

Il s'arrêta, voyant une contraction sur le visage de Simone.

Ainsi, quand elle n'y était pas, on parlait de Richard, même devant les enfants, on racontait son histoire, on faisait de lui une fable, une risée, une sorte d'épouvantail ! Comment s'étonner des brutales indiscretions du monde, lorsque dans sa propre maison, par les siens, son malheur n'était pas respecté ? Et qui donc, sinon elle même, avait, contre Richard, le droit d'un blâme ou d'un reproche ? S'il se trouvait son bourreau, pour les autres il n'avait été qu'un bienfaiteur. Ne pouvait-on, au moins, laisser dormir en paix les morts ?

Sa fierté de femme venait d'être douloureusement atteinte. Elle cacha le portrait avec soin. A l'exception de Georges, qui n'osa jamais en reparler, personne ne sut qu'elle le possédait ; mais, depuis ce jour, elle ne jouit plus autant de la société de son petit frère, et une sourde défiance l'aigrît contre ses parents. Leurs mains n'étaient pas assez délicates pour toucher aux plaies de son cœur ; elle s'efforçait maintenant de les

leur cacher, de se contraindre, de redevenir sereine, tranquille, semblable à tout le monde.

Si horrible que lui fût le passé, elle ne pouvait s'en détacher pourtant. Dans ses dix-neuf ans de vie, son mariage seul marquait ; sa pensée y revenait sans cesse, et il n'y avait plus que cela qui, en elle, réveillât un intérêt, la fit s'émouvoir, se troubler, souffrir, vivre un moment. Pour tout le reste, elle était d'une indifférence glacée, d'une morne langueur.

Vers le milieu d'avril, un jour, comme on venait de déjeuner et que toute la famille se trouvait encore réunie, un domestique remit une carte à M. d'Avron, qui la prit, disant avec surprise :

— Simone, c'est Thomas Erlington ! ajouta son père.

On fit entrer le visiteur qui salua avec grâce comme si il les avait quittés seulement la veille.

Thomas ! Depuis bien longtemps elle n'avait plus pensé à lui. Pourtant, il avait été très bon. Plusieurs fois, il avait écrit à son père, à elle aussi... toujours la même chose... qu'il ne pouvait rien dire encore... mais qu'il continuait à chercher, à espérer... Est-ce qu'il savait à présent ?... est-ce qu'il lui apprendrait, mon Dieu ! ce qu'elle avait tant redouté d'entendre ?...

Non. Dès les premiers mots, il eut soin de dissiper ce doute. Ses affaires ou son plaisir personnels l'attiraient seuls à Paris, sa seconde patrie comme il disait, et, assez naturellement, il venait faire sa visite à l'hôtel d'Avron.

Il était là, souriant, amical, gardant, même en ce milieu d'un parisianisme raffiné, cette distinction, cette supériorité natives, apanage de l'élite sociale de tous pays et dont une pointe d'exotisme ne peut qu'accroître le prestige. Et, avec cela, si simple, si naturel, si jeune, doué encore de cette naïveté introuvable chez nos blasés.

C'est par cela tout de suite qu'il plut à Mme d'Avron, comme en Angleterre il avait plu à M. d'Avron, dès le premier abord. Pour Simone, jamais elle ne s'était trouvée à même de le juger. Quand elle l'avait connu à Erlington, elle était affolée, ne voyant qu'à travers son délire. A présent encore, elle ne parvenait à faire sur lui qu'une remarque : comme il ressemblait à un autre !

Ses mouvements, son allure, faisaient surgir une silhouette effacée ; une voix éteinte résonnait de nouveau par sa voix. Simone reconnaissait ce même accent léger, presque insaisissable, qui avait une douceur, cette même correction de langage, avec, par-ci par-là, une locution inattendue, la traduction pittoresque d'une idée ou d'un mot empruntés au génie d'une autre langue, et c'était pour elle un invincible besoin, en même temps qu'un effort affreux, de s'appliquer à reconstituer ainsi ce que sa mémoire seule n'aurait pu lui représenter, en même temps que Thomas, de revoir Erlington, les jours terribles, la nuit funèbre, de ranimer encore au fond de son cœur les luttes qu'elle avait crues finies.

Quand, après un quart d'heure de causerie banale, il prit congé, elle éprouva un soulagement et un déchirement : le désir et la crainte de ne jamais le revoir.

— Vous nous quittez déjà ! s'écria M. d'Avron, qui se rappelait, en retrouvant Thomas, leur chaude amitié, tombée peu à peu en oubli.

— Je reviendrai, si vous le permettez, bientôt.

Thomas avait tourné les yeux vers Simone. Elle eut alors l'intuition qu'il parlait impatienté, déçu, ayant manqué un but, remettant à un autre jour une chose qu'il n'avait pu faire, et elle demanda anxieusement :

— Quand reviendrez-vous ?

— Venez donc dîner ce soir, reprit bonnement M. d'Avron. Agissons sans cérémonie... en famille...

Thomas opposa tout juste la résistance convenable, et, en franchissant ce seuil hospitalier :

— Je viendrai, dit-il. Peut-être même arriverai-je de bonne heure.

Simone crut encore qu'il s'adressait à elle, qu'il lui fixait une sorte de rendez-vous. Or, ils ne pouvaient avoir qu'un seul intérêt commun. Il savait donc !... Pourtant, si un malheur fût arrivé, lui qui aimait Richard comme un frère, n'aurait pu affecter cette indifférence. Chacun s'en était allé aux occupations, toujours pressantes, d'une journée de Paris, et le temps était si beau, les attractions au dehors étaient si nombreuses, que Simone fut seule à l'hôtel pour recevoir Thomas qui arriva une bonne demi-heure avant le

diner. Ils avaient jadis partagé ensemble trop d'émotions intimes pour qu'entre eux une certaine cordialité ne fût pas de mise, et sitôt Thomas installé en face d'elle, dans le grand fauteuil, au coin de la cheminée, la jeune femme commença :

—Monsieur Erlington... vous savez quelque chose que vous ne m'avez pas dit, que vous allez me dire...

Thomas hésita, et comme elle le pressait :

—J'ignore l'art du mensonge, madame, avoua-t-il enfin. Eh bien ! oui, j'ai eu des nouvelles de Richard.

—Il vit ? dit-elle, devenant tellement pâle que Thomas craignit de la voir se trouver mal.

—Mais, certainement, reprit-il à la hâte. Était-ce donc là l'inquiétude que vous aviez et qui vous faisait tant de mal ?

Sous la douceur de sa compassion perceait à peine une légère ironie, et il continua :

—En vous voyant ce matin si tourmentée, si malheureuse, je n'ai pas eu le courage de garder plus longtemps le silence qui m'est imposé. C'est manquer à ma résolution, peut-être à mon devoir, mais tout autre à ma place en ferait autant.

Elle trouva qu'il était bon, très bon. Personne ne lui avait fait encore autant de bien ; dans l'ardeur de sa reconnaissance, elle lui tendit sa main qu'il serra affectueusement. Puis, malgré tout, reprise par son idée fixe, à voix basse, elle demanda encore :

—Êtes-vous bien sûr?... l'avez-vous vu ?...

Il sourit.

—Je ne l'ai pas vu, mais j'ai reçu un lettre de lui.

Elle poussa un soupir profond. Une torture s'apaisait, un poids énorme se soulevait de dessus son cœur. Mais déjà, à cette inquiétude mortelle, une inquiétude d'un autre ordre succédait, que cette fois elle n'osait formuler.

Thomas Erlington devina.

—Pour tout vous dire, ajouta-t-il, l'état de l'esprit de Richard n'est pas aussi satisfaisant que celui de sa santé... et il ne paraît guère songer à revenir, hélas !

La compassion de cet "hélas !" était de pure forme, et, achevant de rassurer la jeune femme, Thomas poursuivit :

—Que voulez-vous, madame ! ce qui, chez un autre, serait incompréhensible, ne peut étonner chez Richard. En dépit de ses éminentes qualités, sa mère qui l'idolâtrait, le monde qui adore les puissants, les riches, ont fait de lui un enfant gâté, incapable de supporter une résistance, de se résigner à une épreuve. Vous l'avez vu se retrancher de la société plutôt que d'y paraître humilié, abasissé en quelque chose. Aujourd'hui, c'est son bonheur qu'il veut sacrifier à son maudit orgueil. Sa folie est grande, mais j'espère que le temps et la réflexion en viendront à bout.

Cette espérance était émise sans grande conviction. Simone questionna encore :

—Où est-il ?

—Cela, madame, même à moi, il ne le dit pas. Il craint évidemment qu'on ne cherche à le rejoindre, et ne me donne que des indications nécessaires pour lui faire parvenir une lettre par des voies détournées.

Thomas s'interrompit en voyant rentrer Mme d'Avron, suivie bientôt de son mari, et Simone apprécia les motifs qui lui avaient tantôt fait garder le silence. Malgré l'adoucissement des formes courtoises, elle l'avait compris : elle était abandonnée pour toujours, et, sans son aveu, Thomas, dans sa délicatesse de galant homme, craignait de livrer, même à des parents, une confiance pénible. Pénible... pour sa fierté seulement. Si, jusque-là, elle avait pardonné à Richard, c'était comme à un mort. Il vivait. Elle ne pouvait l'aimer. Que désirer, pour apaiser à la fois ses craintes et ses scrupules, sinon de le savoir très heureux, très méchant et très éloigné ? C'était justement le programme qui se réalisait. Tout est relatif, et elle devait donc se trouver satisfaite.

Madeleine arriva, puis Georges et ensuite Osmin qui était, par hasard, invité ce soir-là. Sa présence ne fut pas gênante. Thomas Erlington, qui avait, paraît-il, des affaires embarrasées, sembla même charmé de cette utile rencontre, et il fit beaucoup de frais pour l'avouer, comme pour tout le monde. A Georges, il raconta une mirobolante histoire de voyage ; il apprit un jeu anglais à Madeleine, qui ne voulait plus aller se coucher.

—Charmant garçon que ce Thomas Erlington ! dit M. d'Avron, venant de reconduire son hôte.

—Tout à fait, affirma Osmin, qui décrochait son paletot d'une patère du vestibule. Et ce charmant garçon a apporté des nouvelles qui ont rendu un peu d'appétit à ta fille, et qu'en ce moment elle se hâte de raconter à sa mère.

M. d'Avron rentra précipitamment au salon, pour trouver Simone très calme, tandis que Mme d'Avron, les yeux humides, répétait :

—Il ne veut plus revenir... mais c'est désolant !...

—Ma foi ! s'écria M. d'Avron, en qui une âme de beau-père s'était lentement endurcie, savons-nous, après tout, si, pour le bonheur de cette pauvre enfant, nous devons tant souhaiter qu'il revienne ?

X

Moins que jamais, à présent, Simone parlait de Richard.

Avant le départ de Thomas, elle avait eu encore avec lui une franche explication, et, à ses yeux, bien des choses confuses finissaient par se démêler. Elle saisissait la trame de l'intrigue où elle s'était trouvée enveloppée, et, à travers les illusions fraternelles de Thomas, le caractère de Richard lui apparaissait, singulier, mais rationnel, avec tous les emportements et toutes les faiblesses d'un indomptable orgueil. Son amour n'avait été qu'une fantaisie violente, excitée, provoquée peut être par la complaisance maternelle, et qui, à la première déception, s'était transformée en une implacable rancune. La notion même de ses torts, revenue aussitôt l'enivrement dissipé, l'irritait davantage, et la mort de sa mère, cette mort dont il ne voulait pas être responsable, donnait un nouveau motif, comme une excuse, au changement entier, peut être irrévocable, de tous ses sentiments.

—Qu'ai-je à me reprocher ? Qu'ai-je à faire puisqu'il ne m'a jamais aimée vraiment, et qu'il ne m'aime plus ? songeait Simone, la conscience apaisée.

Chez elle, la fierté blessée achevait d'un seul coup ce que faisaient lentement la jeunesse, l'inévitable oubli, l'irrésistible force des choses. Comment ne pas prendre son parti de la vie qui, désormais, serait toujours la sienne, afficher des regrets que rien d'avouable ne justifiait ? Nulle catastrophe immédiate ne planait plus sur sa tête. Après tant de souffrances, ce répit devenait une sorte de bonheur, et, ainsi qu'une journée orageuse de printemps, sa jeune existence avait de fugitives éclaircies. Une lecture l'intéressait ; une chose d'art, une fleur, un enfant, lui arrachaient un sourire ; la douceur de l'art la pénétrait, et elle avait enfin retrouvé son sommeil d'autrefois, qu'aucun fantôme ne hantait plus.

Peu à peu, se rendant aux arguments de son père, elle consentit à revoir les anciens amis et y prit un certain plaisir. On avait pour elle beaucoup de bienveillance, de discrète sympathie ; on la plaignait, on lui donnait raison. Si jeune, si malheureuse et si jolie ! Surtout cette étrange mèche de cheveux blancs, posée comme une aigrette sur son front de vingt ans, avait pour tous, un intérêt spécial. C'était un relief savoureux de son aventure romanesque, livré à la curiosité du public. Ceux mêmes qui ne connaissaient d'elle que son histoire, la remarquaient à ce signe.

—Comme elle a raison de ne pas se feindre ! disaient les plus expertes.

Et, à ces fils d'argent, deux ou trois cœurs oisifs songeaient à se laisser prendre. Déjà ancien, le deuil de lady Eleanor avait moins d'exigences. La saison parisienne, comme toutes les saisons, plus animée en finissant, mettait partout son branle-bas.

Thomas Erlington, qui, au commencement de juin, fit à Paris un second séjour, trouva l'hôtel d'Avron beaucoup plus gai.

Il y était devenu un familier, l'hôte presque quotidien. Mme d'Avron fondait toujours sur lui ses secrètes espérances de conciliation, et Simone n'était peut-être pas fâchée, afin qu'il en portât témoignage, de lui bien montrer qu'elle avait aussi son orgueil. Jamais elle ne paraissait plus satisfaite qu'en sa présence, et, loin d'éviter devant lui, comme devant les autres, de prononcer le nom de Richard, elle avait, dans leurs conversations particulières, sans cesse ce nom sur les lèvres. C'était seulement un défi, une preuve de son entière tranquillité d'âme, car jamais elle ne demandait plus où était Richard, ni si une modification s'était produite dans ses idées.

De lui-même, d'ailleurs, Thomas se serait empressé de faire mention du moindre changement. Le pauvre garçon, lui, plus royaliste que le roi, ne cessait de rêver un rapprochement impossible, et on pouvait deviner qu'il avait fait, en ce sens, de nom-

breuses et vaines tentatives. Pourquoi ces tentatives ? Entre elle et celui qu'on appelait son mari, rien de commun n'avait existé. Ils ne s'aimaient pas, ils ne se regrettaient pas. Ils avaient repris leur liberté ; tout se trouvait donc pour le mieux, et elle n'était reconnaissante à Thomas que de ses bonnes intentions.

— Comme Simone s'est vite remise après un tel coup ! Je n'aurais jamais espéré qu'une femme si jeune pût être aussi raisonnable, disait M. d'Avron à Osmin, sortant avec lui après le dîner pour fumer un cigare dans le jardin.

En vieillissant, l'avoué perdait décidément de sa sauvagerie. Il acceptait, à présent, chez les d'Avron, toutes les invitations qu'il éludait si volontiers jadis, mais sa mine rébarbative, son esprit contredisant rendaient toujours sa société plus sûre que divertissante.

— Es-tu donc certain qu'elle soit remise ? répliqua-t-il à M. d'Avron avec un accent incrédule.

— Tu n'as pas remarqué sa bonne mine, son entrain ?

— Oui, une fraîcheur éblouissante, une charmante gaieté... ou bien la fièvre.

— Tu as une façon à toi de voir les choses ! grommela M. d'Avron agacé, en s'éloignant pour aller retrouver d'autres invités moins rabat-joie.

Osmin restait seul.

C'était l'heure où, sur l'obscurité mystérieuse de la terre, la mystérieuse clarté des étoiles se lève. Dans le petit jardin de l'hôtel, quelques arbres faisaient de grandes masses noires ; sur l'herbe, les fleurs des corbeilles jetaient des taches claires, étrangement nuancées. Les couleurs se dissolvaient, les parfums se vaporisaient, les bruits du dehors parvenaient assourdis, et les êtres vivants, qu'on apercevait, allant et venant, avaient des formes confuses, des vêtements indistincts, des pas plus légers, des murmures plus étouffés, se transformaient comme les choses en des ombres vagues et douces.

L'âme d'un avoué même pouvait se laisser gagner à ce calme rêveur. Lentement, Osmin aspirait les bouffées de son cigare, en marchant de long en large devant la maison, comme s'il eût monté une faction.

Les uns après les autres, tous ceux qui étaient restés à l'intérieur se montraient aux portes fenêtres grandes ouvertes, respiraient l'air délicieux, puis, par petits groupes, se répandaient dans le jardin. Osmin vit passer M. d'Avron, flanqué, à droite, d'un monsieur qui faisait l'important, et, à gauche, d'une dame qui faisait l'aimable. Mme d'Avron vint ensuite avec Thomas Erlington, puis Simone donnant le bras à une jeune fille et la main à Georges.

On tourna dans une allée sombre, on reparut, on disparut de nouveau dans une autre allée, on revint et on recommença un second tour.

Les couples s'étaient mêlés. Mme d'Avron, peut-être un peu jalouse, avait rejoint la dame, et Georges, très fier, s'attachait aux pas de Thomas.

Osmin remarqua tout cela légèrement. Son attention se concentrait sur un point particulier. Jusqu'à ce qu'elle se perdit dans la profondeur des ténèbres, il suivait de l'œil la robe blanche de Simone.

Cédant aux instances paternelles, à quelque tentation de coquetterie peut-être, Simone avait quitté ses étouffantes robes noires et remis cette robe blanche, une robe de l'an passé. Ainsi vêtue, elle paraissait soudain rajeunie, ramenée, par une courte illusion, à ce temps, si proche encore, où elle était une jeune fille, ignorante des tristesses de la vie, heureuse, choyée comme toutes les jeunes filles, plus heureuse, plus choyée encore, et c'était peut-être cela qui avait réjoui son père, qui, en elle-même, excitait cette gaieté nouvelle.

Quand, pour la seconde fois, elle passa devant Osmin, il entendit son rire.

La lune, cachée par un nuage, se dévoilait, éclairait le jardin d'une lueur bleue, argentée, nette et vive comme la lumière électrique, et, en même temps, la brise du soir devenait plus fraîche.

— Rentrez, mon amie, dit M. d'Avron, inquiet, à sa femme.

Les deux dames rentrèrent. Puis, on appela la jeune fille pour la faire mettre au piano. Cette musique, venant à travers les fenêtres dans le jardin, était délicieuse. M. d'Avron et son compagnon, rassasiés des beautés de la nature ou de leur tête-à-tête, allèrent complimenter l'artiste.

— Il fait si bon ! dit Georges suppliant. Restez encore avec moi !

Il continua à se promener entre Simone et Thomas. Puis, un peu fatigués, ils allè-

rent s'asseoir sur un banc, tout au fond du jardin, abrité par un petit berceau de chèvre-feuille.

— Comme on est bien ! Comme cela embaume ! disait Georges, ravi.

On ne le laissa pas jouir longtemps de sa parfaite félicité.

— Georges ! tu vas prendre froid, reviens ! criaît Mme d'Avron.

Avec sa docilité ordinaire, l'enfant partit en courant, et comme Simone se levait pour le suivre :

— Voulez vous attendre une minute ? demanda Thomas Erlington. Richard m'écrit ce matin...

Elle s'était arrêtée dans son mouvement, et, sans une observation, elle se rasseyait auprès de lui, la tête baissée.

De ce que Thomas rapportait, on pouvait conclure que Richard s'obstinait de plus en plus dans ses résolutions. Il avait donné ordre de licencier tout le personnel d'Erlington, de fermer la maison, d'emballer quelques objets auxquels il tenait spécialement et de les expédier à un commissionnaire d'un port quelconque, chargé de les lui faire parvenir.

— C'est une tierce personne aussi qui m'envoie ses lettres. Impossible de savoir où il est, fit remarquer Thomas, désolé.

Et, s'impatientant :

— Ces précautions sont incroyables ! S'il s'agissait de tout autre que de Richard, on s'imaginerait...

— Quoi donc ? demanda Simone.

Et Thomas se taisant :

— Ne craignez donc pas ! reprit-elle, les lèvres serrées. Je suis sur la voie déjà. J'ai reçu des lettres anonymes.

— Vous n'allez pas ajouter foi à ces turpitudes ? dit-il avec indignation.

— Non. Mais je souffre beaucoup de les recevoir, on raconte des choses impossibles.

— Je vous plains, dit Thomas doucement, car pour souffrir ainsi il faut que vous aimiez encore bien ce pauvre Richard.

Elle se retourna vers lui, pouvant à peine parler, tant la colère l'étouffait :

— Moi !... l'aimer !... l'avoir jamais aimé !

Et, dans une explosion, oublieuse de l'heure, du lieu, peut être du témoin de sa confiance :

— Il m'a pris, il m'a volé ma vie, il l'a brisée ainsi qu'un joujou dont il ne voulait plus ! Envers moi, il a eu toutes les lâchetés, toutes les trahisons ! N'ai je pas le droit, l'obligation de le haïr ?

— Calmez vous, dit Thomas, lui-même très agité. Je ne peux croire...

Elle eut un rire nerveux, et, violemment :

— Oh ! vous aussi, vous prenez son parti contre moi, vous l'approuvez... vous m'accusez !

— Vous accuser, vous ?... jamais ! Seulement, je ne peux pas encore admettre qu'il se soit trouvé un homme capable de vous oublier et de vous trahir.

Simone le regarda, étonnée de la chaleur de cette réplique. La physionomie candide de Thomas montrait un trouble inconnu ; dans l'ombre, ses yeux clairs luisaient étrangement, et, de ses lèvres, cet aveu s'échappait en un cri éperdu :

— Ah ! si j'avais été à la place de Richard ! Si vous me permettiez, à moi, de vous aimer !

Simone n'en entendit pas davantage, Elle avait bon li en arrière, comme si elle eût mis le pied sur un scorpion, et, à travers les arbres, elle s'enfuyait, le visage en feu. En une minute, elle fut devant la maison. Là, elle s'arrêta. Elle ne se sentait pas en état de reparaitre devant les invités, devant les domestiques.

Brusquement, elle se rejeta dans l'allée d'où elle sortait. Du côté opposé, quel qu'un venait : c'était Thomas. Lui entra sans hésitation. Alors, à grands pas précipités, elle remonta jusqu'au fond du jardin, bien décidée à demeurer là, dehors, jusqu'à ce que toutes les lumières de la maison fussent éteintes, tous les étrangers partis. L'idée seule de se trouver en face de Thomas faisait bouillonner son sang. Il lui semblait avoir reçu de cet homme la plus sanglante insulte qui lui eût été encore faite. Il avait osé lui parler d'amour, à elle, la femme d'un autre !

Et, comme si elle n'eût pas été assez humiliée déjà, voici qu'auprès d'elle, une ombre surgissait. Quelqu'un était dans le jardin... avait peut-être entendu !...

— Qui vive ? dit-elle, s'efforçant de donner un ton de plaisanterie à sa voix tremblante.

— Ce n'est que moi... heureusement !...

Elle se rassura, reconnaissant Osmin, mais son dernier mot la troubla.

— Pourquoi "heureusement" ? demanda-t-elle, préférant s'assurer tout de suite de ce qu'il pouvait soupçonner.

Osmin ne répondit pas. Il marchait à côté d'elle, et elle sentit qu'il l'examinait malgré l'obscurité, qu'il la pénétrait en dépit de sa feinte :

Puis, tout à coup, avec une crudité brutale :

— Ce n'est donc pas assez d'avoir chassé ce malheureux Richard, de le laisser vivre, mourir peut-être, seul et désespéré, il faut encore le trahir. Tenez, c'est indigne !

A cette attaque imprévue, Simone se redressait, outrée, exaspérée.

— Mais de quel droit, cria-t-elle, en quel nom parlez-vous ainsi ?

Osmin ne se déconcerta pas.

— Du droit de l'amitié, au nom de la justice. Il y a un absent dont nul ne défend les intérêts, que tous se plaisent à sacrifier. Il y a vous-même, qu'inconsciemment on sacrifie aussi, qui êtes, au fond, incapable de vous guider, de vous défendre. J'ai eu l'imprudence de vous encourager à ce voyage funeste qui a été la cause de tous vos malheurs. Je ne veux pas que ces malheurs aillent jusqu'à une catastrophe. La vérité, c'est toujours le moyen de salut, mais personne n'a le courage d'y recourir. Brutalement, cruellement, comme j'ai dit à votre père, mon vieil ami : "Tu te ruine !" je vous dirai à vous, une enfant que j'aime : "Vous vous perdez !" Vous m'en voudrez, j'en aurai de la peine. Cela vous sauvera peut-être, et vous en aurez du bonheur. C'est tout ce que je désire.

Une émotion vraie vibra en lui, qui apaisa soudain la colère de Simone ; elle eut l'intuition que, sous cette apparence rude, se cachait la première pitié véritable, la première affection entièrement désintéressée qu'elle eût rencontrée encore. Elle arrivait avec Osmin près du banc, sous le chèvrefeuille, et s'abattant à la place qu'elle occupait tout à l'heure, la tête dans ses deux mains :

— Ce n'est pas ce que vous croyez, dit-elle en sanglotant. Tout le monde se trompe... Je suis bien malheureuse !

— Eh bien ! tant mieux ! s'écria Osmin. Si vous souffrez, c'est que vous avez du cœur, et alors vous pouvez encore revenir sur ce que vous avez fait

— Mais je n'ai rien fait, je ne suis pas responsable des outrages dont on m'accable ! Tout vient des circonstances, des autres, de Richard lui-même, de Richard surtout !...

Osmin n'essayait pas d'arrêter le torrent de ses pleurs et de ses récriminations. Tranquillement, il regardait l'heure à sa montre, et d'un ton bref, précis, comme s'il se fût agi d'une affaire :

— Nous n'avons pas le temps de causer à présent, dit-il. Vous m'avez fait une confidence, je vous en dois une. Voulez-vous venir demain matin chez moi ?

— Chez vous ? répéta Simone étonnée. Où cela ? à l'étude ?

— Non, au dessus, dans l'appartement que j'habite. L'audience est à midi ; je vous attendrai à dix heures. C'est convenu. Maintenant, essayez vos yeux et rentrons ensemble. Soyez certaine que ce freluquet de tout à l'heure a eu le bon goût de filer prestement, et, pour le public, je prends les deux rendez-vous de ce soir sous mon bonnet, sous ma vieille toque de vieil avoué. Le plus soupçonneux n'y trouvera rien à redire.

XI

Simone connaissait la maison habitée par Osmin, une immense maison de la rue Montmartre, à six étages, avec cour et arrière-cour, percée de fenêtres étroites et rapprochées, bardée d'écrans, bariolée d'enseignes, peuplée du sous sol aux mensardes, grisâtre, poudreuse, sale, comme usée par le trop-plein de vie, d'animation, de travail, qui s'y entassait, qui en débordait.

Depuis la veille, elle s'était prise à regretter sa promesse, à trouver absurdes le choix de ce confident, l'espoir incertain qu'elle mettait en lui. Cependant, elle était

venue, sans en rien dire à personne, et, son voile baissé, tenant avec précaution sa robe que menaçaient les flaques d'eau fangeuses, laissées là par une averse récente, elle traversait la cour, se dirigeant suivant les indications données.

Enfin elle arriva et tira la sonnette d'une main assez mal-assurée. :

En attendant qu'on vint lui ouvrir, elle regardait une carte, clouée à côté du bouton de la sonnette, et qui portait : *M. et Mme Osmin.*

Cela lui parut bizarre. Mme Osmin tenait si peu de place que, volontiers, on la croyait morte ou qu'on oubliait simplement son existence.

—Si, pourtant, elle allait venir m'ouvrir ! se disait Simone, tout à coup intriguée.

Une grosse fille fraîche, à coiffe bretonne, se présenta, qui dissipa ce doute et, évidemment prévenue d'avance, pria Simone d'entrer et d'attendre " monsieur " un petit moment.

Et Simone entra dans la salle à manger dont la table n'était pas encore desservie.

Osmin ne se fit pas attendre, et, n'ayant pas fait les frais de toilette dont il honorait l'hôtel d'Avron, en vieux habits, ses favoris mal peignés, il apparut à Simone dans ce cadre nouveau, plus trivial, plus hirsute qu'à l'ordinaire. Comment la veille, avait-elle pu avoir avec lui ce moment d'épanchement dont elle rougissait presque et qui, pourtant, sur l'heure, l'avait soulagée?...

La servante bretonne desservait vivement. Osmin l'excusa en disant :

- Nous ne sommes pas habitués à recevoir de belles visites comme la vôtre.

Puis, dès qu'elle fut partie, il ajouta :

—Et vous n'êtes pas non plus habituée à venir dans des endroits semblables. C'est une drôle d'idée de ma part, n'est ce pas ? de vous amener ici, quand votre père même, je crois, s'est toujours arrêté à l'étude !

Elle ne put pas nier que l'idée lui semblât un peu drôle, et elle s'embrouillait dans une protestation polie quand Osmin l'interrompit par cette demande inattendue :

—Madame... ma petite Simone..., voulez-vous me faire un plaisir ? Voulez-vous venir voir ma femme ?

Il lui parlait comme aux anciens jours de son enfance. Elle resta stupéfaite. Puis, avec la même curiosité mêlée d'appréhension qu'elle eût jadis ressentie, accueillant cette offre difficile à décliner, elle répondit :

—Mais... certainement... si vous le désirez..., si vous croyez que Mme Osmin ne sera pas importunée...

Il secoua tristement la tête.

—La pauvre femme redoutait autrefois les figures nouvelles, mais, à présent, elle n'y fait pas grande attention..., elle sera même plutôt contente. Venez... c'est par là.

Simone le suivait. Traversant l'antichambre sur la pointe des pieds, il poussait avec précaution une porte que ses deux battants désignaient pour celle du salon.

—Je l'ai mise ici, dit-il. Elle voit passer les voitures... sa seule distraction ! et puis, c'est gai !

On s'était, en effet, naïvement appliqué à égayer autant que possible cette pièce, la plus confortable de l'appartement ; un papier blanc à dessins roses tapissait les murs ; les rideaux étaient roses ; il y avait aussi un tapis clair et, partout, des fleurs. Près de la fenêtre était placé un grand fauteuil ; on ne voyait pas encore la personne qui l'occupait, tournant le dos à l'entrée.

—Approchons doucement pour ne pas l'effrayer, dit Osmin.

En arrivant tout près seulement, il fit un peu de bruit, et sa présence ainsi annoncée, il appela :

—Juliette !... Juliette !

Un mouvement lourd secoua le fauteuil, un coussin tomba à terre, et quelqu'un répondit d'un accent singulier :

—Ah !... oui..., oui..., toi !...

Le reste de la phrase se perdit en un balbutiement pâteux, et Simone, qui s'était avancée, se trouva, sans plus de présentation, face à face avec Mme Osmin. La réputation de la pauvre femme n'avait jamais été bien flatteuse au point de vue de la beauté et de l'esprit. Cependant, Simone ne s'était pas encore attendue à voir ce qu'elle voyait. Dans le fauteuil, reposait une misérable créature, un de ces tristes rebuts, tombés au dernier rang de l'humanité, cessant presque d'en faire partie. Enflé, énorme, le corps n'était plus qu'une masse molle et flasque, impuissante et inerte. Le cou ne soutenait

plus la tête volumineuse qui pendait sur l'épaule, et, dans la face large, bouffie d'une graisse jaunâtre, un sourire hébété entr'ouvrait fixement les lèvres décolorées sur les gencives blanches, les yeux roulaient sans regard, n'apercevant ou ne distinguant même pas Simone.

La femme d'Osmin n'était pas seulement une malade, une simple d'esprit : c'était une idiote. Osmin s'était penché sur elle, et, avec ces mines, ces gestes, ces formes oratoires particulièrement qu'on emploie pour se faire comprendre des tout petits enfants :

— Regarde donc cette dame, dit-il, cette belle dame qui est là, qui vient te voir !

Mais elle ne voulait pas regarder du côté de Simone ; elle continuait à mâchonner des grôgnements inintelligibles, et, de la main, faisait des signes impatients et vagues.

— Depuis ce matin, elle est comme ça ! dit une bonne vieille à l'air tranquille, femme de confiance ou garde-malade, qui avait surgi dans l'embrasement de la fenêtre. Pas moyen de la contenter.

— Quelque chose la gêne, évidemment ! dit Osmin méditatif. Mais quoi ?

Il souleva le châle recouvrant les pieds de la malade, remua son tabouret, s'assura que sa robe de chambre, très propre, presque élégante, était agrafée droit, que son col ne la serrait pas, ramena en arrière des mèches de cheveux rares et grisonnants qui lui venaient sur le front, puis s'écria :

— C'est son bonnet ! Vous lui avez mis son bonnet d'hiver. Les brides de velours lui tiennent trop chaud !

Il alla chercher dans une commode, le bonnet d'été à brides de ruban, et opéra lui-même la substitution. Il avait deviné juste, car un faible rayonnement éclaira la figure de l'idiote, et ses doigts, cessant de s'agiter, s'attachèrent amicalement au pan de la redingote d'Osmin, tandis qu'elle répétait en un murmure apaisé :

— Toi !... toi !...

— Oui, moi, ... je suis là, affirma-t-il. Mais, à présent, je vais partir. Sans cela je manquerais l'audience !

Dans sa vie de fille et de femme d'avoué, elle avait tant entendu parler d'audience, que ce mot gardait encore, pour elle, un prestige. Elle lâcha l'habit d'Osmin, mais elle paraissait affectée et se remit à gémir en sourdine.

— Là, là, dit-il en lui tapotant doucement la main. On doit se faire une raison. Je reviendrai bientôt... et je te rapporterai quelque chose.

Cette caresse ou cette promesse la consolèrent. Néanmoins, tandis qu'Osmin sortait, elle faisait d'incroyables efforts pour se soulever, tourner la tête, le suivre encore des yeux. Osmin avait ramené Simone dans la petite salle à manger, et il restait silencieux devant la jeune femme qui ne savait trop que dire, gênée, intriguée, comprenant de moins en moins pourquoi il s'était plu à faire devant elle l'étalage attristant des misères de sa vie, jusqu'alors si discrètement cachées. A lui-même, cette tardive confiance avait dû coûter beaucoup, car il était très rouge, évidemment embarrassé.

— Vous l'avez vue, dit-il enfin. Quand je l'ai épousée, je la savais déjà malade et faible d'esprit, mais elle marchait, elle parlait, elle était même capable de s'occuper un peu du ménage, de travailler à l'aiguille, de mener presque la vie de tout le monde. Au bout d'une année, elle a eu une première crise, puis d'autres crises en suivant, jusqu'à ce qu'elle en arrivât à l'état où elle est depuis plus de vingt ans. Vous devinez si j'ai été heureux !

Il se leva, alla tambouriner contre les vitres, puis, revenant :

— Eh bien ! dit-il avec force, je n'ai peut-être pas encore souffert autant que j'aurais pu souffrir. Lorsque je me suis décidé à la prendre pour femme, à renoncer à la joie de toute ma vie, je me disais : " Qu'est ce, après tout, que l'existence d'un pauvre diable de mon espèce ? Cela ne compte pas pour les autres, et, pour moi, ce sera vite passé. Ça m'appartient. J'ai le droit d'en faire ce que je veux, même un marché. Il n'y a pas de honte si le marché est honnête, et il le sera ! " Tout le temps de notre messe de mariage, j'ai pensé cela, rien autre. J'étais résigné. Ce n'est pas à dire que je n'aurais préféré de beaucoup piquer une tête dans la Seine, mais le résultat n'eût pas été le même pour les créanciers de mon père, des tas de pauvres gens de campagne qui, par notre faute, restaient dans le besoin. Le sacrifice a été dur, c'est vrai, et pourtant j'ai eu des consolations auxquelles je ne m'attendais pas. Quand le regret me tenait trop, j'allais voir mes vieux parents. S'ils finissaient tranquilles, honorés, c'était grâce à elle, à Juliette. Elle ne pouvait pas me donner de bonheur, mais elle leur en avait donné.

Le jour où, au tribunal, on a réhabilité le nom de mon père, je me suis rappelé que c'était à elle que je le devais. Je crois que je l'ai aimée pour tout cela autant qu'elle pouvait être aimée, que je l'ai rendue aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. J'ai même été, pour elle, meilleur et plus fidèle que je ne l'aurais été peut-être pour une autre, justement parce qu'elle se trouvait sans défense et qu'il m'eût paru plus lâche de lui manquer de parole. Et puis, on n'est pas Breton sans être aussi catholique, et il y a le sacrement pour aider à porter ce qui, sans cela, serait trop lourd. Je suis vieux maintenant, près de ma fin. A mon âge, il n'y a plus guère qu'une satisfaction : c'est de penser qu'on a un peu de mérite dans une chose ou dans une autre. J'en ai peut-être eu là dedans, et si le bon Dieu, qui n'aime guère, dit-on, les gens de mon métier, me donne tout de même une petite place dans son paradis, vous verrez que ce sera encore Juliette qui me vaudra cela, comme tout le reste !

Osmin cherchait à finir par une plaisanterie, mais ses yeux clignaient obstinément, son visage rude s'altérait et, brusquement, il s'en retournait tambouriner contre sa fenêtre. C'était sa vie toute entière qu'il venait de dire, une vie misérable, vulgaire, dont personne n'avait songé à plaindre, dont beaucoup, sans doute, avait raillé ou méprisé l'humiliante infortune. Quelque chose, cependant, pénétrait le cœur de Simone. Tout à coup elle avait cessé de voir le pauvre petit appartement mesquin et malpropre, le vieil homme commun, presque ridicule. A elle se révélaient, jusqu'alors insoupçonnées, une douleur plus grande, une vertu plus forte que la sienne, et, allant vers Osmin :

—Vous avez eu un dévouement, un courage dont je ne serais pas capable, dit-elle avec une tristesse un peu amère ; c'est là ce que vous vouliez me prouver ?

—Non, oh ! non, répliqua-t-il. Je voulais vous montrer seulement que, dans certaines positions, le bonheur est impossible ; dans toutes, le devoir reste praticable, et c'est une consolation déjà, la meilleure, la seule, car, en dehors de lui, on ne trouve jamais le repos ni le respect des autres et de soi-même. Et puis, voyez vous, mon enfant, il n'y a rien à quoi on s'attache autant qu'à son devoir, et, si dur qu'il soit, on finit toujours par en retirer encore quelques petites douceurs ! Ça a l'air bête, mais quand je vois seulement ma pauvre vieille avoir besoin de moi, se confier à moi, m'aimer à sa manière, ça me touche plus que n'importe quoi au monde, et, si elle part la première, j'aurai, malgré tout, bien du mal à me passer d'elle.

De sa vieille manche de drap lustré, il se tamponna la figure, et, se retournant vers Simone, bougonnant, à demi fâché :

—Est-ce qu'une femme comme vous ne peut comprendre ce qu'a compris un malotru de ma sorte ? Est-ce que vous devez avoir le cœur plus sec que moi ? On ne peut faire de comparaison entre vos exigences et les miennes, c'est évident, mais, grâce à Dieu, il n'y en a pas non plus entre mon sacrifice et le vôtre. Votre mari est défiguré, le pauvre garçon, très laid, affreux, tout ce que vous voudrez, mais il lui reste son cœur, son intelligence, son âme ! Mettons que vous ne puissiez pas avoir d'amour pour lui, vous pouvez toujours l'affectionner, voir en lui au moins votre meilleur ami ! Enfin, vous aurez peut-être des enfants. Ah ! si seulement j'avais des enfants, moi !

Son intime souffrance s'exhalait, pour la première fois peut-être de sa vie. Simone sut alors pourquoi le vicil Osmin l'avait aimée, par quel sentiment, par quel instinct paternel il avait seul pressenti son danger, il était seul venu à son aide, et, avec autant plus de confiance qu'elle n'en aurait eu envers son propre père, parce qu'elle se sentait mieux comprise, mieux soutenue, levant vers Osmin ses yeux noyés de larmes :

—C'est que vous ne savez pas encore, dit elle douloureusement, vous ne devinez donc pas ? Je ne suis ni faible, ni lâche..., mais c'est trop horrible !... Être sa femme et ne pouvoir même l'estimer !

Osmin se rembrunit. Puis, soudainement décidé :

—Il y a dans votre affaire des dessous que je ne connais pas, que vous ne connaissez pas vous-même. A nous deux, nous arriverons peut-être à les découvrir. Allons, mon enfant, il vous faut un confesseur, et c'est moi qui serai ce confesseur.

Elle était entrée dans la voie des aveux, et, échauffée, entraînée, ne pouvant plus arrêter le débordement de son cœur trop plein :

—Que voulez-vous que je vous dise ? demanda-t-elle.

—Tout, absolument tout ce qui s'est passé depuis votre malheureux départ jusqu'à votre malheureux retour, jour par jour, heure par heure, sans rien omettre, en détaillant même surtout ce qui vous paraîtra le plus insignifiant.

Sur la foi de M. d'Avron et de quelques autres qui s'étaient trouvés à même d'en juger, Simone avait bien voulu croire jusqu'alors à l'intelligence d'Osmin. Mais, de cette intelligence absolument spéciale et s'exerçant dans une sphère pour elle inconnue, les preuves ne lui avaient jamais été fournies. Pour la première fois, elle connut le véritable Osmin.

A la place du visiteur gauche, du convive maussade, surgissait un autre homme, l'homme d'affaires habile, expérimenté, qui avait sondé toutes les folies, pénétré toutes les roueries humaines, qui regardait comme avec une loupe, qui fouillait comme avec un scalpel, dont la mémoire prodigieuse notait les moindres indices à l'aide desquels sa perspicacité s'appliquait à reconstituer un tout. Il s'était assis devant la table, et, sans regarder Simone pour ne pas la gêner, il avait écouté en silence jusqu'à ce qu'elle en vint au moment de son arrivée à Erlington. Là, il l'avait interrompue et, poussant devant elle une feuille de papier, avait demandé :

— Dessinez-moi l'entrée, avec la grille et la petite porte d'où sortait Thomas Erlington.

Quand elle eut dessiné, assez mal, il reprit le papier qu'il ne cessa plus de fixer, tandis qu'elle poursuivait, mentionnant consciencieusement les moindres incidents des trois mortelles journées d'attente imposées par lady Eleanor.

— Bien, fit-il alors. C'était une maîtresse femme qui avait son plan de bataille et commençait par user les forces de son adversaire. Cela cadre avec l'opinion que je m'étais faite de madame votre tante.

Simone continuait, racontant l'apparition nocturne dont elle avait eu tant de peur, et il déclarait :

— Ceci, c'est d'un sentimental. L'amoureux capable de passer sa nuit sous une fenêtre qui ne s'ouvrira pas est encore bien jeune et bien simple de cœur. C'est ainsi que j'avais vu Richard.

Ses remarques, cependant, ne devaient pas le contenter, car, à mesure que l'histoire avançait, il paraissait plus soucieux. Tout à coup, comme Simone en venait à l'épisode de la chapelle, il eut un jeu de physionomie si expressif, que la jeune femme s'arrêta pour demander :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Faites-moi le plan de la chapelle aussi.

Elle obéit, et Osmin mit ce dessin à côté de l'autre, les examinant tous deux avec une évidente satisfaction.

Le récit de la scène entre lady Eleanor et Thomas fut le don de le divertir. Un sourire plissait sa figure, et sous ses sourcils et ses cils rapprochés en un amas broussailleux, luisait l'éclair de ses petits yeux à demi clos. A partir de là, l'histoire devenait plus compliquée, plus émouvante. Simone avait peine à tout se remémorer, à tout dire. Ce laborieux examen la fatiguait, l'attristait inutilement. A diverses reprises, elle voulut s'arrêter, mais, impitoyable, Osmin la relançait de ses questions précises, la remettant au point quand elle s'égarait, lui rappelant parfois des choses auxquelles jamais elle n'avait repensé. Il était tard ; les juges devaient être à l'audience, M. et Mme d'Avron à déjeuner. Osmin et Simone ne s'en préoccupaient pas.

— Allez, allez ! disait toujours Osmin quand la jeune femme s'arrêtait.

Le récit en était à ce moment décisif où le Père Arnaud avait prononcé sur les fiancés les paroles irrévocables. Simone s'interrompit.

— Allez, allez, répéta encore Osmin, jusqu'au bout. Il faut tout dire.

Et ce qu'elle n'avait dit à personne, pas même à sa mère, il le lui arrachait peu à peu malgré elle. Il lui faisait répéter jusqu'aux paroles d'amour de Richard, et, en les répétant, elle croyait les entendre, elle sentait autour d'elle cette courte étreinte, sur sa joue ce premier, cet unique baiser qu'elle avait reçu de lui, ce baiser si tendre, si passionné ! Son visage s'enflammait, une chaleur lui montait au cœur. Si coupable qu'eût été Richard auparavant, qu'il fût devenu depuis, elle n'osait nier qu'en ce moment du moins, il l'eût aimée, et comme elle s'arrêtait, incapable d'aller plus loin, ce fut Osmin qui acheva :

— Après cela, vous l'avez chassé !... et vous vous étonnez qu'il ne soit pas revenu ?

Elle ne trouva rien à répondre, et il y eut une pause. Osmin semblait préparer des conclusions difficiles à remettre sur leurs pieds, et, par une vieille habitude professionnelle, il feuilletait le simulacre de dossier placé devant lui.

Tout à coup, il prit le plan de la chapelle, et, montrant un point à Simone :

—Vous étiez là ? dit-il.

—Oui !

—Et Richard était ici ?

—Richard !

Elle avait saisi le papier, elle le regardait, avidement, comme si de ces lignes informes qu'elle venait de tracer une révélation allait surgir, et elle répétait :

—Richard ! Vous croyez que c'était lui ?

Osmin eut un sourire de pitié.

—Ne fallait-il pas, avant tout, le laisser se montrer une fois à visage découvert pour lui faire accroire ensuite que vous l'aviez vu, que vous l'acceptiez tel qu'il était, que, par une délicatesse quintessenciée, vous ne vouliez même plus remettre la chose en question ?... Si facilement on croit ce qu'on désire, surtout quand on souffre et qu'on aime ! Sa mère avait bien arrangé l'affaire, bien choisi le moment, quand, ignorant ses projets, son existence même, vous deviez prêter moins d'attention à cette rencontre ! Et le diable est venu à la rescousse en envoyant Thomas sur ces entrefaites !

Simone se troublait. Sans lui donner le temps d'une remarque, Osmin, posant son gros doigt sur l'autre dessin, continuait :

—Et ce n'est pas seulement cette fois qu'il s'est trouvé là à point nommé pour un mauvais coup. C'est lui aussi qui, par cette petite porte dont il devait avoir la clef, a fait sortir votre mari, lui qui l'a emmené dans sa voiture, qui l'a excité, aidé, qui lui a donné des conseils, de l'argent, tout ce qu'il fallait pour hâter et favoriser sa fuite.

—Lui !... mais dans quel but... pour quelle raison ?

—Attendez ! il faut reprendre les choses dès l'origine.

Osmin s'était carré dans son fauteuil, et, dépliant son front comme si le pénible travail de la réflexion était terminé, à l'aise, assuré, en possession de son sujet, il parlait à son tour. L'histoire que Simone venait de raconter, c'était lui qui la racontait maintenant, minutieusement, suivant toutes les péripéties, avec une incroyable fidélité, et cependant, pour la jeune femme elle-même, cette histoire était toute neuve, fertile en surprises, en découvertes. Des événements, restés les mêmes, l'envers apparaissait ; des mêmes paroles le sens et la portée changeaient ; sur le même théâtre, les mêmes acteurs jouaient des rôles différents.

Et le drame se modifiait. L'intérêt ne se concentrait plus sur une jeune fille, une jeune femme rudement éprouvée, indignement contrainte. Il s'agissait d'un malheur plus profond, plus touchant, du malheur d'un homme qui avait enduré bien d'autres injustices, d'un homme qui avait aimé avec toute sa tendresse, qui s'était confié, qui s'était donné avec toute sa générosité, et que chacun de ceux qu'il aimait avait méconnu, injurié ou trahi. Avec sa liberté, son repos, son foyer, on lui avait encore arraché, à celui-là, son cœur, on lui avait ôté son amour, on s'était efforcé de lui voler jusqu'à son honneur même. Osmin se faisait l'avocat de cet homme, et, sous sa parole simple, précise, convaincue comme celle d'un témoin oculaire, lentement, devant les yeux de Simone, un nuage se fondait.

—Mais si je devais vous croire, s'écria-t-elle égarée, qu'aurions-nous fait ? Que seraient les autres ? que serais-je, moi ?...

—Je vais vous le dire : une enfant... et, pardonnez-moi, ce qui va avec : une égoïste !... Votre tante, — Dieu ait son âme ! — a été une fanatique ou une folle, c'est la même chose. Votre pauvre père... nous le savons bien, mon Dieu !... un étourneau !

—Et Richard ?

—Un martyr, dit gravement Osmin.

Simone courba la tête, puis fit une dernière question :

—Et Thomas ?

—Celui-ci, affirma Osmin, avec autant d'assurance qu'en eût pu montrer la défunte lady Eleanor, celui-ci est un polisson... à moins qu'il ne soit un misérable. Et le pire de l'affaire, c'est qu'il se trouve entre Richard et vous, qu'il vous tient, qu'il vous dirige, que vous ne pouvez vous passer de lui, que de lui seul enfin dépend votre sort à tous les deux !

XII

Thomas Erlington était resté deux jours sans reparaitre à l'hôtel d'Avron. Quand il y revint, ce fut avec un air triste d'enfant repentant et malheureux, bien fait pour attendrir ceux qui ne lui connaissaient aucun tort, celle même qui aurait eu quelque raison de lui en vouloir. Simone se laissa toucher ; un peu de froideur témoigna seulement à Thomas qu'elle se souvenait de son offense, offense bien vénielle, après tout, car peu de femmes en veulent à un homme de les aimer et de souffrir sans espoir. Quand il fut bien assuré d'avoir obtenu son pardon, il s'enhardit jusqu'à le solliciter.

—Je dois vous excuser, dit elle tristement. Ne faut-il pas que je me résigne à toutes les conséquences de ma position ?

Il tomba presque à ses pieds pour protester de son respect, et ses protestations étaient si chaudes qu'elles ressemblaient encore à des protestations d'amour.

Puis, de nouveau, il se tut, il s'efforça d'imposer silence à ses sentiments. De lui-même, il fuyait les tête-à-tête, il redevenait simplement amical, fraternel, avec une déférence, une réserve de plus qui, seules, trahissaient l'effort, et, presque aussitôt, il vit se produire insensiblement chez Simone la métamorphose sur laquelle il avait peut-être compté. C'était Simone, à présent, qui le recherchait, prenant une sorte d'imprudent plaisir à défier ce danger qu'elle ne craignait plus. A certains moments, on aurait pu même la trouver provocante, et un jour, doucement, sa mère l'avertit.

—Prends garde, mon enfant, à ce qu'on pourrait dire, à ce que ce jeune homme pourrait penser !

Cet avertissement fit sourire Simone, et ses grands yeux bruns brillèrent d'un éclat reboulié, si bien que Mme d'Avron trouva, pour la première fois, sa fille un peu trop jolie, et songea, non sans une certaine satisfaction, au prochain départ de Thomas que rappelait à Erlington le soin de toutes les affaires de Richard, restées entre ses mains.

La veille de ce départ était venue. Pour que tout se passât suivant les règles, un dîner d'adieu fut offert, réunissant, comme toujours, quelques amis. Simone était très en beauté, très en verve. A deux ou trois reprises, près d'elle, Thomas se troubla.

Un orage, se préparant à éclater, emplissait la maison d'une chaleur lourde, mettait dans l'air un fluide énervant. On parlait beaucoup ; on abordait les sujets brûlants : la politique, la religion, la morale. Les discussions s'excitèrent, après le dîner, à la lueur fulgurante des éclairs qu'on apercevait par les fenêtres entr'ouvertes du salon. Près du piano, dans un recoin, derrière un grand tableau posé sur un chevalet, Simone venait de porter une tasse de café à Thomas, et elle restait avec lui, prolongeant une causerie futile qui paraissait vouloir mener à autre chose.

Puis, Thomas se tenant prudemment sur la réserve, elle se remit à parler de Richard, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, et elle demanda :

—Avant de partir, dites moi la vérité. Vous croyez, n'est-ce pas, qu'il ne reviendra jamais ?

Thomas n'osait lui donner cette certitude, mais, dans ses faibles dénégations, elle pouvait la trouver.

—Alors, dit-elle, s'accoudant au piano et faisant semblant d'examiner les figures chinoises de son éventail, tout est fini pour moi ainsi ? Ni jeune fille, ni femme, ni même veuve, n'ayant ma place nulle part, en dehors de toutes les catégories ; enfin, une épave misérable de la société, voilà ce que je suis désormais, pour toute ma vie... et j'ai dix-neuf ans !...

Thomas comptait bien que cette crise viendrait, mais il ne l'avait pas crue aussi proche, et il hésitait, mal préparé encore. Elle jeta sur lui un regard singulier, puis, avec un emportement qu'elle ne pouvait plus contenir :

—Celui qui m'a réduite à cela, suis-je tenue encore de le ménager ? Ce sort inacceptable, suis-je tenue de m'y résoudre ? Dites le-moi, vous, monsieur Erlington.

Elle était surexcitée, bouleversée, hors d'elle-même. Si jamais moment avait été propice à Thomas, c'était bien celui-ci. Il s'avança, et résolument :

—Si vous ne voulez pas de ce sort, qui donc, dit-il, vous empêcherait de le changer ?

—De quelle façon ?

L'éventail s'agitait plus vite. Les yeux bruns étincelaient. Il y avait dans ce front une résolution déjà formée que mûrirait le moindre encouragement, derrière ces lèvres, des mots qu'une parole ferait jaillir.

A peine intelligible, la voix de Thomas reprit :

— Vous pouvez... vous devez redevenir libre, libre d'être heureuse, libre d'être aimée ! Richard n'est votre mari que de nom, et ce nom même, vous avez le droit de le lui ôter.

Un triomphe éclaira la physionomie de Simone.

— Oui, le divorce, dit-elle avec une tranquillité qui prouvait combien déjà cette idée lui était familière. Mais, pour cela, il faudrait...

— Quoi ?

Le souffle ardent de Thomas l'avait effleurée sans qu'elle reculât. Seulement, par hasard, l'éventail se brisait entre ses doigts, tandis qu'avec une feinte timidité elle achevait :

— Pour ma réputation... pour ma conscience... il faudrait que l'initiative vint d'un autre... que je fusse forcée de reprendre ma liberté.

Elle s'éloignait vivement ; elle en avait dit assez pour que Thomas comprit ce qu'elle lui demandait de faire, et il comprenait aussi qu'en la servant, ce serait lui-même qu'il servirait.

Le lendemain, comme il l'avait dit, il s'en alla, et une quinzaine de jours après, M. d'Avron faisait à sa femme cette morale attendrie :

— Comme on risque d'être injuste en voyant toujours le mal partout ! Ce pauvre Thomas, que tu commençais à suspecter, n'a cessé de travailler à une réconciliation, et il y a peut-être réussi, car il m'envoie, pour Simone, une lettre de Richard.

Mme d'Avron voulut remettre elle-même la lettre, légèrement désappointée de voir sa fille ne manifester aucune surprise, ne pas se hâter, au moins en sa présence, de rompre le cachet. Même, une fois sa mère partie, Simone attendit encore un instant. Elle garda entre ces deux mains la petite enveloppe toute blanche, très mince, qui devait ne contenir qu'un court billet, et sur laquelle Richard n'avait pas même écrit son adresse, n'osant lui donner ni le nom qu'elle tenait de lui, ni son nom de baptême, le vrai nom d'une femme, que jamais il n'avait eu la douceur de prononcer.

Et quand elle se fut décidée à ouvrir la lettre, ses yeux s'obscurcirent en lisant ces premiers mots :

“ Ma chère cousine ”,

Ainsi, pour lui déjà, elle n'était plus rien qu'une indifférente, pas même une ennemie. Ce sentiment familial qu'il voulait lui garder semblait prouver, mieux que toute chose, l'extinction d'un autre sentiment, et, sans même un reproche, il lui disait :

“ J'ai beaucoup réfléchi. J'avais cru d'abord que mon absence vous rendrait votre liberté, mais cela ne suffit pas. Pour mon repos comme pour votre bonheur, le simulacre de lien qui existe entre nous doit disparaître, et ni votre Eglise ni un tribunal quelconque ne refuseront la rupture d'une union purement apparente. Vous êtes jeune, vous referez votre vie, assez heureusement, j'espère, pour oublier les chagrins passés. C'est le souhait le plus ardent de

“ Votre affectionné,

“ RICHARD. ”

Il ajoutait en *post scriptum* qu'afin de leur éviter à tous deux les ennuis que cause l'intervention de la justice dans les affaires privées, il chargeait Thomas Erlington de s'entendre avec une personne de confiance, par elle désignée.

Elle avait lu, relu et relisait encore ces quelques lignes, s'arrêtant à examiner chaque lettre, chaque courbe de cette magnifique écriture anglaise, clair et ferme, l'écriture de Richard. Elle tenait ce papier qu'il avait touché. C'était la première manifestation directe, le premier souvenir tangible qu'elle avait de lui depuis cinq mois, et elle paraissait ne pas sentir ce qu'elle aurait dû y trouver de douloureux, ne pas se douter qu'un regret, une souffrance, un sacrifice héroïque pussent se cacher sous la froideur de cet adieu, car elle n'avait ni hésitation ni remords. Elle porta enfin dans la même cachette où se trouvait déjà le portrait de Richard, la lettre qu'elle voulait ne montrer qu'à Osmin, et lorsque, étonnés de son silence, ses parents, n'y tenant plus, finirent par s'enquérir des nouvelles reçues, avec une insensibilité qui les stupéfia, elle répondit :

— Vous ne savez donc pas ? Richard demande le divorce !

Ils s'entre-regardèrent, consternés. La vague inquiétude leur était venue déjà que cela devait finir ainsi.

Pour l'acquiescement de sa conscience, M. d'Avron prononça :

—Ne te hâte pas ; attends encore... le plus longtemps possible. On ne saurait trop réfléchir avant de faire un pareil éclat.

—L'éclat ne sera pas grand.

—Relativement... mais je regrette...

—Il n'y a rien à regretter ; cet état de choses ne pouvait durer.

—C'est pourtant vrai qu'on ne peut passer sa vie à attendre un mari qui ne veut pas revenir ! soupira M. d'Avron en se tournant vers sa femme.

Celle-ci prenait la chose au tragique :

—C'est mal, ce que tu fais, Simone, c'est très-mal, disait-elle navrée.

—Mais ce n'est pas Simone ! cria M. d'Avron, trouvant moyen pour tout concilier. C'est ce malheureux Richard qui cause encore ce scandale, c'est lui qui introduit cette demande en divorce, qui nous traîne devant les tribunaux. Il ne manquait plus que cela ! Je vais faire venir Osmin.

L'idée de se décharger sur Osmin de tous les soucis en perspective le consola un peu. Mais à Mme d'Avron la résignation était plus difficile.

—Je ne t'avais pas élevée pour faire de toi une femme divorcée ! disait-elle à Simone.

Et elle ne se calmait pas quand sa fille, lui baisant les mains, répétait :

—Maman, je suis obligée d'agir comme j'agis, et je ne serai pas indigne de vous.

La pauvre femme était trop faible pour combattre tant de volontés réunies ! Osmin lui-même, probablement bien aise d'avoir une cliente de plus, poussait la procédure avec une activité incroyable. Il disait :

—Il faut que la chose soit enlevée avant les vacances.

Malgré la chaleur de juillet, M. d'Avron, maintenant affamé de villégiature, était cloué à Paris avec sa famille, et Thomas Erlington avait dû revenir, muni de la procuration de Richard, pour veiller sur place aux intérêts de son cousin. Ce mandat rendait assez difficiles ses relations avec l'hôtel d'Avron. Il ne s'y présentait qu'à de rares intervalles, et seulement pour des nécessités d'affaires pressantes. Un matin, il apparut, très contrarié.

—Bon ! qu'y a-t-il encore ? dit M. d'Avron, présentant un désagrément.

—Une grosse difficulté... une chose pénible pour tout le monde. L'avoué de Richard vient de me dire qu'avant que l'affaire vienne au tribunal, les deux époux sont tenus de comparaître en personne devant le président, censé chargé de les reconcilier.

—Ces magistrats ne savent qu'inventer pour tourmenter les gens ! grommela M. d'Avron. A quoi cela peut-il servir ?

Il ne suffit pas qu'une obligation soit absurde pour qu'on puisse s'y soustraire, et, le code en main, on dut reconnaître que la formalité était indispensable.

—Ne nous inquiétons pas trop, dit Simone, trouvant une échappatoire, car, assurément, Richard refusera de venir.

—Alors, dit Thomas découragé, la procédure tombe et l'affaire reste en suspens !

—Il faut cependant sortir de là, maugréait M. d'Avron.

Tous demeuraient consternés, tandis qu'à part, Mme d'Avron bénissait la Providence et trouvait pour la première fois que la législation française réserve de douces surprises. Elle s'était trop hâtée de se réjouir. Quelques jours après, Thomas revint avec des nouvelles inattendues.

—Richard est encore plus acharné dans ses projets que je ne l'avais pensé, dit-il à Simone.

Il épiait le visage de la jeune femme, qui ne trahit qu'une vive appréhension, tandis que d'un ton mal assuré elle demanda :

—Vous croyez qu'il va revenir ?

—Cela se pourrait... Mais pourquoi vous agiter ainsi ?

—Vous ne songez donc pas à ce que sera pour moi cette entrevue ?

—Oui, vous redoutez l'émotion, les anciens souvenirs. Et, qui sait ? peut-être, en retrouvant Richard, changerez-vous d'avis. Il est encore temps.

—Rien ne peut me faire changer, je vous le jure ; j'ai plus de caractère que vous ne croyez.

Le pli énergique de la lèvre de Simone s'accusait plus profondément que jamais, et toute sa physionomie exprimait une indomptable décision. Ce n'était plus la jeune fille ignorante, inexpérimentée, que lady Eleanor avait pu tromper, effrayer, contraindre ; c'était une femme intelligente, volontaire, passionnée, qui, pour défendre sa liberté, pour conquérir son bonheur, était résolue à faire bon marché des vains scrupules, des attendrissements stériles.

— Richard viendra ! murmura Thomas.

— Eh bien ! dit-elle avec un soupir, qu'il vienne ! Encore cette épreuve ; ce sera fini ensuite.

Elle pencha la tête. Ses traits s'adouciaient. Déjà, elle semblait entrevoir le terme de ses chagrins, un avenir plein de promesses. Le même mirage éblouit Thomas. Il avait trop de tact pour hasarder un mot, une allusion prématurée ; mais, en la quittant, dans l'ombre du vestibule, il eut l'audace de porter à ses lèvres la main qu'elle ne lui retirait pas. L'obscurité était profonde heureusement, assez profonde pour qu'il ne vit pas ensuite cette même main se relever d'un geste violent presque à la hauteur de son visage, puis retomber, arrêtée par une pensée, une réflexion.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait ? dit Georges à sa sœur quand elle rentra. Tu as l'air fâché.

— Oui, je suis fâchée, mais je suis contente aussi. Tu ne sais pas encore qu'on peut être content et fâché de la même chose !

— Non, dit Georges ouvrant de grands yeux.

Il s'habitua à ne plus comprendre ce qui se passait autour de lui, et, relégué dans son coin pendant les conférences interminables des grandes personnes, il s'abandonnait à une inquiétude vague. Madeleine elle-même s'attristait, et les domestiques opinaient mal de la situation en voyant devenir de plus en plus fréquentes les visites d'Osmin, les petites colères de monsieur et les grandes migraines de madame. Au milieu de cette agitation dont elle était la cause, Simone seule restait très calme dans la fermeté inébranlable de son parti pris, et elle ne faiblit même pas quand, un soir, Osmin annonça :

— Il est arrivé, et vous allez tous deux, demain chez le président.

.....
M. d'Avron lui-même ne ferma pas l'œil de la nuit. Quant à sa femme, elle se trouvait aussi défaite, aussi désolée, que si elle eût assisté à l'éroulement de son propre bonheur. Secrètement, elle était allée chez l'avoué de Thomas Erlington, demandant à voir Richard ; mais, pour bien montrer qu'il se bornait à subir les exigences inévitables de la loi et qu'il écartait toute idée de conciliation, le mari de Simone avait caché soigneusement le lieu de sa résidence à Paris. Il ne verrait sa femme qu'au Palais de justice. Le rendez-vous était pour trois heures. A toute force, Mme d'Avron voulait accompagner sa fille, qui s'y opposait formellement.

— Elle a raison, dit M. d'Avron, lui-même très impressionné. Vous n'êtes pas en état d'y soutenir cette entrevue. C'est moi qui conduirai Simone.

Mais avec un égal empressement, la jeune femme déclina cette offre, expliquant :

— Personne ne peut entrer avec moi dans le cabinet du président, et, pour aller jusque là, Osmin me suffit.

Comme on insistait, elle ajouta :

— Je préfère qu'il en soit ainsi. Je vous en prie, laissez-moi agir à ma guise !

Depuis ces derniers temps, elle s'était singulièrement émancipée. Elle dirigeait ses affaires seule avec Osmin, et quelque chose en ses manières imposait, même à ses parents, le respect de sa volonté nette et ferme. Ils n'osèrent donc pas la presser davantage. L'approche du moment critique la trouvait en pleine possession de ses facultés. Toute la matinée, Mme d'Avron attendit en vain le petit évanouissement ou, au moins, la crise de larmes qui semblait de rigueur, et quand, les chevaux déjà attelés, Simone descendit de sa chambre, c'est à peine si elle avait aux joues une rougeur un peu plus accentuée, dans les yeux un peu plus d'excitation qu'à l'ordinaire.

— Que tu es belle ! s'écria Georges, dégringolant l'escalier à califourchon sur la rampe pour venir admirer de plus près les magnificences de la toilette de sa sœur.

Elle avait une simple robe noire en soie légère et un grand chapeau de paille garni de plumes ; mais c'étaient la robe et le chapeau qui lui allaient le mieux. Simone, debout sur la dernière marche, se retourna complaisamment et demanda :

— Cela va bien ainsi ?

—Je t'en réponds ! affirma Georges d'un air de connaisseur.

Elle sourit, l'embrassa, comme si cette flatterie lui eût fait grand plaisir.

—Où vas-tu donc ? interrogea-t-il, curieux.

Elle s'assura que personne n'était là pour les entendre, et tout bas :

—Georges, dit-elle, je vais voir mon mari !...

Georges fut si stupéfié qu'il faillit lâcher la rampe. Quand il reprit son équilibre, Simone roulait déjà en compagnie d'Osmin dans la direction du Palais de justice. Pour toute réponse aux exhortations maternelles, elle avait dit :

—Priez pour moi, maman.

Et peut-être qu'elle-même priait aussi, car, dans la voiture, elle restait silencieuse, plongée en un recueillement qu'Osmin n'eut garde de troubler.

On était parvenu au but, et le vieil avoué guidait Simone à travers l'immense salle des Pas perdus. Arrivés à la porte du président il dit :

—Nous y sommes, et je crois que nous arrivons les premiers. Voilà le moment de prouver que vous êtes toujours la petite Bretonne !

Elle lui laissa un sourire pour adieu, et suivit bravement l'huissier chargé de l'introduire.

XIII

Le cabinet du président était, comme tous les cabinets de magistrats, une pièce grave, correcte, avec une bibliothèque, emblème de savoir, un bureau, emblème d'importance, et des fauteuils pour les visiteurs, emblèmes de politesse.

Trois heures n'ayant pas encore sonné, M. le président ne se trouvait pas là, mais il arriva presque aussitôt.

C'était un bon gros homme rubicond, de tempérament sanguin, par conséquent gai et bon enfant. Comme célibataire, il avait pour le mariage une profonde estime, et, comme magistrat, en son éloquence une entière confiance.

—Madame la vicomtesse d'Avron ? dit-il, saluant Simone respectueusement, mais avec un peu de surprise.

Il la trouvait étonnamment jeune pour une divorcée, et quand elle lui eut répondu par une inclinaison de tête affirmative, il l'observa à la dérobée, songeant, à part lui, qu'une si charmante créature devait être bien malheureuse ou bien perverse pour se trouver déjà réduite à de pareilles extrémités. Simone ne faisait nulle attention à M. le président, ni, en réalité, à quoi que ce fut au monde. Des brouillards lui passaient devant les yeux, et ses artères battaient avec tant de force qu'elle ne parvenait même pas à distinguer les bruits venant de l'extérieur et assourdis par une double porte de cuir.

Tout d'un coup, son cœur bondit si violemment qu'elle le crut échappé de sa poitrine ; elle se souleva à demi, et M. le président, qui était en train de lui adresser de bonnes paroles, resta stupéfié en se voyant, d'un signe, imposer silence. Dans l'entrebâillement des deux portes, Simone entendait Thomas Erlington disant avec humeur :

—Puisque je ne puis t'accompagner, je t'attendrai par ici avec Osmin.

Et la seconde porte s'ouvrant, Richard entra. Rien qu'à la folle palpitation de tout son être Simone le reconnaissait. C'était bien lui, lui, son mari, tout ce qu'elle avait au monde de plus proche, celui qui l'avait le plus aimée, qui, un instant, l'avait tenue dans ses bras, l'avait crue sienne, l'avait appelée des noms les plus doux ! Il était revenu, après si longtemps, il était là et il semblait ne pas la voir, ne plus la connaître ; il avait détourné les yeux en passant devant elle pour aller s'asseoir le plus loin possible, de l'autre côté, en face du président.

Elle le regardait maintenant. Il paraissait plus grand encore qu'autrefois, parce qu'il avait maigri d'une façon étonnante. Son triste bandeau noir lui recouvrait toujours la moitié du visage, mais ce qu'on apercevait de ce visage avait pâli, s'était émacié, et les pauvres lèvres, qu'elle se souvenait d'avoir vues sourire, retombaient en deux plis amers et profonds.

Lui si fier, si susceptible, comme il avait dû souffrir, rien que pour arriver jusque-là, passant sous les regards curieux, dans la foule des indifférents ; comme il devait souffrir encore devant cet homme, cet inconnu qui allait le questionner, l'exhorter, s'arroger le droit de rechercher ses fautes, de mettre à nu ses douleurs ! Et pour quoi, pour qui s'était-il offert encore à ce dernier affront, à ce dernier supplice ?

Avec un léger ahurissement, le président avait considéré le bandeau de Richard, puis il avait eu un imperceptible hochement de tête, trouvant en ce bandeau l'explication de bien des choses ; tout de suite, s'attaquant bravement à celui des deux époux qu'il jugea le moins difficile à convaincre, il commença :

—Vous excuserez, monsieur, une indiscretion qui est de mon devoir et, peut-être, de votre intérêt. Je sais, par une vieille expérience, que le secret de bien des différents réside dans l'absence d'une intervention sûre et absolument désintéressée. La même a ce double caractère. Quels que soient vos griefs, vous êtes tous bien jeunes, bien récemment unis pour prendre encore des décisions irrévocables...

Richard s'était levé. Une crispation nerveuse tendait tout son corps. Il ne pouvait évidemment plus endurer cette torture.

—Monsieur le président, dit-il, je vous remercie. Mais ce que vous pourriez représenter utilement à d'autres serait ici sans effet. Notre mariage n'est pas un mariage ordinaire ; nous avons été tous deux victimes d'une erreur, d'une illusion, assez courte, heureusement, pour rester réparable. Rien ne nous empêchera de poursuivre, d'obtenir cette réparation !...

Il ne put en dire davantage. Simone s'était levée, elle quittait sa place, elle était à côté de lui, et l'interrompant résolument :

—Monsieur le président, dit-elle, mon mari se trompe. De sa part seulement, une erreur a été commise, un grief peut subsister. Moi, je n'ai rien à lui reprocher, rien à regretter. Je suis heureuse, je suis fière d'être sa femme. Jamais je ne consentirai à me séparer de lui, jamais !

À cette déclaration soudaine, M. le président lui-même se trouva pris au dépourvu, et il balbutia un peu :

—Alors, madame..., étant donné... considérant...

Ce léger désarroi ne fut pas remarqué. Simone reprenait la parole. Et, d'une voix haute, vibrante, comme si elle eût exalté sa propre gloire, annoncé son propre triomphe, elle proclamait :

—Il est bon, loyal. Il a toujours agi en honnête homme. C'est lui qui a raison, c'est moi seule qui ai eu tous les torts. C'est moi qui lui demande pardon. Richard, mon ami !

Elle se tournait vers lui, humble, tendre, suppliante, et il reculait avec effroi.

—Richard ! répéta-t-elle, mon mari bien-aimé !...

A ce mot, à l'accent qu'elle y mettait, il avait tressailli et se reculait encore, implorant :

—Non ! je vous en prie, ne dites pas cela ! Tout ce que vous voudrez, mais pas cela !...

Simone le touchait à présent, et, à la sentir si proche, il frémissait, secoué par le terrible effort de cette grande passion qu'il avait eue, qui grondait encore au fond de lui-même, domptée, enchaînée, brisée, mais vivante. Cherchant un recours, il s'était rejeté vers le fauteuil du président ; mais le fauteuil était vide. Le magistrat venait de s'éclipser, ne trouvant pas de meilleur moyen pour raccommoder son dix-huitième ménage. Et elle était là, serrée contre lui, si près qu'il aurait pu plonger dans ses yeux, respirer son haleine ; mais il la repoussait, il essayait de ne pas la voir, de ne pas l'entendre ; il avait peur de céder à la fascination nouvelle de ce regard humide, de ce visage navré, de ces petites mains si douces ; il se débattait contre cette honte suprême et répétait, en une agonie :

—Laissez-moi !... laissez-moi !... Que me voulez-vous ?... Vous m'avez fait trop de mal !...

Elle sanglotait sur son épaule :

—Oh ! je me repens ! Si tu savais comme je me repens, comme j'ai le cœur déchiré de ta souffrance, tu me pardonnerais !

—Je vous ai pardonné. . oui, depuis longtemps !... N'ayez pas de remords... soyez heureuse !... Vous pouvez être heureuse encore... avec un autre !... Laissez moi seulement aller mourir ailleurs !...

Un autre ! La même vision que le jour de son mariage se représentait à Simone, s'imposait à ses yeux ; la même comparaison revenait à son esprit. Mais l'effet, l'impression avaient changé. L'ennemi, le tyran, le monstre, ce n'était plus Richard ! D'un mouvement violent, celui-ci s'était dégagé, et, cherchant instinctivement son chapeau, il s'en allait. Alors elle se jeta au-devant de lui, et lui barrant le passage :

—Non ! tu ne t'en iras pas ! Tu es à moi ! Je te veux, je te garde ! Je ne peux plus vivre sans toi !

Et comme il passait outre, elle s'attacha à lui par un dernier effort.

—Au moins, écoute-moi ! Richard ! tu m'écouteras... Au nom de ta mère !...

Il s'était arrêté ; il se laissait retomber sur son fauteuil, épuisé, terrassé par trop d'émotions. Simone s'était agenouillée près de lui, et, les bras passés autour de son cou, la tête sur sa poitrine, essayant de l'amollir à force de larmes et de caresses, elle continuait :

—Je t'aime, ta mère, je la bénis pour m'avoir donnée à toi ! Elle m'a appelée sa fille, et tu ne peux pas refuser de m'appeler ta femme. Quand elle est morte, en l'embrasant pour la dernière fois, je lui ai promis de la remplacer, de ne vivre que pour toi. Tu ne m'empêcheras pas de tenir cette parole que je lui ai donnée, ni celle que je t'ai donnée à toi, devant Dieu ! Il y a entre nous un lien si puissant que rien ne le rompra jamais. En te perdant, j'avais perdu plus que la moitié de moi-même. C'est toi que je cherchais, que j'appelais, que je voyais partout ! Je ne savais pas encore qui tu étais, je ne savais pas encore que je t'aimais, et cependant je t'aimais déjà, je t'ai aimé toujours, je crois, depuis que tu as été mon mari. A présent, je te connais, j'ai compris, je ne suis plus aveugle ni folle. Je sais que tu as fait tout pour moi, oui, tout, jusqu'au dernier sacrifice, et je te vénère, je te chéris, je n'ai d'autre espoir en ce monde que d'obtenir ton pardon ! Tu me pardonneras, mon bien-aimé ! Tu m'as assez punie ! Si tu savais ce que j'ai souffert depuis si longtemps ! Ne pouvoir ni te rejoindre, ni t'écrire, te croire à jamais perdu et, pour te retrouver enfin, être réduite à te causer encore cette douleur, à prendre ce moyen atroce, à imaginer, faire, endurer ce qui m'a été imposé !...

Elle se taisait, suffoquée par l'horreur de ses souvenirs ; puis, avec une nouvelle fougue.

—Mais qu'importe ! Qu'ai je à regretter ? Que puis-je me rappeler encore quand tu es là ? Richard ! tu es mon honneur, tu es mon bonheur !... Ne m'abandonne pas !

Il ne se laissait pas convaincre. Il se défendait contre l'immense désir de serrer contre lui ce corps frêle qui s'abandonnait ; il demeurait immobile, raidi, n'accordant ni un mot ni une caresse, et, désespérée, elle s'écria :

—Que veux tu donc que je te dise ? Quelle preuve dois-je te donner ? Inflige-moi ce que tu voudras, commande-moi ce qu'il te plaira !... Rien ne peut me coûter. Dispose de moi, je t'appartiens... Je t'aime comme tu voulais être aimé !... mon Richard, je t'aime !...

Il y avait dans ce cri tant de douleur et de vérité que Richard faiblit. Presque involontairement, ses doigts effleurèrent le cou blanc de Simone, les mèches dorées de ses cheveux, et, sans colère, mais tristement, avec une amertume profonde, il murmura :

—Tout cela est inutile. Je ne peux plus me tromper. Il est impossible que vous m'aimiez ; quand vous le voudriez, quand bien même vous le croiriez, ce ne serait jamais qu'un jeu de votre imagination ou de votre cœur, qui ne tiendrait pas un instant devant la réalité.

Il portait la main à son visage. Elle cria impétueusement :

—Et que me fait ton visage, Richard ? J'ai vu ton âme !

Il secoua la tête avec incrédulité et dit seulement :

—Vous avez donc oublié ?...

Mais il n'acheva pas. Sans qu'il s'en aperçut, les petit doigts de Simone venaient de détacher adroitement son bandeau ; elle le lui arrachait et elle le regardait. Elle le regardait avec des yeux aimants, doux, fidèles, comme s'il eût été son père, son frère ou son enfant, avec tendresse, avec respect, avec pitié, comme si son malheur le lui eût rendu seulement plus cher et plus vénérable. Et, soudain, descomptant sa dernière faiblesse, en un grand élan d'amour et de charité, elle colla ses lèvres sur la joue meurtrie de Richard, lui rendant, aussi tendre qu'elle l'avait reçu, ce baiser qu'elle lui devait encore. Alors il ne résista plus. Il ne s'était préparé qu'à souffrir et ne se trouvait pas endurci contre le bonheur.

—Oh ! dit-il, je t'ai tant adorée ! Et, j'ai beau faire, je t'adore toujours !

Il la serrait contre sa poitrine. Elle était à lui, tout à lui, volontairement, librement, joyeusement, et, sans savoir encore comment s'était accompli ce miracle, il en avait la certitude ; il se sentait aimé, il s'enivrait de cette félicité inouïe.

Et, entre ses bras, Simone se reposait doucement. Elle avait trouvé la paix, la

sécurité ; elle avait trouvé même une joie inattendue, une joie assez pure, assez raffinée pour satisfaire toutes les exigences de son cœur. Parce que Richard avait tant besoin de son amour, elle le lui donnait plus largement, plus entièrement ; parce qu'il était si malheureux, elle triomphait doublement de le rendre heureux. Dans son pauvre visage de martyr, elle ne voyait plus que la trace sainte de la souffrance, le reflet divin de l'amour, ces yeux rayonnants qu'elle remplissait d'extase ; et ce visage qui lui devenait familial, presque sacré, et Richard ne lui inspirait pas plus d'éloignement que s'il eût été la chair de sa chair et le sang de son sang.

Il sentait tout cela. Il en était bouleversé, et, sans honte, sans inutile réserve, se laissant aller à l'effusion de sa tendresse si longtemps contenue, il lui répétait :

— Je crois en toi ! Ne m'explique rien ! Reste là seulement que je te voie ! Si je ne te voyais plus, je crois que je deviendrais fou.

Ils n'avaient pas besoin de se comprendre ; ils s'aimaient, et, de leurs douleurs passées, il ne leur restait que cette crainte vague de se perdre encore. Quand ils se relevèrent, ils se tenaient toujours enlacés, et, lorsqu'en même temps ils se demandèrent :

— Où veux-tu aller ?

Ils se répondirent à la fois :

— Où tu iras.

— Non, emmène-moi, dit Simone.

Elle avait glissé son bras sous celui de Richard, et cette porte par laquelle il l'emmenait, cette porte par laquelle avaient passé tant de misères, de haines, d'incurables douleurs, lui semblait, à elle, un arc triomphal, le portique enchanté d'un paradis nouveau. Pas plus que lui, elle ne s'aperçut qu'il n'avait pas songé à recouvrir son visage. Devant l'univers elle aurait été fière de paraître à ses côtés, et lui se souvenait à peine que cet univers existât, oubliant son infirmité, sa déchéance, la malignité humaine, tout, dans la glorieuse possession de son amour. Ils ne virent même pas deux autres personnes qui se trouvèrent presque sur leur passage et qu'ils laissèrent derrière eux, tant était grande la précipitation de leur fuite.

— Non, non ! il est indiscret de suivre les jeunes mariés ! avait dit Osmin, retenant auprès de lui Thomas Erlington qui faisait un bond en avant. Les pauvres enfants ! C'est aujourd'hui enfin leur jour de noces : ils l'ont assez attendu. Voyez-vous, cher monsieur, en ce monde, il ne faut jamais désespérer de rien. Il y a des accidents qui devraient détruire le bonheur d'un homme, et qui l'ajournent seulement, comme il y a des coups qui devraient le tuer et qui le laissent en vie... Mais cela n'a pas l'air de vous amuser, ce que je raconte... et le fait est que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Revenons aux questions qui sont de mon ressort. Qu'est ce que nous pourrions bien discuter ensemble ? Tenez, la législation anglaise... Vous êtes très fort là dessus. Ce que je trouve de plus beau, moi, c'est la substitution ! Rien de tel pour conserver les patrimoines. Avec cela, on peut mourir tranquille. Ainsi, ce fameux héritage des Erlington ne serait pas sorti de la famille, quand bien même votre cher cousin se serait tué à la chasse, ne se serait marié ou, en dernier ressort, n'aurait pas laissé de postérité... ce dont Dieu nous garde !... Et j'ai bon espoir qu'il nous en gardera ! conclut le vieil avoué, lâchant le bras de Thomas Erlington et lui tournant le dos, après avoir jeté encore un coup d'œil du côté où venaient de disparaître M. et Mme Richard d'Avron.

CHAMPOL.



EN AMOUREUX !

ROMANCE

Paroles de ROLLA.

Musique de GASTON MAQUIS.

Moderato.



Le jour de ta no-ce mi-gnon - ne, Quand



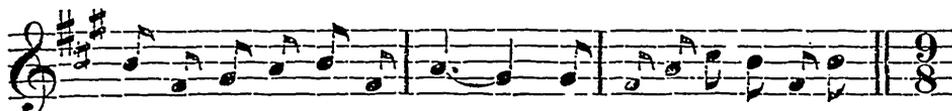
tes lè-vres au-ront dit: Oui..... En quit-tant ta blan-che cou -



ron - ne, M'ai-me - ras - tu comme au-jour - d'hui..... De mon

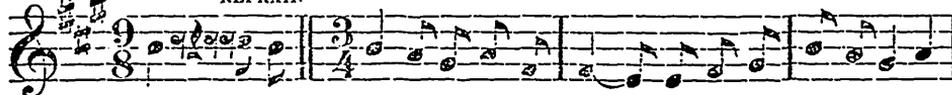


vieil amour de po - é - te, Non ton cœur ne s'est pas las - sé,..... Tu



pour-ras sans re-grets, Jean - net - te, Je - ter un re-gard au pas -

REFRAIN



sé. Lorsque tu deviendras ma femme, Ma belle, il nous faudra tous



deux, Nous ai mer de tou-te notre â - me, En a-mou-reux, En a-mou -



reux, Nous ai - mer de tou-te notre â - me, En a-mou - reux!

2

Quand un premier printemps, ma belle,
 Déjà nous rendra vieux époux,
 Pour fêter la saison nouvelle,
 Comme à nos anciens rendez-vous,
 Je te dirai les mêmes choses,
 Et, sur les mêmes églantiers,
 Nous cueillerons les mêmes roses,
 En suivant les mêmes sentiers.

(Au refrain.)

3

En été, souriante et fière,
 Attirant partout les regards,
 Tu viendras à mon bras, légère,
 Tout le long des grands boulevards;
 A Saint-Cloud, Meudon, Bourg-la-Reine,
 Nous irons, comme deux amants
 Qu'un dimanche l'amour entraîne,
 Dans les bois remplis de serments.

(Au refrain.)

4

Dans l'automne mélancolique,
 Devant les couchers de soleil,
 Un mari, parfois très sceptique,
 Devient un rêveur sans pareil.
 Aux riants côteaux de Surscœ,
 Admirant l'astre qui s'enfuit
 Et son reflet d'or dans la Seine,
 Je me souviendrai d'avoir dit :

(Au refrain.)

5

En hiver dans notre chambrette,
 Au souvenir de nos printemps,
 Nous rajeunirons, ma Jeannette,
 Près de lâtre le bon vieux temps.
 Voyant tomber la neige épaisse,
 Nous nous dirons qu'il est bien doux,
 Quand les baisers suivent sans cesse,
 Mignonne de rester chez nous.

(Au refrain.)

6

On dit que la femme est volage,
 Et que l'homme est très inconstant,
 A Paris on l'est davantage
 Qu'autre part, à ce qu'on prétend.
 Notre amour sait bien faire taire
 Les méchants et les envieux,
 Et pour moi, sans peur ni mystère,
 Je te dis les yeux dans les yeux :

(Au refrain.)

TROP TARD !

— “ Buello, viens, fidèle à ta vaillante race,
Aux lieux chers de mon cœur m'emporter, sans faiblir ;
Le temps presse, hâte-toi, fuis, dévore l'espace,
Celle que j'aime va mourir.

“ De mon talon nerveux, si, maître inexorable,
Sur tes flancs déchirés je frappe avec vigueur ;
Si pour toi vainement, — plus cruel que coupable, —
Ma pitié combat ma fureur,

“ Pardonne à mon angoisse, à mon délire extrême,
Aux transports excités par mon fiévreux désir,
Et, Pégase nouveau, dans un effort suprême,
Vole, vole : elle va mourir ”.

Le coursier disparut sur la route poudreuse...
Et quand se tut l'écho de ses hennissements,
On aperçut au loin sa crinière onduleuse
Qui dans l'air flottait par moments.

Son ombre a stimulé son ardeur furibonde.
De vigueur avec elle, il lutte menaçant,
Et broyant sous ses pas la terre, qu'il inonde
De sueur, d'écume et de sang.

De la vallée au mont, du désert au bocage,
Rien n'a pu résister à son élan fougueux ;
Il s'avance, il bondit dans ces champs qu'il ravage,
Comme un torrent impétueux.

Mais, loin de recueilir le fruit d'un tel courage,
Lorsque, crédule esprit que l'espoir abusait,
Le cavalier touchait au seuil de ce village
Où son amante agonisait,

Soudain, près d'achever son œuvre surhumaine,
L'intrépide animal de son corps mutilé,
Alla joncher le sol, épuisé, hors d'haleine, —
A son noble instinct immolé.

Le maître infortuné roula dans la poussière...
Quand il se releva, pâle, brisé, mourant,
Quand à ses yeux éteints reparut la lumière,
Pour lui quel tableau déchirant !

Au son du glas funèbre, une foule attristée,
Muette, à ses côtés défilait lentement,
Suivant l'humble convoi d'une âme regrettée,
Dans un pieux recueillement.

Le pasteur murmurait des paroles sacrées,
Et, sous un voile épais dissimulant leur deuil,
D'innocentes enfants se pressaient éplorées,
Autour d'un virginal cercueil.

Lys flétri, blanche fleur dans son éclat ravie
La chaste jeune fille, hélas ! n'existait plus,
Et déjà, près de Dieu, goûtait dans l'autre vie,
L'éternel repos des élus.

J. GARDET.

UN REVE



La lune, toute ronde, blanchissait la cime des arbres, et ses rayons pâles, comme autant de petites flèches d'argent, pénétrant à travers la branche sombre, se posaient légèrement sur les feuilles bruissantes et sur les branches verdâtres, éclairant la forêt de lumières subtiles, formant sur la mousse touffue, noire sous l'ombre des grands arbres, des taches blanches avec des ornements presque imperceptibles.

Devant moi, la rivière roulait onduleusement ses eaux miroitantes, et sur le sable d'or de la rive venait chanter sa plainte ; ces ondes blanches dans cette verdure sombre, c'était la perle dans une couronne d'émeraude.

Là-bas, près d'une saulaie, des pins élevés projetaient sur la rivière aux luisances de miroir l'ombre de leurs silhouettes puissantes et découpaient dans le ciel d'azur foncé leurs formes noires, gigantesques, et tout près des lilas en fleurs laissaient échapper leurs parfums qu'emportait au loin la brise nocturne, se jouant avec des caresses voluptueuses sur l'onde fuyante, et chantant sous la feuillée avec des intonations si douces qu'on eut dit un groupe de nymphes cachées sous bois, murmurant des paroles d'amour.

A mes pieds, des nénuphars étendaient sur l'eau leurs corolles blanches, et des hautes herbes, émergeant de l'onde, se balançaient mollement sous le zéphir attiédi.

De l'autre côté, des champs s'étendaient immenses, et la lumière de la lune les couvrait comme d'une nappe d'argent.

Partout, des tons clairs, des tons noirs, se mélangeant, avec des nuances pâles, indéfinies.

Ce soir-là, l'âme pleurant, j'étais venu dans cette mélancolie douce des belles nuits d'été, écouter le friselis des feuilles, le deferlis de l'onde, les modulations pures des oiseaux, m'enivrer de cette poésie enchanteresse qui s'échappait des bois, des champs, de l'onde, de toute cette nature riche, éblouissante des beautés et de jeunesse.

Là-haut, le dôme noir, immense, soutenu par des clous d'or, et au milieu, suspendu par des chaînes invisibles, un globe d'argent jetait sa lueur pâle... Ça et là, des nuées fuligineuses, frangées de blanc, couraient devant les astres resplendissants, comme voulant de leur opacité plonger la nature entière dans les ténèbres épaisses.

Devant cette abondance de tons, ce décor où toutes nuances s'amalgamaient formant un ensemble merveilleux, en écoutant ces bruits qui montaient doux et pénétrant dans l'atmosphère embaumé, mon ami oubliait sa peine, et le bonheur y filtrait goutte à goutte sa liqueur vermeille, comme cette douce rosée qui mouille les plantes dans les nuits calmes.

Longtemps, je me délectai à cette scène paradisiaque, et mon âme, déchirant le manteau funèbre qui l'étouffait, s'élevait dans la volupté d'une joie profonde, vers ces espaces stellaires où la main de Dieu avait jeté des merveilles, lorsque j'entendis, de la rivière, monter une voix pure, sonore.

Je regardais, surpris, et je vis une barquerelle toute blanche fendre l'onde lentement, et dedans une femme, belle, à la chevelure d'or s'abandonnant à la brise, et un enfant, tout petit, jouant à ses pieds. Elle ramait en cadence, et les eaux argentées

s'écartaient en murmurant devant la barque légère. Cette voix enchanteresse, s'élevant ainsi dans le silence de la nuit, me troublait, et mon âme, ravie, écoutait ces paroles pleines de tendresse et d'amour, les buvant avec volupté. Mais la femme et l'enfant disparurent bientôt derrière un petit bois caressé de lumières blanches, à un détour de la rivière, et la voix se perdit au loin.

Chose étrange, un chant, viril celui-là, s'éleva du côté d'où la femme et l'enfant étaient venus, et bientôt apparut à mes yeux, une barque dont le rouge tranchait avec la lueur blanche de l'onde ; elle était conduite par un jeune homme, grand, robuste, dont les vigoureux coups de rames soulevaient les eaux frissonnantes et laissaient derrière l'embarcation un sillage bordé d'une mousse blanchâtre. Il chantait lui aussi, et sa chanson, forte, enthousiaste, célébrait l'aurore soulevant son voile rose, les jours ensoleillés, les soleils couchants, l'amour dans les sentiers fleuris, la beauté, la grâce, le plaisir !

Elle montait, cette voix mélodieuse, comme une hymne d'amour et d'espérance, donnant à mon âme, heureux de l'entendre, cette soif d'aimer, cette ardeur passionnée, dont tous, à nos vingt ans, nous nous sentons embrasés ! Et, dans un vol rapide, les beaux jours de cet âge si vite enfai passèrent devant mes yeux avec leurs sensations, leurs désirs, leurs joies et leurs tristesses !

Hélas ! le chanfre aimé disparut, comme la femme et l'enfant, derrière ce bouquet d'arbres, plein d'ombres.

Je le regrettais encore, lorsque, devant mes yeux étonnés, passa une autre barque, grise, montée par un homme aux traits beaux mais empreint d'une tristesse profonde ; il ne chantait pas et ses rames s'abaissaient avec une lenteur apparemment calculée. Dans cette tête penchée sous le poids des souvenirs, je lisais une vie brisée par les déceptions, les oublis, les souffrances, et malgré moi, une ombre de mélancolie vint assombrir mon âme.

Il disparut comme les autres dans les ténèbres de la nuit.

Je songeais aux choses d'autrefois, et lentement j'égrenais par la pensée le chapelet de mes souvenirs, quand une voix faible, tremblante, parvint à mes oreilles, et jetant les yeux sur la rivière, je vis, dans une barque dont le noir se confondait avec l'ombre des grands pins, un vieillard à la chevelure argentée, plus blanche encore sous les rayons de l'astre roulant dans le ciel sombre parsemé d'étoiles.

La chanson était monotone, triste, pleine d'amertume ; elle disait les regrets des amours passés, des espérances détruites, des rêves enfuis, du bonheur disparu !

Lui aussi, comme la femme et l'enfant, comme l'adolescent, comme l'homme, se perdit dans les ombres du bosquet, et sa voix où montait des sanglots s'éteignit dans un murmure, dans une plainte.

Aussitôt, dans le grand silence de cette nuit enchanteresse, j'entendis ces mots, venus d'en haut : La vie, voilà la vie !

Emu, je me levai, jetant un dernier regard sur l'onde argentée, les bois éclairés, la verdure aux chatouillements d'argent, le ciel piqué d'étoiles scintillantes, groupées autour de l'astre, splendeur des nuits, et je reconnus les douces visions de mon rêve.

Cet enfant, c'était le commencement de la vie, cet âge où nous cherchons les baisers et les caresses de cette femme dont le cœur est un abîme d'amour, la mère !

Cet adolescent plein d'enthousiasme, c'est ce temps de jeunesse où les passions se réveillent grandes et généreuses, où les espérances d'amour succèdent aux illusions aimées ; c'est l'âge des chansons, des gais repos, des rêveries !

Cet homme, c'est l'âge mûr où la vie nous apparaît dans sa triste réalité, où les rêves d'autrefois ont fait place à des regrets, à des ennuis, à des douleurs, et où, malgré tout cela, nous marchons dans le droit sentier par devoir, par conscience, par volonté.

Le vieillard, c'est l'âge où nous vivons de souvenirs, où arrivés aux portes de l'éternité, nous jetons un regard en arrière, et nous revoyons, dans les ombres du passé, ces scènes d'amour, ces tendresses reçues et données, ces joies pures de la famille, tout ce bonheur enfin, et alors de notre âme attristée monte un dernier cri de regret à la vie qui s'en vient !

PIERRE BÉDARD.

Les caprices du sort

NOUVELLE

I

Il ne nous est donné de connaître qu'une faible partie des événements qui doivent avoir une influence quelconque sur notre destinée. Bien d'autres incidents se passent à côté de nous sans que nous ayons conscience de leur proximité. Ils nous touchent de près, sans qu'ils aient cependant aucune action sur notre vie, et sans même révéler leur approche par le reflet d'aucune lueur ni la projection d'aucune ombre sur le miroir de notre entendement. La vie serait trop pleine de crainte ou d'espérance, de joie ou de désenchantement, si nous connaissions toutes les péripéties de notre fortune ; nous n'aurions plus un instant de tranquillité.

Je vais raconter une heure de la vie de David Swan pour servir de développement à ce que je viens de dire.

Il n'y a rien de bien intéressant à dire sur son compte jusqu'au jour où nous le rencontrons, à l'âge de vingt ans, sur la route qui conduit de son hameau natal à Boston, où son oncle un humble mercier, devait le placer derrière son comptoir en qualité de commis ; qu'il suffise au lecteur d'apprendre que David appartenait à une honorable famille du New-Hampshire et qu'il possédait une instruction suffisante.

Après avoir marché depuis l'aube,—on était en été,—il se trouva vers midi tellement fatigué qu'il résolut de chercher un abri sous le premier ombrage venu, pour y attendre le passage de la voiture publique. Précisément il aperçut un bouquet d'érables qui lui sembla planté tout exprès pour lui. C'était un berceau de verdure au milieu duquel on voyait sourdre un ruisseau dont l'eau était si pure qu'on aurait pu croire que jamais elle n'avait été seulement altérée par le contact d'une lèvre humaine.

David Swan étancha sa soif dans cette onde si fraîche, puis, improvisant un oreiller avec le petit paquet de vêtements et de linge qui formait tout son bagage, il s'étendit auprès de la source même. Ainsi placé à l'abri des rayons du soleil, le gazon parut à notre voyageur une couche plus molle que le duvet. L'eau murmurait délicieusement à son oreille ; les branches des érables en s'agitant l'éventaient doucement.

Il ferma les yeux, puis tomba dans un profond sommeil que vinrent sans doute égayer des songes légers.

Mais c'est d'événements très-réels, et non pas de songes, que nous allons nous occuper.

Pendant qu'il dormait de si bon cœur, d'autres voyageurs passaient et repassaient sans cesse auprès de son agreste chambre à coucher, les uns à pied, d'autres à cheval, ou traînés dans des véhicules de toute sorte. Il y en eut qui le frôlèrent sans même l'apercevoir, quelques-uns l'entrevinrent, mais deux pas plus loin ne pensèrent plus à lui ; quelques uns sourirent en passant de le voir si profondément endormi. D'autres enfin, gens au cœur débordant de mépris, jetèrent en le voyant quelque dédaigneuse exclamation.

Une veuve sur le retour, profitant d'un instant où il ne passait personne, pencha la tête entre les arbres et, après l'avoir attentivement considéré, s'avoua que le dormeur était un charmant garçon.

Puis, le président d'une Société de tempérance, s'étant arrêté à le considérer, le prit pour un homme ivre et, chemin faisant, glissa quelques lignes à son intention dans un discours qu'il devait prononcer le soir même, se promettant bien de le présenter à ses auditeurs comme un funeste exemple de cette ivrognerie qui jette ses victimes abruties sur le bord des routes.

Mais censure, compliment, mépris, gaieté, indifférence, qu'importait à notre ami David ?

II

Il y avait peu d'instants qu'il s'était endormi lorsqu'une berline, attelé de deux chevaux bais, s'arrêta près de l'endroit où reposait le jeune homme ; une roue qui menaçait de sortir de l'essieu, sans heureusement causer aucun accident, avait commandé ce temps d'arrêt qui avait un moment alarmé un vieux négociant de Boston et sa respectable épouse, les propriétaires de cette voiture.

Tandis que le cocher et le domestique s'évertuaient à réparer l'accident, le négociant et sa femme vinrent se réfugier à l'ombre du bouquet d'érables, où ils découvrirent, près de la source, le jeune David au plus fort de son sommeil.

Cédant au respect instinctif qu'inspire le repos du plus humble personnage, le vieux négociant se mit à marcher d'un pas aussi léger que le lui permettait sa goutte, et son

excellente femme prit bien garde que le frôlement de sa robe de soie n'éveillât David en sursaut.

—Comme il dort ! murmura le vieillard, et comme la respiration sort aisément de cette large poitrine ! Je donnerais volontiers la moitié de mon revenu pour goûter, sans avoir recours à un chloral, un semblable sommeil. Il supposerait chez moi la santé de l'esprit et celle du corps.

—Et aussi celle de la jeunesse, reprit la dame. Car lorsqu'on est vieux comme nous, le calme et la santé ne suffisent plus pour dormir ainsi. Notre sommeil ne ressemble pas à celui de ce jeune homme.

A mesure que le vieux couple contem-
plait David, il s'intéressait davantage à ce jeune inconnu, à qui le bord d'un chemin et l'ombrage de quelques arbres suffisaient pour se reposer. Ayant observé qu'un rayon du soleil allait bientôt arriver jusqu'à son visage, la bonne dame essaya de l'intercepter en tordant ensemble deux rameaux d'érable. Puis, cet acte de bienveillance accompli, elle se sentit prise d'un intérêt tout maternel pour celui qui en avait été l'objet.

—Le hasard, dit-elle à son mari, semble l'avoir amené là et nous y avoir conduits tout exprès pour trouver en lui un dédommagement au désappointement que nous a causé notre jeune neveu.

Elle ajouta en soupirant :

—Il me semble revoir en lui notre pauvre Henri !

Et elle demanda enfin :

—Voulez-vous que nous l'éveillions ?

—Pourquoi, répondit avec quelque hésitation le vieux négociant, puisque nous ne connaissons pas ce jeune homme.

—Cet air ouvert, reprit sa femme toujours à voix basse, ce sommeil si paisible...

Tandis qu'auprès de lui s'échangeaient des chuchotements, le cœur de David n'accélérait point ses battements, sa respiration restait égale et douce, sa physionomie ne trahissait aucune émotion.

Et cependant, penchée vers le dormeur, la Fortune entr'ouvrait la main pour laisser tomber sur lui ses précieuses faveurs.

Le vieux négociant avait perdu son fils unique, et n'avait plus d'autre héritier qu'un neveu dont il n'avait pas sujet d'être satisfait ; dans une pareille occurrence, les gens riches font souvent des choses moins raisonnables que de prendre un moment la place du Destin et de dire à un jeune homme endormi dans la pauvreté : « Réveille-toi dans l'opulence ! »

—Voulez-vous que je l'éveille ? répéta la dame d'une voix tendrement persuasive.

Mais le domestique s'avancait !

—La voiture attend Monsieur, dit-il.

Les vieux époux tressaillèrent, rougirent et s'éloignèrent à la hâte, s'étonnant en eux-mêmes d'avoir été sur le point de faire une action ridicule.

Le vieux négociant se plongea dans le fond de la berline et se mit à rêvasser ; sa femme resta un peu boudeuse, puis finit par oublier l'aventure.

Durant ce temps, David ; continuait tranquillement sa sieste.

III

La berline n'avait pas encore eu le temps d'achever son premier kilomètre, lorsque survint une ravissante jeune fille qui, en se promenant, cueillait des fleurs. Elle se dirigea vers le bouquet d'érables. Qui aperçut-elle ? David endormi. Elle devint toute rose en se trouvant ainsi en présence d'un homme et s'apprêta à battre en retraite.

—Heureusement, pensa-t-elle, il ne m'a point vue, puisqu'il dort !

Elle se disposait déjà à se retirer sur la pointe du pied, quand un gros bourdon, s'étant glissé dans le feuillage, se mit à voltiger bruyamment, passant alternativement d'une zone d'ombre à une zone de soleil, et se rapprochant insensiblement du visage du dormeur. La piqûre d'un insecte peut être mortelle. Bonne autant qu'innocente, la naïve enfant fit avec son mouchoir la chasse au bourdon, et finalement l'expulsa du bosquet d'érables.

Quelle charmante scène !

Après cette bonne action, essoufflée, toute rouge, son cœur battant à lui rompre la poitrine, elle revint à pas furtifs jeter un dernier coup-d'œil sur le jeune inconnu en faveur duquel elle venait de livrer ce combat singulier.

—C'est qu'il est très-gentil ! pensa-t-elle en devenant cette fois plus rouge qu'une cerise.

Comment David n'eut-il pas un songe qui l'avertit par quelque gracieuse apparition de la présence de la jeune fille ? Comment un doux sourire ne vint-il pas la remercier d'être arrivée si à point ? Sans doute elle devait être celle dont l'âme, suivant une antique croyance, fut autrefois séparée de la sienne, et que, dans ses vagues désirs de jeune homme, il avait si

souvent invoquée. C'était elle seule qu'il eût aimée d'un parfait amour, et seul il aurait pu lire dans ce cœur virginal. L'image radieuse de l'enfant se reflétait toute rougissante dans le ruisseau, mais elle allait s'éloigner, et jamais David ne devait plus la rencontrer.

— Comme il dort ! murmura-t-elle.

Elle s'éloigna, mais d'un pas moins léger qu'auparavant.

Le père de cette jeune fille était un riche marchand des environs, qui cherchait justement alors un commis tel que David Swan ; si le jeune homme eût lié connaissance avec la jolie enfant sur le bord du chemin, il fût devenu le commis du marchand, auquel il eût probablement succédé en qualité de gendre.

Ainsi, la Fortune, sous sa forme la plus gracieuse, venait encore de s'approcher si près de lui que sa robe avait dû le frôler, — et cependant il l'ignora toujours.

IV

La jeune fille ne devait pas être loin, lorsque deux hommes quittèrent le chemin pour entrer, à leur tour, dans le bosquet d'érables.

Ils avaient tous deux de mauvaises figures que rendaient plus sinistres encore leurs casquettes enfoncées jusqu'aux yeux. Leurs habits, sales et déguenillés, avaient dû être jadis élégants. Ces deux individus gagnaient leur vie par les moyens les moins délicats ; mais, pour le moment, en attendant que le sort leur envoyât quelque aubaine, ils venaient sous les arbres jouer le profit de leur dernière affaire.

En apercevant David endormi, l'un des vauriens dit à l'autre :

— Psitt !... Vois-tu ce paquet qui lui sert d'oreiller ?

L'autre répondit par un signe affirmatif, avec un clignement de l'œil non moins significatif.

— Je gagerais une bouteille, reprit le premier, que ce garçon doit avoir serré dans son sac une bourse rondelette ou un portefeuille, — peut être même tous les deux, — à moins cependant qu'il n'ait mis son argent dans la poche de son pantalon.

— Mais s'il s'éveille ? dit l'autre.

Son compagnon entr'ouvrit son gilet et lui montra du doigt la crosse d'un revolver.

— C'est bien !

Ils s'approchèrent alors de David, et pendant que l'un tenait l'arme meurtrière.

sur sa poitrine, le second se mit en devoir de fouiller dans le paquet qui soutenait la tête du jeune homme.

Les figures des deux coquits, à l'idée du crime qu'ils allaient probablement commettre, étaient devenues tellement odieuses que si leur victime se fût réveillée dans cet instant, elle eût cru voir deux démons.

Mais David n'avait jamais paru plus calme, continuant à dormir comme un enfant, alors même que tout petit il reposait sur les genoux de sa mère.

— Il faut que j'enlève le paquet, fit un des voleurs.

— S'il fait un mouvement, je frappe ! dit l'autre...

Au même instant, un énorme chien survint en bondissant dans le bosquet, flaira les deux voleurs, puis le dormeur, et finalement se mit à laper à longs traits l'eau de la source.

— Rien à faire ! reprit l'un des deux hommes ; le maître du chien ne peut être loin.

— Alors, buvons un coup et décampons ! répondit l'autre.

Celui qui tenait le revolver cacha son arme dans une large poche d'où il tira un flacon rempli de liqueur, avec un bouchon d'étain vissé sur le goulot.

Tour à tour chacun le colla à ses lèvres ; puis, il s'éloignèrent.

Quant à notre ami David, il dormait toujours, ignorant que l'ombre de la mort s'était étendue sur lui.

V

Cependant, son sommeil était moins profond. Une heure de repos avait amplement réparé la fatigue du matin et rendu à ses membres appesantis leur élasticité primitive. Il commençait à se retourner, remuant les lèvres comme s'il parlait en songe, étendant un bras, une jambe, — bref, se livrant à tous ces petits mouvements qui présagent un réveil profond. Un bruit de roues qui s'approchait de plus en plus retentissant vint brusquer le dénouement. David se leva en sursaut et redevint subitement maître de ses idées : c'était la dilligence.

— Hé ! conducteur ! cria-t-il, avez-vous encore une place ?

— Oui, sur l'impériale.

David escalada lestement la voiture, et se jucha sur la banquette.

Le voilà donc roulant joyeusement vers Boston, sans jeter un regard à ce bosquet

où, durant une heure, il avait été, sans s'en douter, le jouet du sort.

Il ne savait pas que l'image de la Fortune était venue se mirer dans l'onde limpide de la source ; il ne savait pas que le doux murmure des eaux s'était confondu avec les soupirs de l'amour ; il ignorait enfin que le spectre de la Mort l'avait un instant menacé, que son sang avait failli couler,—et tout cela en l'espace d'une heure seulement !

NATHANIEL HAWTHORNE.

Causerie Familiale

Causons. C'est si bon de causer, dans une douce familiarité, sans effort, sans apprêt, de tout un peu.

C'est ce que nous ferons, chères lectrices, une fois par mois, si vous le voulez bien. Ce n'est pas trop souvent, n'est-ce pas ? et nous dirons entre nous ce que nous pensons des hommes, des choses, des événements qui se passent ici, là-bas, partout.

Nous parlerons de tout ce qui peut intéresser les femmes, en un mot.

Il y a bien assez d'hommes pour parler politique ou sciences abstraites, reposons-nous un peu dans la discussion de sujets moins sérieux.

J'ai l'intention de vous servir d'un peu de modes, de littérature, voire de littérature sentimentale, de cuisine même s'il m'arrivait de tomber sur une recette rare. J'adore les petits plats et je ne suis pas la seule de ce goût, car, si l'on en croit la rumeur constante, c'est même un des moyens de rendre heureux son entourage, et qui sait si plus d'un petit bonheur ne doit pas sa source à un entremet nouveau, à un dessert bien réussi ?

Le bonheur ! cela tient à si peu sur la terre ; plusieurs le trouvent en ce qui ferait notre désespoir.

J'avais tout à l'heure sur mon pupitre une image aux couleurs criardes que je trouvais hideuse ; j'allais m'en débarrasser en la jetant au panier, quand survint un des petits messagers du bureau du télégraphe.

—Oh ! la belle image, s'écria-t-il, en se joignant les mains d'un air extasié.

—Elle est à toi, si tu la veux, lui répondis-je.

—Est-ce bien possible ?

—Mais oui.

—Si vous saviez, reprit-il avec un accent de reconnaissance impossible à décrire, comme vous me faites plaisir !

Et il repartit fier comme un roi et heureux, il fallait voir, en pressant très fort sur son cœur l'image convoitée.

“ Il y a de quoi faire beaucoup d'heureux avec le bonheur qui se perd en ce monde ”, a dit un philosophe.

Et l'expérience de tous les jours prouve qu'il a raison.

* * *

Une de mes amies arrivée de New-York dernièrement me racontait les détails de sa visite à la grande métropole.

Une après-midi qu'elle était entrée chez un des bijoutiers le plus en renom de la ville, dans l'intention d'admirer plutôt que d'acheter, une femme d'une grande beauté et vêtue avec le chic qui caractérise les femmes de la haute société New-Yorkaise laissait le magasin pour remonter en voiture. L'élégante mondaine semblait laisser sur son passage comme des rayons de lumière.

Le bijoutier qui était allé la reconduire jusqu'à la porte avec force salutations, se retournant vers mon amie, lui dit :

—Voyez-vous cette femme ? Elle a ses bas brodés de diamants.

Et comme mon amie se récriait, croyant qu'on voulait la mystifier, il reprit :

—Je vous l'assure, et des diamants de la plus belle eau encore. Ni strass, ni pierres du Rhin, rien que les plus fines pierreries. Et elle n'est pas la seule non plus qui fait preuve d'un pareil luxe.

Et le bijoutier étala aux yeux de la montréalaise éblouis, deux paires de bas qu'il venait de terminer ; des bas très longs, en soie d'une telle finesse que vous auriez pu passer la paire dans un anneau de mariage.

Ces bas étaient garnis aux chevilles de gerbes de fleurs les plus délicates, faites avec des opales, des rubis, des diamants, le tout formant un dessin merveilleux, luisant de mille feux et promenant la lumière qui s'y décomposait en toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

L'effet de ces bijoux semés à profusion surpasse tout ce que l'on pourrait en écrire, paraît-il.

Dans le tourbillon de la valse, dans les promenades à travers la ville où le bord de la robe délicatement relevé fait scintiller les pierres précieuses à travers le frou-frou

des jupons, cela fascine et magnétise comme un ensorcellement.

Il n'y a que les maris qui sont réfractaires et ne subissent pas tout-à-fait le charme quand survient la note du bijoutier.

Que se passe-t-il alors ? Nul ne le sait ; les boudoirs gardent le secret des querelles conjugales. Et la femme, je suppose, laisse passer l'orage et reparait quelques heures après sereine et souriante au bal, sur le Broadway, portant orgueilleusement à ses pieds une partie de la fortune, péniblement gagnée souvent, par le mari.

Autrefois, on faisait mieux que cela encore.

Les femmes, surtout les actrices, faisaient insérer d'énormes diamants dans le talon de leurs souliers.

Avec une parure comme celle-là, les artistes ne pouvaient rester en place et traversaient la scène d'un bout à l'autre, à la moindre provocation, et souvent sans que leur rôle le leur permette, afin que l'assistance put admirer à l'aise les rayonnements qui se projetaient sous leurs pas.

Cléopâtre dans tout son éclat, n'a rien pu inventer de mieux.

Mais vraiment, il est impossible de faire descendre le diamant plus bas.

Nous en avons plus de respect au Canada ; quand les Canadiennes en possèdent assez pour orner leurs doigts, leurs oreilles ou leur cou, elles s'estiment d'heureuses chagardes et ne demandent pas davantage.

* * *

Il se passe d'étranges choses sur notre petite planète.

Voilà qu'un journaliste anglais, a eu l'idée originale d'organiser à Londres un marché d'enfants qui fonctionne depuis quelques mois déjà et qui donne, dit-on, les meilleurs résultats.

Le but de ce marché est de fournir des enfants aux personnes qui veulent en adopter, soit qu'elles aient perdu les leurs, soit qu'elles n'en aient jamais eu.

Voici comme ce digne homme procède :

Il publie dans une revue hebdomadaire, la nomenclature des enfants que leurs parents ne peuvent ou ne veulent élever ; les personnes désireuses d'adopter un garçon ou une fille font leur choix sur cette liste et s'adresse à M. Stead—c'est le nom du journaliste en question—qui, après une minutieuse enquête, fournit à sa clientèle tous les renseignements nécessaires.

Si les renseignements sont bons, les familles sont mises en rapport et le marché se conclut.

C'est par les fruits qu'on juge d'un arbre ; si cette œuvre est féconde en bons résultats, applaudissons-y de tout cœur puisqu'elle donnera du pain et un abri confortable aux chers petits.

* * *

J'offre une primeur à mes lectrices dont elles me sauront gré, j'espère.

C'est le grand succès de la divette parisienne, Yvette Guilbert, *La Glu* telle qu'elle a été chantée par cette artiste lors de sa visite à Montréal.

C'est une véritable primeur, car elle n'a pas encore été imprimée dans aucun journal en Canada, et je sais que plusieurs personnes ont essayé de se la procurer sans pouvoir y réussir.

Toutes les chansons d'Yvette Guilbert ne sont pas nécessairement grivoises ; on pourra même constater que celle-ci contient une leçon et une morale des plus salutaires. Voici :

LA GLU

Y avait un'fois un pau' gas
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Y avait un'fois un pau' gas
Qu'aimait celle qui n'aimait pas.

Elle lui dit : Apport'moi demain
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Elle lui dit : Apport'moi demain
L'cœur de ta mère pour mon chien.

Va chez sa mère et la tue
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Va chez sa mère et la tue
Lui prit le cœur et s'encourut.

Comme il courait, il tomba
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Comme il courait, il tomba
Et par terre l'cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait,
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Et pendant que l'cœur roulait,
Entendit l'cœur qui parlait.

Et l'cœur disait en pleurant,
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Et l'cœur disait en pleurant,
T'es-tu fait mal, mon enfant ?

N'est-ce pas effroyablement beau ? En lisant je sais quel frisson d'horreur et d'admiration à la fois nous empoigne et nous glace.

Mais aussi quelle apothéose de l'amour maternel. C'est lui dans toute la grandeur de son dévouement et la sublimité de son héroïque tendresse.

Les paroles de *La Glu* sont de Jean Richepin, l'auteur des *Gueux*, et Gounod, l'immortel chantre des amoureux, n'a pas dédaigné d'en composer la musique.

FRANÇAISE.

UNE HISTOIRE AMUSANTE

Du *Figaro* :

Une histoire assez amusante, qui s'est passée, il y a bien longtemps, dans un grand bal de Berlin.

Un colonel aborde un jeune lieutenant, tout frais émoulu de l'École, qui portait sur la poitrine comme unique décoration, une grande plaque enrichie de diamants.

— Dites-moi, lieutenant, qu'est-ce que c'est que cette machine-là ?

— C'est un ordre, mon colonel.

— Un ordre ! mais pas prussien ; je ne le connais pas.

— C'est un ordre anglais, mon colonel.

— Tiens ! tiens ! Et qu'est-ce qui a pu vous donner cet ordre-là ?

— Ma grand'mère mon colonel.

— Votre grand'mère ! dit le colonel en pouffant de rire. Comment s'appelle-t-elle ?

— Sa Majesté Victoria, reine d'Angleterre, dit le jeune prince Albert de Schleswig-Holstein, tandis que le colonel s'éclipsait tout confus.

L'AVOCAT et L'ENFANT de CHŒUR

Ces deux personnages se trouvaient à voyager ensemble dans le même compartiment d'une voiture publique ; on vint à passer devant une église, et l'enfant ôta sa casquette, fit le signe de la croix.

L'avocat lui dit : Sans doute, mon ami, tu es un enfant de chœur.

L'enfant répondit : Oui, monsieur, je me prépare à la première communion.

— Que t'enseigne ton curé ?

— En ce moment, il nous explique les mystères.

— Dis-moi un peu, quels sont ces mystères ? J'ai oublié tout cela, ce qui t'arrivera à toi-même dans quelques années d'ici.

— Non, monsieur, je n'oublierai jamais les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

— Qu'est-ce que la Sainte Trinité ?

— C'est un seul Dieu en trois personnes.

— Comprends-tu cela mon petit ami ?

— En fait de mystères, il y a trois choses, savoir, croire et comprendre. Je sais et je crois, mais je ne comprends pas, ce n'est qu'au ciel que l'on comprendra.

Ce sont des contes tout ce que tu me dis là ! Pour moi, je ne crois que ce que je comprends.

— Eh bien ! monsieur, puisque vous ne croyez que ce que vous comprenez, dites-moi pourquoi votre doigt remue quand vous le voulez ?

— Il remue parce que ma volonté imprime un mouvement au nerf qui correspond au doigt.

— Mais comment se fait-il que votre volonté agisse sur ce nerf ?

— Cela se fait... cela se fait.

— Mais comprenez-vous comment cela se fait ?

— Eh oui, je comprends.

— Eh bien ! puisque vous le comprenez, dites-moi pourquoi, en le voulant, vous pouvez remuer votre doigt et non pas votre oreille.

L'avocat, à court d'argument, balbutia : Laisse-moi tranquille, mon petit ami, tu es trop jeune pour me donner une leçon.

Mais la leçon était donnée, et l'avocat avait trouvé son maître.

Entre héritiers :

— Et ton grand-oncle ?

— Ah ! mon cher, un véritable homme fin de siècle.

— Comment cela ?

— Il a quatre-vingt-dix-neuf ans.

Un gendre trop aimable.

— Elle est forte, celle-là ! Vous allez avec votre femme faire un voyage d'agrément en Italie, et vous emmenez votre belle mère !

— Mon cher, elle répétait à chaque instant : "Voir Naples et mourir." Je l'ai prise au mot !...

Prenez le " MENTHOL COUGH SYRUP " pour la toux.
Il guérit tout autre, il vous guérira.

CHRONIQUE de la MODE

Est-ce qu'on peut les apercevoir et s'en rendre bien compte de ces toilettes que l'on porte à cet instant à pied dans les rues ?

Lorsque l'on a besoin de sortir, on s'emmitoufle, on part, on est parti, on vient, on arrive, et l'on retourne au logis avec une joie d'autant plus grande que l'on aurait mieux aimé ne pas le quitter.

Ainsi, en fait de vêtements, le collet a-t-il pris le nom de mante, ne s'occupant plus des manches aux ballons absents, qui n'ont plus besoin de les soutenir, et les jaquettes s'appellent presque toujours redingotes, tombant aussi bas que la robe, et la protégeant autant qu'elles garantissent le corps tout entier contre le froid.

Il y a bien longtemps que l'on porte des mantes et des redingotes, et ce sont modes qui reviennent toujours, après quelques tours de roues, à une époque plus ou moins déterminée. Mais, ce que nous pouvons constater d'une manière absolue, c'est que ces retours, nécessaires et toujours prévus, n'acceptent jamais les mêmes vêtements avec leurs coupes et leurs allures premières. Il leur faut, tout en acceptant le nom et même la chose, des changements assez visibles pour leur donner au moins l'apparence d'une nouveauté. C'est ce qui se produit dans les retours d'aujourd'hui, où la mante, en s'allongeant, semble avoir un peu de rapport avec l'ancien camail de l'empire, tandis que la redingote, suivant les allures de la jupe qu'elle renverse, jette largement ses plis en arrière et se fait comme elle, plate sur les hanches et s'ouvrant plutôt sur un tablier dissemblable que se fermant hermétiquement en boutonnant sur le devant.

Cependant, ce dernier genre vaut peut-être mieux pour la redingote prédisposée à garantir contre le froid. Elle a un haut col Médicis en fourrure, et la fermeture devant est certes plus vêtement.

Il n'en est pas de même pour la redingote destinée aux visites ou aux costumes plus cérémonie ; celle-là doit être ouverte sur un tablier que, selon le genre de toilette de la femme qui la porte, on fera le plus riche et le plus élégant possible, soit en soie brochée, soit en plissés accordéon re-

couvrant une autre étoffe qui lui servira de transparent.

Les accessoires, faute de changements plus radicaux, jouent le plus grand rôle dans les toilettes féminines.

Parmi eux, celui que l'on peut appeler le roi du jour est bien le boléro que pendant quelques mois, on avait bien cru avoir mis à la porte.



MANTEAU D'HIVER! ❄️

Le boléro peut servir en toutes circonstances. Semblable à la robe ou en lainage épais, il est vêtement de commodité, de la chaleur et du confort, et pouvant servir

pour la rue aussi bien que pour la maison. Mais on a qu'en faire aussi, et peut-être est-il là encore mieux accepté, un ornement de toilette les plus riches et les plus élégants. A lui seul il sait rajeunir et embellir un costume que l'on eût peut-être, sans lui, rejeté avec dédain.

EXPLICATION DE LA GRAVURE

Manteau d'hiver en drap vert amande doublé de satin ouaté lilas de perse.

Boléro en velours amande avec grosse application de guipure. Revers et cols en zibeline. Un bord de même fourrure garnit tout le tour du boléro et le bas des manches. Gros choux de dentelle fermant le col.

Manche très nouvelle avec poignet ajusté au coude et évasé du bas.

EMMA.

PENSEES

Rien n'est meilleur pour former le caractère que d'entendre des vérités difficiles.

NICOLE.

* * *

C'est dans le malheur surtout que l'on goûte l'amitié, parce que c'est dans le malheur que l'on a besoin d'elle.

AZAIS.

* * *

L'homme qui ferait chaque soir son examen de conscience reconnaîtrait vite qu'il ne mérite pas d'être heureux.

JOSEPH DE MAISTRE.

* * *

L'étourdi soutient une erreur avec l'assurance d'un homme qui ne se trompe jamais.

L'homme sensé soutient la vérité avec la circonspection d'une personne qui se trompe souvent.

DE BRUISE.

* * *

Dans le monde, on admire moins ce qu'on dit, que la manière dont on le dit.

ADOLPHE D'HOUDETOT.

Le bonheur est une boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête.

MME DE PUYSEUX.

* * *

La renommée est une maison dont on ne voit pas les cuisines.

BALZAC.

Chez le pauvre en hiver

L'humble logis n'a qu'une pièce
Et les murs sales, dégarnis,
Offrent au regard la tristesse
Et le désordre des vieux nids.

Par les ouvertures mal closes
Entre le vent glacé du soir ;
On croit voir de lugubres choses
Au fond de l'âtre froid et noir.

Sur sa couchette nue et dure,
Dans un coin le père, souffrant,
Cache la douleur qu'il endure
Avec un sourire navrant.

Plus loin, deux enfants au front pâle,
Dorment, les bras entrelacés ;
Leur souffle siffle comme un râle
Et leurs petits pieds sont glacés.

Sous la lampe fumeuse et basse,
La mère, seule pour nourrir
La famille, quoique bien lasse,
Force son aiguille à courir.

Elle a, pendant cette journée,
Travaillé sans compter son temps ;
Sa tâche n'est pas terminée,
Il faut encore peiner longtemps.

Hélas ! plus de pain dans la huche
Et les remèdes coûtent cher ;
Voici que la dernière buche
Est éteinte depuis hier.

Songeant à tous ces misères,
Elle voit l'espoir qui s'enfuit,
Et ses larmes coulent, amères,
Dans le silence de la nuit.

NAPOLEON LEGENDRE.

Prenez le "SIROP MENTHOL" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé.

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours Bon

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous, ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1) nous adresseront LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

- "PÈRE t FILS," par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.
- "L'AMOUR VAINQUEUR," par JULES DE GASTYNE, grand roman moderne passionnel.
- "CHARGE D'ÂME," par JEANNE MAIRET, superbe roman moderne, imprimé sur beau papier, un ornement pour la bibliothèque.
- "AMOUR ET HAINE" ou le "DRAME DE BICÈTRE," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.
- "L'ENFANT MYSTÉRIEUX," (2 magnifiques volumes) roman canadien étonnant, par DR V. EUGÈNE DICK.
- "LE TRÉSOR DU CAPITAINE," par FORTUNE DE BOIS-COBEY, magnifique roman à sensation (entièrement nouveau).

Coupez cette feuille en suivant le Pointillé.

FEV. 1897

COUPON.

A

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,

25, rue St-Gabriel, Montréal.

MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .

Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Pour prime veuillez m'envoyer.....comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

LIVRES OFFERTS

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Préfète.
- 8 Martyr de l'Amour.
- 4 La Roche qui pleure.
- 5 Le Remords d'un Faussaire.
- 6 Ré-es Dorés
- 7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le coureur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le noman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 15 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 16 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le veigneur.
- 22 Mèche d'or.
- 25 Le secret des orphelins
- 21 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle hôtesse.
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.
- 33 Tigresse des Palmiers.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 38.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

25, Rue ST-GABRIEL,

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés Nos.....

LIVRES OFFERTS

- 1 Le roi des voleurs.
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 8 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 10 ans de torture.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 L'affaire Demers.
- 9 Plaidoyer Desmarais.
- 10 Le péché de Madeleine.
- 11 Une rencontre.
- 12 Le million du père Raclot.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 38.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

25, Rue ST-GABRIEL,

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés Nos.....

AVIS DES EDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrivons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

Coupon d'abonnement

MM. LEPROHON & LEPROHON,

25, rue Saint-Gabriel, Montréal, Can.

Messieurs,

Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commençant avec le numéro du mois..... 189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

VIENT DE PARAITRE

LE TRESOR DU CAPITAINE

— PAR —

FORTUNE DU BOISGOBEY

Grand Drame de la Vie Réelle.

COMPLET EN UN SEUL VOLUME

PRIX : 25 CENTS

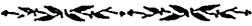
EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON

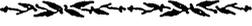
Libraires, 25 Rue St-Gabriel, Montreal, Canada.

Viennent de Paraitre

Une série de livres de grande utilité
sur des sujets d'importance universelle.



L'amour, les Femmes, le Mariage.....	prix 10c.
L'art de faire l'Amour.....	“ 10c.
L'Ami des Salons.....	“ 10c.
L'art de se faire aimer de son mari.....	“ 5c.
La veritable Clef des Songes.....	“ 5c.
Le veritable guide des jeunes amoureux.....	“ 10c.
Le Guide du Mariage.....	“ 5c.
Peut-on etre heureux sans se marier.....	“ 5c.



Ces livres présentent d'une manière enjouée cette grande question de l'amour, vieille comme le monde, ceper.dant toujours neuve, et tous ceux qui les liront apprendront sans efforts l'art de plaire aux jeunes comme aux vieux.

LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Editeurs, 25 Rue St-Gabriel, MONTREAL, Can.



UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boîte, avec Notice, \$1.00

Six Boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513

.....TELEPHONE BELL 6513

CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nazal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la *Consommation*. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

Le **NAZOL** soulage instantanément et guérit toujours. ———



— PRÉPARÉ PAR —

J. E. W. LECOURS, Pharmacien,

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c. en timbres.